

HAUTE ECOLE DE TRAVAIL SOCIAL

L'humour ... à quoi ça sert ?...



**Enquête sur l'humour dans l'activité
d'animateurs en Maison de Quartier**

*Travail de bachelor effectué dans le cadre de la formation HES à la HETS-ies,
présenté par Thibaud Gampert (ES) et Sylvain Gisler (ASC) – FEE04,
sous la direction de Sylvie Mezzena*

Genève, juin 2009

*« La fantaisie et l'humour
doivent être pris au sérieux,
afin que le sérieux ne
devienne pas ridicule ».*

(Vladmir Torpatoff alias Bénédict
Gampert, homme de théâtre)

Remerciements à
nos épouses, nos enfants, nos frères,
nos oncles, nos mères et nos pères et
nos pairs et nos maîtres.

Les opinions émises dans ce travail n'engagent que leurs auteurs.

RÉSUMÉ

A la question fatidique : « C'est quoi votre sujet de mémoire ? », les étudiants chercheurs que nous sommes répondent : « L'humour ! ». Et les poseurs de questions de réagir, soit avec un sourire entendu signifiant « Ils sont complètement loufoques ces deux-là ! », soit prenant une pose intellectuelle voulant montrer un intérêt « Ah, très intéressant ». Ou alors en prenant une pose condescendante « Ils ne sont pas sortis de l'auberge ! », et encore « Ces pauvres vieux n'ont pas encore fait leur crise d'adolescence ! », ou encore « Vous avez le droit de faire ça ? ». Quelle mise en abîme !

Alors, pourquoi un tel sujet ? L'humour, c'est la vie, c'est notre moteur, c'est l'arme de dérision massive, c'est ce qui reste lorsque tout s'écroule, c'est une bouffée d'oxygène, c'est une bouée de sauvetage, c'est de l'huile dans les rouages, c'est un souffle vital, c'est le vent dans les voiles, c'est le rayon de soleil qui transperce l'orage, c'est... difficile d'écrire sur l'humour. Allez, trêve de plaisanteries. Notre travail cherche à répondre à la question suivante : à quoi sert l'humour ? Et même plus précisément : à quoi l'humour peut-il servir dans le travail social ?

Pour ce faire, nous avons décidé de prendre une caméra afin de saisir comment l'humour intervient dans l'activité de deux animateurs d'une maison de quartier genevoise. Après une première phase d'observation des textes prescriptifs et d'entretien avec les professionnels, nous avons utilisé la méthodologie de l'autoconfrontation simple (issue de l'analyse de l'activité) pour tenter d'aller plus loin en confrontant les animateurs à leurs images « en action » et en récoltant leurs commentaires sur leur activité.

Parmi les résultats mis en évidence, l'analyse de ces différentes données examine comment intervient l'humour dans l'activité des animateurs et comment l'humour est investi par les professionnels pour réguler leur relation aux usagers. Du point de vue de la démarche, l'analyse met également en évidence la difficulté qui se pose lorsqu'il s'agit de faire parler les professionnels sur ce qui se mobilise dans leur activité. Cette recherche questionne au final la formation des travailleurs sociaux, en mettant en perspective les apports potentiels d'une pédagogie orientée sur la créativité.



... Table des matières

Avant-propos	7
Introduction	13
Problématique	17
La relation éducative au fondement des métiers du social	18
La régulation de la relation éducative.....	21
Des outils de régulation de la relation éducative	23
<i>Les outils supports à la relation</i>	23
<i>Les outils relationnels</i>	23
L'analyse de l'activité	25
Travail prescrit et travail réel	25
Genre et style.....	26
Intelligence pratique ou "Métis".....	27
L'analyse de l'activité dans le travail social	28
Méthodologie de l'autoconfrontation.....	29
<i>1^{ère} étape : constitution du groupe d'analyse</i>	30
<i>2^{ème} étape : les autoconfrontations</i>	30
<i>3^{ème} étape : extension du travail d'analyse au collectif professionnel</i>	32
L'humour	33
Etymologie	33
L'humour et le rire ... un peu d'histoire.....	33
L'humour et l'époque actuelle.....	34
Les différents types d'humour.....	36
<i>La dérision et l'autodérision</i>	36
<i>Le comique</i>	37
<i>L'ironie</i>	38
<i>Le cynisme</i>	38
<i>Le sarcasme</i>	38
Démarche	39
Choix méthodologiques.....	39
Le terrain et les professionnels.....	40
<i>La Maison de Quartier des Asters</i>	40
<i>L'accueil ados</i>	41
<i>Patricia Gomes Da Franca</i>	41
<i>Olivier Cocatrix</i>	42

Déroulement.....	43
<i>Première rencontre.....</i>	43
<i>Premiers entretiens filmés avec les deux professionnels.....</i>	44
<i>Tournage des séquences de travail réel.....</i>	45
<i>Préparation des ACS.....</i>	45
<i>Déroulement des ACS.....</i>	45
<i>Analyse du matériel recueilli.....</i>	46
Les prescriptions.....	47
Les prescriptions de l'animation socioculturelle à Genève ou la dimension institutionnelle.....	47
Les autoprescriptions de Patricia et Olivier.....	48
Les animateurs nous parlent d'humour... ..	51
Patricia nous raconte l'humour dans son activité.....	51
<i>Commentaires sur l'entretien de Patricia.....</i>	58
Olivier nous raconte l'humour dans son activité.....	60
<i>Commentaires sur l'entretien d'Olivier.....</i>	65
Conclusion de la partie « Les animateurs nous parlent d'humour ».....	66
Travail réel : ça tourne.....	67
Séquences de Patricia.....	67
<i>Commentaires sur les séquences de Patricia.....</i>	76
Séquences d'Olivier.....	77
<i>Commentaires sur les séquences d'Olivier.....</i>	83
Conclusion de l'analyse des séquences.....	84
ACS, les animateurs commentent leurs images.....	87
Analyse de l'ACS de Patricia.....	88
Analyse de l'ACS d'Olivier.....	92
Analyse des ACS sous la loupe d'un nouveau positionnement.....	99
Une question d'intentionnalité et de créativité.....	100
L'humour en tant qu'outil relationnel maîtrisé.....	100
L'humour et la créativité.....	102
Une qualité de présence à l'autre pour réguler la relation avec humour.....	106
Le sens de l'humour dans le monde des sens.....	108
Conclusion.....	113
Une formation par l'humour à l'intelligence du corps.....	117
Bibliographie.....	119
Annexe.....	123



... Avant-propos

Tout commence un certain jour de l'automne de l'année 2006. Les étudiants modèles que nous sommes ont bouclé leur deuxième année d'étude en apprenant à jongler avec la vie professionnelle, la vie de famille et une vie estudiantine qui bouscule. Nous sommes arrivés à la moitié du parcours et le fait d'aborder la question du travail de fin d'étude nous propulse en avant. Mais c'est dans le même temps une période de bilan sur les deux années passées qui nous assaille. Nous relevons un peu le nez pour regarder aussi bien en arrière qu'en avant.

Comment avons-nous fait pour tenir jusque-là ? Qu'avons-nous appris ?

Le challenge de reprendre des études avec des enfants en bas âge tout en travaillant nous procure aujourd'hui la sensation d'avoir accompli un tour de force. Il y a de la fatigue mais aussi un sentiment de fierté qui est présent. Les études sont abordées avec moins d'anxiété qu'au début, la famille a pris son rythme (malgré quelques bébés qui arrivent encore) et le travail s'est nourri de cette alternance entre la formation et la pratique. Cette petite entreprise de vie fonctionne et a trouvé un certain équilibre.

Mais voilà que la recherche d'un sujet de mémoire vient se greffer sur un emploi du temps déjà bien touffu. Les premiers cours abordant cette question nous confrontent à la suite du parcours en nous permettant d'envisager une fin, un aboutissement. Le travail de fin d'étude, le mémoire, se nourrira sans doute de ces années passées et des deux prochaines qui nous attendent. Il s'agit en effet de faire le point, d'envisager un nouvel objectif, sensé et proche de la réalité que nous sommes en train de vivre. Individuellement chacun fait alors un retour sur ce qui l'a interpellé personnellement tout au long de son parcours. Le partage des idées vient dans un deuxième temps. Une certaine effervescence s'empare de nous ; les idées fusent ; certaines sont un peu mégalomanes, d'autres peut-être un peu loufoques, certaines trop raisonnables ...

Assis à la terrasse d'un café, en sirotant un jus de pomme (gazeux), c'est l'excitation pour trouver un sujet de mémoire. Des couples se forment, des trios et des ménages à quatre aussi. Certains, par contre, restent concentrés sur une idée qu'ils préservent jalousement. Une marée de stress est contenue en arrière-fond : comment vais-je faire pour mener ce projet en plus du reste ? Dois-je rester célibataire (au sens des études bien sûr !), former un couple, me lancer dans la polygammémorie ?! Quel sujet choisir ? Quels enjeux ! La tête bourdonne et c'est le rire qui vient décharger le surplus de tension intérieure. Nous ne sommes plus que trois et un besoin irrésistible de plaisanter s'empare de nous. Nous nous observons en surplomb et rions de notre état. Cela fait du bien ! Notre imagination s'emballe. De nouvelles idées surgissent,

s'appuyant sur le sérieux de notre parcours, nous les montons en épingle et les érigeons au socle de la dérision. C'est un peu comme si nous prenions congé l'espace d'un temps, de nous-mêmes (de la part sérieuse de nous-mêmes), comme si nous nous percevions d'en haut avec un regard comique. Ce phénomène de déplacement, nous aide sans doute à supporter la surcharge qui se présente et se profile. Et si nous traitions de ce sujet ?

L'humour par lequel nous sommes infectés depuis quelques jours nous oxygène le cerveau. Mais comment traiter d'un tel sujet ? Les premières velléités sont de traiter de ce sujet en l'abordant dans une dimension humoristique et le choix est porté sur le média vidéo. Nous y voyons alors un support propice à faire naître une créativité qui s'inscrit bien dans cette thématique. Quelques mémoires ont été réalisés sur le thème de l'humour mais aucun n'a été réalisé au moyen de la vidéo et encore moins avec la volonté de traiter du sujet avec humour. Nous sommes conscients des attentes académiques qui cadrent le sujet, mais rien ne s'oppose pour le moment à ce que nous envisagions de le mener comme nous en avons l'idée. Nous déposons alors notre projet. Ce sera un travail de mémoire sur le sujet de l'utilité de l'humour dans le travail social et réalisé essentiellement au moyen de la vidéo.

Bénéficiant d'une décharge de cours, nous nous lançons dans le traitement de ce sujet. Si nous sommes encore sur l'élan tragi-comique du début, nous abordons aussi la question du cœur du sujet et nous organisons entre nous pour visiter celui-ci avec un certain sérieux. Notre engagement devient plus incarné, il commence à prendre corps. Il y a la question technique qui nous fait découvrir un nouveau domaine d'apprentissage et qui nous confronte au support vidéo avec ce qu'il implique comme compétences à acquérir. Mirto Tanner (chargé de cours savi-hets) est alors élu pour nous guider et nous enseigner l'usage de cet outil. Il y a la technicité (prises de vue, scénario, montage, ...) qui s'impose alors à nous. Notre imagination s'emballe et nous sommes pressés de nous plonger dans le traitement du sujet.

Tout au long de la mise sur pied du projet, nous communiquons entre nous trois et vérifions ainsi notre entière adhésion à la thématique. Il y a évidemment une question de temps, concernant l'échéance sur laquelle nous devons nous accorder qui importe, mais aussi l'angle d'approche du sujet ainsi que la forme, le fond et la consistance que nous voulons lui donner, qui nous contraignent à visiter notre engagement réciproque. Le sujet est délicat car il nous engage à considérer et à tenter de joindre une part très personnelle de nous-mêmes dans un projet commun. C'est alors, qu'après de nombreuses palabres, nous faisons le constat que nous n'avons pas les mêmes attentes. Nous décidons alors de continuer le projet à deux.

La réalité nous rattrape ! Nous élaborons un plan d'attaque et partons sur le terrain prendre quelques prises de vue. Les idées de scénario nous taraudent mais l'acquisition de l'outil vidéo nous paraît être un point capital à travailler car nous y voyons un domaine pour lequel nous sommes tous les deux novices et il nous semble important de l'aborder dans la pratique pour en mesurer les possibilités. Le choix se

porte alors sur l'élaboration d'interviews réalisés sur le sujet de l'humour, auprès des travailleurs sociaux et d'autres personnages que nous voulons charismatiques. L'idée étant d'avoir un éclairage sur l'utilité de l'humour en questionnant les praticiens mais aussi les théoriciens (parties philosophique, sociologique et psychologique de la question), nous élaborons une liste de personnes à rencontrer.

Nous partons à l'aventure, caméra, micros et pied au poing (le pied de caméra bien sûr) et réalisons plusieurs interviews filmés : Marina Jansen pour la partie Humour et Travail social sous l'angle de l'enseignement ; Isabelle Sommer du Jardin Robinson de Meyrin, Sergio et Siegried de la DEJ, Jean-Yves Rouchouse du Foyer Saint Martin (VD), Bastien Carillo de la Maison de Quartier des Asters, pour la partie concernant les travailleurs sociaux et leur usage de l'humour dans leur pratique.

Si ces interviews et ces rencontres se sont avérées riches en enseignement pour nous, que ce soit sur le maniement de l'outil vidéo ou par leurs propos sur le thème, nous nous sommes trouvés confrontés à la difficulté de creuser davantage cette thématique. De plus, notre ambition première de traiter de l'humour avec humour nous est apparue de plus en plus difficile à réaliser. Nous commençons à nous faire sérieusement infecter par le sérieux de notre démarche.

Entrer dans le sujet sous-entendait aussi que nous lisions quelques ouvrages sur le thème. Ce qui était rassurant était de découvrir qu'il existait de très nombreuses études sur le thème de l'humour, et ce qui l'était moins, c'est que tous les auteurs soulignaient avec insistance le caractère insaisissable de ce dernier. Laissant la caméra de côté, nous nous sommes alors plongés dans quelques lectures et dans des séances de brainstorming entre nous. La légèreté initiale qui nous avait lancés sur le thème commençait à nous quitter et à faire place à une franche angoisse. Que se passerait-il si nous perdions le sens de l'humour ? Il était temps de revisiter l'ensemble de notre projet, surtout ce qui concernait la forme que nous voulions lui donner.

Nous avons décidé alors de nous laisser un peu de temps pour envisager la suite. Décider est un bien grand mot, car le temps alloué pour le travail de mémoire sur le premier semestre de cette troisième année n'était plus ! A nouveau le nez dans le guidon, le sérieux sur le devant de la scène, nous nous sommes concentrés à assumer nos obligations profamilialestudiantines.

A ce stade, on ne rigole plus !

La pause de l'été nous amena à lire et à repenser le projet. Lorsque l'on nous demanda de choisir le thème du module Oasis, une idée lumineuse nous orienta sur le domaine de l'analyse de l'activité. Au travers du descriptif du cours, nous avons alors perçu que celui-ci pourrait être décisif concernant le traitement de notre thème de mémoire. En effet, le fait que la caméra soit utilisée comme outil d'investigation

et que l'analyse du matériel filmé soit un axe de travail, nous a permis d'envisager la possibilité de traiter notre sujet au moyen de cette méthode. Conscients que cette orientation modifiait grandement la démarche initiale, nous nous sentions rassurés de pouvoir acquérir une forme de méthode d'approche d'un sujet que nous commencions à trouver un peu fuyant et difficile à circonscrire.

Restait à savoir comment nous ferions pour traiter de l'humour au moyen de cette approche. Il nous fallait aussi lâcher l'idée du mémoire filmé à vocation humoristique. L'enjeu académique et la nécessité de devoir ménager nos forces, nous guida vers la remédiation de notre projet. Le processus cathartique du début, qui nous avait porté vers nos fantaisies, a laissé la place à un positionnement plus ancré en nous, présageant de nouvelles ambitions concernant le traitement de ce sujet.

Mais l'impulsion du début rend pour nous d'autant plus légitime et pertinent notre choix sur le thème, car nous nous sommes appuyés sur ce que nous vivions intérieurement à un moment précisément difficile de notre réalité. En effet, l'humour a été pour nous un moyen de rebondir. Par un phénomène de déplacement, nous avons pu relativiser et avoir accès à une dimension créative nous permettant de visiter une autre facette de notre réalité. L'orientation de ce travail est certes moins drôle, moins légère qu'initialement, mais elle doit être considérée comme ayant été nourrie de cette impulsion de départ. Car nous persistons à croire que développer une telle thématique est salutaire dans un contexte de société et plus précisément social, qui enferme le travailleur au sens large, dans des conditions d'actions attendues, quasi mécaniques et désincarnées. C'est la raison qui prime, l'économie et l'efficience de l'action.

Certains ne manqueront pas de dire que nous empruntons des axiomes du New Management pour traiter notre thème d'étude. En effet, nous ferons l'économie de notre humour pour sérieusement nous pencher sur le sujet et la raison primera sans doute sur la fantaisie. Mais ce qui nous différenciera de la froideur de ce nouveau courant de pensée de la gestion (ce qui en fait sa plus grande faiblesse d'ailleurs) c'est son objet, puisque nous souhaitons nous attacher tout particulièrement à la pratique des travailleurs et à la réalité de leur terrain.

L'enjeu est de taille ! Nous embrassons un nouveau domaine, celui de l'analyse de l'activité, qui devrait nous permettre de mettre en avant que le travailleur social est un Être en mouvement (pléonasme !), qu'on ne peut enfermer dans une attente à son égard, seule faite de prescriptions et d'actions définies et précises. Nous ne chercherons donc pas à séquencer, fragmenter ou isoler pour comprendre. Au contraire, nous nous emploierons à ce que notre analyse soit fidèle aux préceptes de Clot qui, dans sa clinique de l'activité, postule qu'on ne peut extraire l'objet d'analyse de son contexte, celui-ci étant sans cesse en mouvement et en devenir (Clot, 2006).

Cette posture de recherche nous est apparue comme étant fondamentale, et particulièrement pertinente pour le traitement d'un sujet aussi insaisissable que l'Humour. Nous avons donc fait le choix d'investir cette approche, qui se concentre sur l'activité des travailleurs, dans un ciblage tout particulier sur l'usage de l'humour par ces derniers.

De plus, le fait que ce domaine de recherche soit au service des travailleurs, des femmes et des hommes de terrain, nous conforte dans cette direction que nous voulions initialement prendre. Car, il est vrai, nous voulons travailler ou du moins contribuer à ce que la sphère ou le tissu social s'épaississe et se renforce face à la menace de la rationalisation économique, reconnaissant dans l'humour un outil fondamental de la relation.

Alors, comment font-ils ces professionnels, pressés comme des citrons, pour supporter la pression ? A quoi leur sert l'humour ? Est-ce qu'il est un outil pour relativiser, pour pouvoir rebondir ? Existe-t-il des prescriptions concernant l'usage de l'humour ? Pouvons-nous perdre le sens de l'humour (comme les deux auteurs de ce présent travail) ? Quel usage en font les professionnels et avec quelle conscience ? Est-ce une faculté que l'on peut développer pour soi et/ou pour l'autre ? Pouvons-nous la transmettre ? Autant de questions que nous tenterons d'aborder dans ce présent travail, en tentant de recouvrer notre sens de l'humour, mais en l'abordant avec sérieux, au moyen d'un outil d'analyse qui nous permettra de traquer l'humour (cette bête sauvage), sans cesse en mouvement, reconnu comme étant une faculté noble, et attribuée à une seule créature sur terre, nous, les travailleurs sociaux, les Êtres humains.



... Introduction

A la question fatidique : « C'est quoi votre sujet de mémoire ? », les étudiants chercheurs que nous sommes répondent : « L'humour ! ».

Et les poseurs de questions de réagir, soit avec un sourire entendu signifiant « Ils sont complètement loufoques ces deux-là », soit prenant une pose intellectuelle voulant montrer un intérêt « Ah, très intéressant » ou alors une pose condescendante « Ils ne sont pas sortis de l'auberge » et encore « Ces pauvres vieux n'ont pas encore fait leur crise d'adolescence » ou encore « Vous avez le droit de faire ça ? ». Quelle mise en abîme !

Alors, pourquoi l'humour ?

L'humour, c'est la vie, c'est notre moteur, c'est l'arme de dérision massive, c'est ce qui reste lorsque tout s'écroule, c'est une bouffée d'oxygène, c'est la dernière arme du prolétaire, c'est une bouée de sauvetage, c'est de l'huile dans les rouages, c'est un souffle vital, c'est le vent dans les voiles, c'est le rayon de soleil qui transperce l'orage, c'est ... difficile d'écrire sur l'humour.

Notre ambition n'est donc pas ici de décrypter l'humour sous un angle métaphysico-psychologico-philosophique en cherchant à répondre à la question « C'est quoi l'humour ? », mais plutôt de répondre à celle-ci : « A quoi ça sert ? » et même plus précisément « A quoi l'humour peut-il servir dans le travail social ? ».

Mais prendre une caméra, des intervieweurs et un travailleur social et lui poser la question « Ca sert à quoi l'humour dans ta pratique ? » ne nous mène pas loin, voire nulle part. Nous avons donc choisi d'utiliser la méthodologie de l'autoconfrontation (issue de l'analyse de l'activité) pour tenter d'aller plus loin dans notre recherche en confrontant les animateurs à leurs images « en action » et en récoltant leurs commentaires. A chaque moment clé de notre recherche, de nouveaux sujets sont apparus ainsi que de nouveaux questionnements et de nouvelles pistes. Cette méthodologie nous a permis, en partant de situations micro issues des séquences filmées et des commentaires des professionnels, de faire évoluer notre réflexion sur le sujet et de redécouvrir certains concepts défrichés au début de notre parcours à la HETS-ies.

Avant de commencer notre recherche auprès des professionnels, nous avons pris le temps de nous poser cette question en regard de nos propres pratiques. Nous sommes donc passés par une phase d'autoobservation in vivo et d'échanges entre nous pour dégager une première hypothèse. L'image que nous avions en tête était celle du pendule. L'humour permettrait aux professionnels d'imprimer un mouvement, à la fois de rapprochement vers l'autre et à la fois de recul, de prise de distance et de soupape de décompression. C'est en partant donc de cette supposition quelque peu imagée et énigmatique que nous nous sommes engagés sur le sentier de la recherche en menant l'enquête auprès des animateurs socioculturels du secteur adolescent de la Maison de Quartier des Asters à Genève.

La méthodologie que nous avons utilisée, que nous décrirons plus en détail dans la suite de ce travail, s'est déroulée en trois parties :

La première partie a consisté à réaliser des entretiens filmés des professionnels portant à la fois sur les prescriptions de leur métier (leur mission) et sur les représentations qu'ils avaient de l'humour dans leur pratique. Notre intention durant cette première phase a été de libérer la parole de Patricia et Olivier, d'identifier les différences de discours et de dresser en quelques sorte un état des lieux d'entrée avant d'aller plus en avant dans notre démarche. Cette première partie a été pour nous l'occasion d'élargir notre questionnement et de susciter notre curiosité : dans quelles situations l'humour est-il convoqué dans l'activité des travailleurs sociaux ? Que mobilisent-ils dans cet usage de l'humour ? A quelle forme d'intelligence pratique l'usage de l'humour donne-t-il lieu ? Autant de questions qui ont suscité chez nous l'envie d'affiner notre hypothèse de départ mais sans savoir, à ce stade, comment la traduire dans un langage plus « scientifique » ou académique.

La deuxième partie de notre travail a consisté à nous transformer en chercheurs de terrain, aventuriers de l'extrême ou plutôt en Indiana Jones de salon. Armés de notre caméra et d'un trépied nous avons filmé nos « sujets » en action, séparément, lors de l'accueil libre des ados du vendredi soir. S'en est suivi un long travail de diffusion et d'analyse de ces séquences pour arriver à sélectionner quatre ou cinq séquences significatives à soumettre aux commentaires des professionnels lors de la dernière phase de ce travail. C'est au cours de cette deuxième phase que nous nous sommes pris à relire Meirieu, auteur que nous avons abordé en début de cursus à la HETS-ies. Il aborde d'une manière fort compréhensible les concepts de relation symétrique et dissymétrique et ces notions nous ont permis d'« académiser » notre métaphore du pendule sous la forme d'une équation que le lecteur aura certainement plaisir à décrypter dans les chapitres suivants : l'humour est un outil de régulation de la relation. Travailler sur chaque composante de cette équation nous a permis ensuite de dégager des thèmes comme la notion d'outil, la relation (ou relation éducative) et cette fameuse régulation.

La troisième et dernière phase, confrontant les professionnels à leurs images, nous a enfin permis de nous envoler vers d'autres cieux en partant de l'équation à résoudre, presque mathématiciens et un peu terre à terre, pour ensuite nous élever vers d'autres strates, tantôt plausibles et explicables, tantôt mystérieuses voire franchement abstraites ou parfois plus légères : l'identité professionnelle, l'investissement corporel, l'intelligence pratique, la gestion des émotions, l'intentionnalité de l'action, les outils relationnels, la formation des travailleurs sociaux, les sens et ... l'art. Ne serions-nous pas d'ailleurs des artistes, des travailleurs de l'émotion ? Au lecteur de se faire sa propre idée à l'aide, toutes proportions gardées, de ce travail qui, nous l'espérons, saura le mener vers une (re)découverte de nos métiers.

Mais ici, rassurez-vous, pas de découvertes extraordinaires, pas de réinvention de la roue ni de la poudre mais plutôt une remise à jour des fondamentaux de notre profession. Nous avons, grâce à ce travail, pu redécouvrir l'élément central du travail social, son fondement, sa base : la relation. Il nous apparaît maintenant que tout le reste est annexe et, nous serions tentés de le dire, tout le reste n'est que vanité. Foin des luttes syndicales, des pressions néolibérales, de la nouvelle gestion publique, des assurances sociales, du nouveau droit des mineurs, des sempiternels problèmes de la Fas'e (la fondation pour l'animation socioculturelle à Genève), de la méthodologie de projet à tout bout de champ ... Si maintenant nous devons décrire ce qu'est notre métier, nous répondrions simplement et au risque de se faire prendre pour des rigolos : nous sommes des professionnels de la relation.

Enfin, ce travail n'aurait aucune substance si nous n'avions pas eu la chance de suivre deux animateurs qui nous ont donné plus que leur temps : ils ont partagé leurs émotions, ils ont eu le courage de se faire filmer en action, ils ont eu le courage de s'observer et de se commenter sans faux semblant et surtout ... nous avons ri ensemble ! En passant par le théorème du caca de nez, par le tango et le sirop ou par la gueulante, nous espérons que le lecteur rira aussi avec nous, qu'il aura parfois le sentiment d'être plus proche des professionnels, l'impression de les connaître. Loin de toute autre ambition, si vous esquissez un sourire à la lecture de ce travail, notre pari sera d'ores et déjà gagné !

Alors... l'humour, à quoi ça sert ?



... Problématique

Le thème de l'humour dans l'activité des animateurs nous renvoie à des questions qui tournent autour de l'identité des travailleurs sociaux et à ce qui est présent dans la boîte à outils de celles et ceux qui travaillent dans les métiers de la relation. Le challenge est de taille car le travail ou l'intervention sociale ne se laisse pas appréhender aisément, de même pour ce qui est du thème de l'humour. Nous avons donc choisi de partir sur une hypothèse de fond que nous traiterons sous la forme d'une équation à résoudre. Cette façon de faire découle d'un choix méthodologique qui, au travers d'une démarche d'analyse empirique, devrait nous permettre d'explorer les pratiques des professionnels en partant d'un sujet précis qui est celui de l'humour.

Cette hypothèse, que voici, sera traitée sous la forme d'une équation :

« L'humour est un outil de régulation de la relation »

Nous partirons donc de cette hypothèse, en l'abordant selon divers points de vue :

- La relation sera définie et précisée en regard de la particularité du contexte et de la profession que nous avons ciblés pour notre analyse. Ce sujet sera développé à la mesure de ce que nous jugeons utile à la résolution de notre hypothèse.
- La régulation de la relation, représentera la deuxième partie de l'équation et apportera quelques notions théoriques au service du sujet.
- La troisième partie se concentrera sur ce que nous identifions sous le concept d'outil servant la relation.
- La quatrième partie tentera d'explicitier ce que nous cherchons à démontrer par l'équation, telle qu'elle est posée, avec pour conclusion le résultat de cette approche.

Nous chercherons à souligner le fait que la relation est le fondement des métiers du social et plus précisément ici, de l'animation socioculturelle. Notre travail de recherche est en effet centré sur l'activité de travailleurs sociaux qui exercent dans le domaine de l'animation. Lorsque nous définissons l'éducateur dans la relation, nous sous-entendons qu'il s'agit en fait de l'animateur socioculturel.

La relation éducative au fondement des métiers du social

Dans un premier temps, la relation nous intéresse dans sa définition au sens large, c'est-à-dire dans ce que nous repérons comme relation, ayant pour origine un contrat entre des individus qui ne partagent pas le même objectif, mais dont l'objet premier de leur rencontre est la relation. Cette relation concerne aussi bien les parents avec leurs enfants, que l'enseignant avec ses élèves ou le travailleur social avec ses usagers. Cette précision sur le caractère général de la relation nous permet de la circonscrire dans un domaine où le métier est centré sur la relation. En effet, la particularité du travail social nous amène à observer que la relation est le passage obligé pour servir la mission du professionnel. En effet, s'il n'y a pas de relation, le travailleur social ne peut atteindre ses objectifs. Comme l'explique d'ailleurs Dubet, « *le relationnel constitue toujours l'élément central de l'identité professionnelle des travailleurs sociaux* » (2002, p.231). Ainsi, il y aurait donc, avant l'établissement d'une relation éducative, une nécessité à créer une relation, à savoir une rencontre entre deux êtres semblables, en l'absence de toute forme contractuelle conditionnant cette relation. « *Dans les métiers de l'humain la compétence spécifique s'établit dans l'habileté à entrer en relation, à produire de l'interaction, à développer des rapports de confiance permettant d'aborder ce qui fait problème, ce qui est vécu comme stigmatisant, dévalorisant ou pire, comme excluant* » (Libois et Mezzena, 2007, p.32).

Mais, nous le savons bien, il y a toujours une notion de contrat à l'origine d'une relation : les parents ont la mission d'éduquer leur enfant et l'enfant celle d'être éduqué, l'enseignant doit transmettre, enseigner et l'élève apprendre, le travailleur social éduque, accompagne, guide, soutient ou soigne et l'utilisateur doit être éduqué, accompagné. Dans une telle description, nous repérons aisément qu'il y a un déséquilibre dans la relation. L'un *doit* ou a *la mission de*, sous une forme active, et l'autre *doit être*, éduqué, accompagné, sous une forme passive. Il y a donc l'établissement d'un contrat entre deux parties qui a pour origine une notion d'ascendance de l'une sur l'autre, une partie ayant pour mission de soumettre l'autre partie à l'accomplissement d'objectifs, qu'elle a pour devoir de faire appliquer.

Philippe Meirieu nous apporte ici un éclairage théorique, en affirmant que l'éducation est une relation et que « *Pour qu'il y ait éducation, il faut qu'il y ait un éducateur et un éduqué* »¹. Il précise encore que l'éducateur choisit et statue sur ce qu'il croit « *nécessaire au développement de l'autre* ». Meirieu définit ainsi la relation éducative comme étant une relation dissymétrique, entre un éducateur et un éduqué. Il poursuit en soulignant que l'éducateur doit assumer cette dissymétrie dans la relation éducative qu'il construit avec l'éduqué et que celle-ci « *n'est pas toujours*

¹ Meirieu, P., Site de Philippe Meirieu (www.meirieu.com), <http://www.meirieu.com/DICTIONNAIRE/aide.htm>, 17.03.09

facilement compatible avec la symétrie affective inévitable entre deux personnes de chair et de sang ».

Mais quelles sont les missions que les éducateurs, ou plus largement les travailleurs sociaux, doivent appliquer ou faire appliquer ? Elles reposent sur ce que l'éducateur perçoit de l'éduqué, sur les besoins que ce dernier pourrait avoir d'une part, et d'autre part sur la particularité de son intervention, au sens professionnel, c'est-à-dire sur la base de son cahier des charges. Quoi qu'il arrive, sa mission prend son sens au contact de l'autre. Cet autre va déterminer la façon dont il devra appliquer et adapter ses outils. Il ne peut donc y avoir de relation éducative s'il n'y a pas de relation tout court.

En empruntant les termes de Meirieu, nous pourrions même avancer ici qu'il ne peut y avoir de relation dissymétrique (éducative) sans relation symétrique (affective). Cette hypothèse est intéressante car elle propose une dépendance de la première forme de relation vis à vis de la deuxième. En effet, le professionnel ne pourrait pas éduquer s'il n'a pas établi une relation symétrique au préalable ou s'il ne l'entretient pas. L'intervenant social est donc soumis de la même manière que l'autre à l'établissement d'une symétrie dans la relation. La différence réside dans le fait que l'éducateur a une mission professionnelle à accomplir et que l'éduqué est dans un premier temps dans une dépendance à l'égard de cette mission, puisqu'il est supposé être dans le besoin.

On pourrait donc avancer que la relation éducative suppose qu'il y ait des besoins exprimés ou repérés chez l'un et que l'autre soit à même de pouvoir y répondre. Mais il est intéressant de considérer aussi que le professionnel a besoin du concours de l'éduqué pour mener à bien sa mission. Il se trouve donc lui-même soumis à une forme de détermination qui lui est imposée par l'éduqué. Pour remplir sa mission, il doit passer par l'écoute et la rencontre de l'autre, une rencontre qui se joue dans une symétrie relationnelle. Ainsi, l'éduqué, de sa posture passive, va petit à petit éduquer l'éduquant à l'éduquer (ici, il ne faut pas rire !). Mais, cette affirmation qui ressemble à un calembour, n'est pas dénuée de sens. En effet, comme le dit Meirieu, « *la spécificité de la relation éducative impose que soit défini un référent extérieur à la relation duelle (les savoirs, les connaissances, la culture, etc.) garantissant que celle-ci ne s'abîme pas dans le seul jeu des affects* ». Aussi, la posture de l'éducateur doit-elle être composée aussi bien d'une compétence à agir dans la relation professionnelle que d'une capacité à se mettre au niveau d'une rencontre dans la symétrie avec l'éduqué. Cette oscillation entre son statut de professionnel et celui d'Être au sens pur est une particularité de la profession qui a pour contenu la relation, et pour outil, le professionnel lui-même, travaillant avec ce qu'il est.

En ce qui concerne les animateurs, précisons encore qu'il réside une dimension encore plus ténue quant à ce qui se joue au sein d'une relation éducative entre un animateur et un usager d'une maison de quartier. En effet, une maison de quartier a pour principe d'être un lieu ouvert dans lequel des jeunes viennent sans demande

apparente. Le contrat relationnel qui s'établit alors entre les protagonistes (éducateurs/éduqués) est d'une certaine manière encore plus diffus et difficile à saisir puisqu'il repose sur la motivation du jeune à y participer ou non. Cette configuration relationnelle détermine évidemment le type de relation éducative qui est proposé ou construit avec les jeunes ainsi que le rôle professionnel de l'animateur qui s'inscrit dans la dimension de l'accueil libre et volontaire.

L'utilité de ce type d'accueil est d'ailleurs défendue par Meirieu lorsqu'il parle du caractère incontournable de l'éducation non formelle² dans le développement de la personne. Dans son texte « Education formelle et non formelle »³, Meirieu défend l'utilité des structures d'accueil comme la MQ des Asters pourrait en être un exemple, en décrivant le rôle unique que jouent les animateurs dans le développement de l'enfant.

« On ne peut grandir, en effet, que si, à côté de l'autorité nécessaire qui indique la voie et marque les interdits, on est accompagné par un adulte qui sait conjuguer altérité et identité : qui sait montrer qu'il est différent et dispose d'une expérience précieuse à transmettre, mais aussi qu'il est le même et connaît de l'intérieur les tourments inévitables de toute croissance ».

L'adulte que vont rencontrer les adolescents en venant dans ce type de lieu n'est ni un enseignant, ni un parent. C'est certes un professionnel qui est investi d'une mission socio-éducative, mais le caractère volontaire de la présence des jeunes et le fait que l'animateur n'a pas le pouvoir de sanctionner institutionnellement change profondément le type de relation qui sera établi. L'adolescent sera d'autant plus à l'écoute qu'il n'est justement pas obligé d'écouter !

Ce statut particulier, mélangeant à la fois l'adulte savant avec l'adulte pair, partageant son expérience, et montrant sa part d'humanité et de faillibilité, place le professionnel dans le rôle du « passeur », « *de celui qui fait confiance et, en même temps reste présent à vos côtés pour vous assister en cas de coup dur* » (ibid). Ainsi, les animateurs auraient donc à leur avantage une « marge de manœuvre » relationnelle beaucoup plus large que celle d'un enseignant ou d'un éducateur par exemple qui, pressé par des objectifs pédagogiques denses et un rôle institutionnel porteur d'autorité ne pourra pas, au mieux, suffisamment se permettre de prendre le temps de la relation et au pire se réfugiera derrière le savoir, débouchant ainsi sur une dépersonnalisation de la relation.

² En opposition à l'éducation formelle, l'école, « l'éducation non formelle » est le terme employé au niveau européen pour désigner les structures d'accueil extrascolaires, désignées également comme lieux d'« Education populaire ».

³ Meirieu, P., Site de Philippe Meirieu (www.meirieu.com), http://www.meirieu.com/DICTIONNAIRE/education_formelle_non_formelle.htm, 24.03.09

La régulation de la relation éducative

Nous l'avons souligné, la relation éducative naît de l'existence d'un contrat qui met en lien deux êtres au travers d'une relation que nous qualifions de dissymétrique. L'éducateur agissant en tant que professionnel doit pouvoir répondre et justifier de son action. Il est donc attendu en son endroit un certain nombre de compétences dont il puisse faire usage pour créer et porter la relation avec l'éduqué. Cependant, comme nous l'avons vu, la relation éducative seule ne suffit pas. Le professionnel est alors amené à prendre le risque de s'engager dans la relation, en tant qu'individu, dans une recherche de relation plus horizontale. Il s'ouvre donc à l'autre dans une dimension de partage avec pour seule référence ce qu'il est, au delà de tout autre statut. Nous avons avancé qu'il s'agit en fait d'une forme d'oscillation entre ces deux propositions relationnelles. En l'occurrence, la question se pose de savoir comment le professionnel opère pour réguler cette oscillation.

Tout d'abord, nous pouvons actuellement observer que la relation éducative a évolué depuis plusieurs décennies en se libérant de nombreux préceptes moraux qui étaient à l'époque encore très influents sur la relation. La laïcité, puis l'ouverture sur une connaissance du monde toujours plus grande et accessible à tous, a influencé la relation éducative, au point de lui apporter une multitude de points de repère et d'éléments de comparaison ou de relativisation⁴. De ce fait, c'est bien une transformation profonde de la relation qui s'est opérée et qui détermine aujourd'hui une problématique complexe quant à la compréhension du rôle des travailleurs sociaux, souvent identifiés comme des professionnels de la relation. Cette observation nous semble importante, car elle contextualise l'action du professionnel dans une dimension relationnelle ambiante qui se complexifie. Nous pourrions dire que la relation éducative vise désormais l'émergence d'un individu dans un environnement qui n'est pas anémique, mais au contraire, qui est devenu multinomique. Le professionnel n'est plus le défenseur ou le médiateur d'une norme clairement identifiable, sur laquelle il peut se reposer. Son rôle d'agent normalisant s'inscrit aujourd'hui dans une dimension d'accompagnement beaucoup plus ouverte à la pensée et au doute, qui invite les individus à se construire leur trajectoire et à se responsabiliser dans la gestion de cette dernière. La culture individualiste contemporaine le conduit à valoriser son épanouissement bien plus que l'acceptation d'une doctrine ou d'une morale forte. Il en va donc, pour les professionnels du social, d'un changement de mission qui implique d'engager la discussion sur le cadre, de viser l'autonomie du sujet, de développer la faculté de supporter le doute qui accompagne cette nouvelle culture et d'accepter une nouvelle dynamique de pensée.

Ce nouveau paysage de l'intervention sociale constitue un point de départ important pour comprendre dans quel contexte les éducateurs éduquent. Lorsque nous parlons de relation symétrique, nous pouvons alors identifier que ce sont deux êtres semblables qui se rencontrent, deux individus promis au même destin, rongés par le

⁴ Ce sujet est développé par J.-N. Chopart, dans son ouvrage « Les mutations du travail social » (2000).

même doute. Lorsque la dissymétrie qualifie la relation, nous avons d'une part un professionnel qui peut justifier d'un savoir-faire et d'autre part, un individu qui vient pour bénéficier des compétences du premier. La relation est en effet le noyau de la rencontre sur laquelle va s'opérer une régulation relationnelle. Nous pourrions poser alors trois questions: est-ce que la relation éducative pure existe en tant que telle ? Est-ce que la relation purement symétrique existe ? Est-ce qu'il existe un entre-deux stable sur lequel on pourrait se reposer pour éduquer ? Nous ne traiterons pas ces questions dans notre travail, néanmoins nous voulions les poser, car elles indiquent selon nous que la relation au sens général est fluctuante et vivante, qu'elle a besoin d'être alimentée en permanence et qu'elle ne se laisse pas saisir ou enfermer dans une définition. D'où l'usage ici du terme de régulation pour signifier qu'il existe, pour le professionnel investi dans sa tâche éducative, une oscillation constante entre son rôle professionnel (statut) et sa relation à l'autre (paritaire, horizontale).

La régulation de la relation éducative est donc un processus à dynamique constante, entre ce qui est constant et stable et ce qui est dynamique et instable. Cette affirmation semble évidente voire peut-être même triviale, et en même temps, elle nous donne un point de repère important. Il s'agit d'accepter la constance d'un processus dynamique et cela implique pour le professionnel d'être dynamique intérieurement, c'est-à-dire, dans un perpétuel mouvement intérieur, allant de soi à l'autre et de l'autre à soi. Le point d'ancrage pour soi, dans ce mouvement perpétuel, résiderait dans la prescription du métier, mais aussi au travers de la sédimentation des expériences vécues, au niveau professionnel et personnel.

En guise de métaphore, nous pourrions nous poser la question suivante: est-ce que ma respiration me profite plus lorsque j'inspire ou lorsque j'expire ? Cette métaphore indique que ce qui est essentiel est le fait de respirer et non pas le fait de séquencer pour comprendre la respiration. Elle illustre le type de mouvement qui va de soi à l'autre (de l'intérieur vers l'extérieur) et inversement, de façon continue. Être en relation, pour un professionnel de l'intervention sociale, c'est être dans une oscillation constante qui libère à l'expiration une parcelle de soi que l'on offre et qui récupère une parcelle de l'autre à l'inspiration. L'équilibre est vécu de façon quasi-organique, dans un accord entre ce qui vient du dehors et ce qui maintient intérieurement. Le processus est difficile à saisir pour en faire un outil d'intervention, mais il permettrait de se faire une idée plus précise du type d'état intérieur à trouver ou à entraîner.

A ce stade, nous sommes tentés de comparer le travail social et la relation éducative plus précisément, à une activité d'ordre artistique, faite d'inspiration, d'improvisation, d'imagination et de créativité. Le thème de l'humour dans la relation éducative nous permettra de développer cette perspective. Nous restons néanmoins conscients que nous tentons une approche partielle de la compréhension du métier. Le thème de l'humour, à notre sens, nous autorise à sortir du cadre et à développer une approche réflexive ouverte. Une des premières compétences attendues chez un travailleur social est assurément sa capacité à cheminer vers la connaissance de soi et par là-même à s'ouvrir à la connaissance de l'autre.

Des outils de régulation de la relation éducative

Comme nous l'avons vu précédemment, l'humour est pour nous une faculté humaine particulière. Nous avons tenté d'approcher ce concept en le passant à l'épreuve de l'entonnoir. Nous voilà maintenant confrontés à tenter de le proposer comme un outil de régulation de la relation éducative. Afin de poursuivre la résolution de cette équation, il nous semble important de commencer par aborder cette notion d'outil.

L'outil dans le travail social est une notion difficile à saisir. En effet, ce qui nous apparaît dans un premier temps, c'est que l'outil du travailleur social, c'est lui-même : son être en devenir, attaché à une mission qui contractualise le mode de relation proposé à un tiers. Les outils du travailleur social sont donc indissociables de sa personne. Mais cela nous pose un problème. Un outil, pour être considéré comme tel, doit être identifié comme utilisable et donc transmissible. Le rapport à l'outil doit aussi être envisagé comme pouvant évoluer, c'est-à-dire pensé dans une dimension d'apprentissage. Nous nous sommes alors posé la question de savoir quels étaient les outils de la profession. Toujours attachés à la dimension du travailleur social, nous proposons ici de séparer deux catégories d'outils identifiées par nos soins.

Les outils supports à la relation

Les outils supports sont pour nous représentés par ce que le professionnel est en mesure de proposer comme activité servant à la médiation de la relation. Il en va de ce qu'il sait faire, de son expérience personnelle ou de sa capacité à engager une activité particulière dans laquelle il s'investit (sans pour autant qu'il en soit expert) et qui va concrétiser l'occasion d'entrer en relation avec l'utilisateur. Les outils supports seraient donc représentés par une compétence acquise à transmettre ou un engagement dans une activité nouvelle avec la volonté de la partager. Toute activité est imaginable, qu'il s'agisse de la confection d'objets ou de leur manipulation, d'une activité sportive ou artistique, d'un jeu ou d'une animation, etc. L'outil apparaîtrait alors comme un support ou un prétexte à la construction de la relation et au partage d'un vécu commun servant un objectif relationnel.

Les outils relationnels

Les outils relationnels sont pour nous en relation avec des facultés de communication initialement innées, qui sont alors professionnellement travaillées et développées en vue d'être utilisables pour servir la relation. L'écoute, attachée au sens de l'ouïe en serait un exemple, de même que l'observation, liée à la vue ou encore le langage corporel, associant le toucher, l'odorat. En effet, le corps peut être considéré comme un outil de la relation : « *La corporéité est alors intimement liée à la dimension*

relationnelle, construite de rapports à autrui engageant fortement la sensibilité et l'émotivité » (Libois et Mezzena, 2007, p.32).

Ces deux types d'outil, soit supports à la relation, soit relationnels, sont tout deux des outils potentiels de régulation de la relation éducative, c'est-à-dire qu'ils permettent au professionnel d'habiter l'oscillation qui caractérise la relation éducative entre les modes symétriques et dissymétriques. L'activité support ou l'écoute active, par exemple, permettent, aussi bien l'une que l'autre, de servir et de réguler la relation éducative, entre le mode symétrique ou dissymétrique. A notre avis, l'humour peut être compris comme un outil support à la relation. Cela sous-entendrait qu'il y ait une volonté et/ou une compétence chez le professionnel, de partager une activité liée à l'humour : un jeu de clown, de théâtre, une proposition de participation à un jeu d'improvisation par exemple. Mais le simple fait de produire de l'humour peut également être proposé comme outil relationnel dans cette idée de régulation. Nous nous concentrerons alors dans un premier temps sur cette proposition.

Dans cette perspective, l'humour peut se concevoir comme un outil relationnel qui permettrait au professionnel d'habiter cette oscillation entre le mode symétrique et dissymétrique pour élaborer une relation éducative saine. En effet, nous avons pu observer qu'il existait plusieurs formes d'humour et d'intentions attachées à son usage. Tantôt compris comme une recherche de parité et d'horizontalité dans la relation (l'humour invitant alors au partage et conviant les parties à la danse d'une relation proposée sans rappel au contrat) et tantôt identifié comme une volonté de se protéger et de réaffirmer son statut (l'humour qui met à distance en vue de se protéger), l'humour pourrait être alors identifié comme un outil de régulation de la relation éducative. C'est tout particulièrement cette dimension de l'humour comme outil relationnel qui va nous intéresser ici. Et c'est avec cette problématique en toile de fond, de l'humour comme outil de régulation de la relation éducative que nous souhaitons aborder l'activité des animateurs dans ce mémoire.



... L'analyse de l'activité

Travail prescrit et travail réel

Issue des recherches en ergonomie de langue française et en psychodynamique du travail, l'analyse de l'activité cherche à mettre à jour la part énigmatique du travail. S'appuyant sur le postulat qu'il y a un écart entre le travail décrit (travail prescrit) et sa réalité (travail réel), l'analyse de l'activité cherche à décrire cet écart en incluant le travailleur et les équipes de travail dans cette démarche. L'analyse de l'activité est à la fois un domaine de recherche s'alimentant à partir de pratiques concrètes et un outil de développement de l'identité professionnelle.

De nombreux experts proposent une description du travail solidement argumentée selon leur domaine de spécialisation. Par exemple, le juriste décrira le contrat de travail, le médecin se souciera des aspects physiologiques, le chef d'entreprise parlera des coûts du travail, etc. Tous les spécialistes s'appliquent donc à décrire le travail dans ses dimensions prescrites mais celles-ci ne suffisent pas à décrire l'activité telle qu'elle s'effectue vraiment. « *Il faut que quelqu'un donne vie à cet ensemble, il faut que quelqu'un travaille* » (Davézies, 1999, p. 34). Le travail prescrit (ou encore la tâche ou le mode opératoire prescrit) se réfère donc exclusivement au discours et à la production de connaissances formalisées à propos du travail. Il peut se traduire non seulement par une production écrite (cahier des charges, descriptif, charte, mission, prescriptions institutionnelles, etc.), mais aussi par ce que disent les professionnels de leur activité et la description qu'ils en font (autoprescriptions, référentiels théoriques ou modèle d'action préfigurant l'action) qui est forcément réductrice à l'égard de ce qui est mobilisé dans le cours de l'action. On peut dire que le travail prescrit est une description théorisée, standardisée et stabilisée de l'activité.

Mais, comme le dit Davézies, « *Travailler implique de sortir du discours pour se confronter avec le monde. Le mot n'est pas la chose, et il va falloir que quelqu'un se la farcisse la chose !* » (Davézies, 1999, p.36). Ce « quelqu'un » c'est le travailleur lui-même qui est, lui, confronté au réel de l'activité incluant de multiples facteurs « non-maîtrisés » et donc aux résistances créées par l'écart entre travail prescrit et travail réel. Cette résistance du réel implique de la part du travailleur l'apport de son investissement subjectif et de son intelligence du travail, lui permettant de se confronter à la difficulté créée par cet écart. Il ne suffit pas au travailleur de déployer ses connaissances théoriques autour de sa tâche pour arriver à ses fins. Il va faire appel à sa propre interprétation et va improviser, ruser, tricher. Ce déploiement de stratégie est qualifié par les chercheurs d'intelligence pratique (cette notion sera développée plus loin dans ce chapitre).

Autrement dit, on pourrait avancer que ce que l'on nomme travail est cette tension constante entre « ce que l'on devrait faire » et « ce que l'on fait dans la réalité ». « *Le travail, c'est la mobilisation des hommes et des femmes face à ce qui n'est pas prévu par la prescription, face à ce qui n'est pas donné par l'organisation du travail* » (Davézies, 1993, p.37). Les recherches en psychodynamique du travail ont démontré que l'apport du travailleur à son activité, cet investissement subjectif, ce « truc en plus », est non seulement nécessaire mais indispensable à la construction de son identité professionnelle. L'absence ou l'impossibilité pour le travailleur d'apporter sa contribution, notamment si les prescriptions sont trop rigides (par exemple le travail à la chaîne), déboucheront inmanquablement sur un blocage des mécanismes de reconnaissance et de la construction identitaire et tout simplement du plaisir au travail. On parlera alors de souffrance au travail. « *L'analyse de l'activité part ainsi du postulat que tout sujet en activité produit de l'intelligence par le fait même qu'il se doit de répondre à un réel qui résiste* »⁵. Cette production d'intelligence est donc au centre de l'activité, mais est paradoxalement la partie la moins visible de celle-ci ou « *la face cachée du travail* » (Dejours, 1993, p. 47).

Comment le professionnel se débrouille-t-il, comment gère-t-il les différentes prescriptions et, plus globalement, comment prend-il en compte toutes les composantes liées à son activité ? L'analyse de l'activité, à l'aide de différentes méthodes, cherche à faire ressortir des éléments de réponses en partant de situations réelles de terrain. Ce mouvement du bas vers le haut (à l'opposé de la théorisation) propose, d'une part, de partir de situations micro pour remonter vers les différents facteurs environnementaux gravitant autour de l'activité (institutionnels, sociaux, culturels, politiques, économiques, etc.) et d'autre part de s'appuyer sur le discours des professionnels sur leur activité. Cette dernière approche n'est pas a priori la plus évidente car il s'avère difficile pour les professionnels de décrire leur activité. Situation paradoxale s'il en est puisque nous vivons justement une époque où le travailleur est de plus en plus appelé à devoir justifier son activité vis-à-vis d'une hiérarchie, d'institutions ou même du grand public.

Genre et style

Les notions de travail prescrit/réel ne suffisent pas, selon Clot, à circonscrire l'activité. Il n'y a pas seulement, selon lui, « *d'un côté la tâche et de l'autre l'activité, ou encore d'un côté l'organisation du travail et de l'autre l'activité* » (2008, p.105). Il existe une troisième notion entre ces deux items qu'il nomme le genre. Ce genre professionnel se réfère aux façons de faire instituées dans un collectif de travail. Il s'agit là d'une vision commune quoique implicite de l'activité, qui peut se traduire par des gestes, des actions, un discours ou même des " jargons "

⁵ Site de la HETS-ies, www.ies-geneve.ch, Réseaux locaux de compétence, <http://www.ies-geneve.ch/RLC/AnalyseActivite/page1.php?to=1.17.1.1>, 21.03.09.

communs à des professionnels travaillant dans le même domaine. On peut considérer que le genre d'une équipe est un " mot de passe ", un sésame ou encore un " pot commun " permettant à l'individu d'accéder à une activité partagée par une équipe. Ce genre, qui peut être défini comme étant la part de prescriptibilité indéfinissable et non théorisable de l'activité, est à imaginer comme une notion à dimension variable en constante renégociation et remédiation dans un collectif.

« Le genre est en quelque sorte la partie sous-entendue de l'activité, ce que les travailleurs d'un milieu donné connaissent et voient, attendent et reconnaissent, apprécient ou redoutent ; ce qui leur est commun et qui les réunit sous des conditions réelles de vie ; ce qu'ils savent devoir faire grâce à une communauté d'évaluations présupposées, sans qu'il soit nécessaire de re-spécifier la tâche chaque fois qu'elle se présente » (Clot, 2008, p.105).

On peut parler de genre stabilisé lorsque les travailleurs agissent en se référant à des façons de faire de manière automatique et consensuelle pour répondre aux exigences d'une activité connue et maîtrisée. En revanche, face à des exigences nouvelles qu'imposent des changements de tâches, le genre peut être mis à mal et faire l'objet de remises en question et de discussions. C'est là que les styles de chacun peuvent entrer en jeu pour réalimenter le genre en voie de transformation. Le style est considéré ainsi comme étant la part individuelle qu'apporte chaque travailleur à la création du genre. En d'autres termes, on peut définir le style comme étant « (...) avant tout la transformation des genres dans l'histoire réelle des activités au moment d'agir, en fonction des circonstances » (Clot, 2008, p.109).

Intelligence pratique ou "Métis"

L'être humain n'est pas fait de rouages mécaniques, de circuits imprimés ou de puces informatiques. Il confronte à la prescription de son activité ses dimensions temporelles, psychologiques et corporelles et se retrouve donc dans une constante tentative de conciliation entre sa personne et la tâche qu'il est censé accomplir. Pour arriver à ses fins, le travailleur va devoir improviser, ruser, tricher et mobiliser son intelligence pratique. Dejours délimite deux traits caractérisant l'intelligence pratique (également appelée "Métis"⁶ du nom d'une divinité de la Grèce ancienne) : le recours à la ruse et l'investissement corporel.

La ruse peut être définie comme étant l'ensemble des aptitudes mentales ou de comportements intellectuels permettant à l'individu d'arriver à ses fins par des

⁶ Première épouse de Zeus, mère d'Athèna, Métis fut avalée par ce dernier qui voulut s'approprier ainsi son intelligence rusée, signifiant en même temps l'inscription corporelle de l'habileté qu'il déploya alors pour assurer sa domination.

chemins détournés et lui permettant d'obtenir les résultats attendus au moindre effort. « *Une des caractéristiques de l'intelligence pratique est d'accorder plus d'importance aux résultats de l'action qu'au chemin emprunté pour atteindre les objectifs* » (Dejours, 1993, p.53). Cette forme d'intelligence, que Dejours oppose à l'intelligence conceptuelle, est également qualifiée de créative de par son caractère mouvant et polymorphe.

La caractéristique de l'investissement corporel réside quant à elle dans la capacité du travailleur à engager tous ses sens dans son activité. Cette notion a ceci de fondamental qu'elle se distingue totalement d'un raisonnement logique. Le corps sert à la fois d'outil pour réaliser une action mais est aussi un « signal d'alarme » pouvant percevoir tout changement inhabituel dans le cours de l'action et permettant ainsi au travailleur de réagir à ces changements. « *Par tous ses sens, le corps est alerté par les écarts qu'il perçoit entre la situation normale dont il possède, véritablement incorporées, la mémoire et la représentation* » (Jobert, 1999, p.213).

L'analyse de l'activité dans le travail social

Comme nous l'avons mentionné, l'analyse de l'activité en tant qu'approche scientifique s'inscrit dans une visée de recherche en lien direct avec la pratique. Le laboratoire étant le lieu de travail et les professionnels engagés dans l'activité, l'analyse se concentre alors sur le développement in vivo du travail grâce à l'observation des travailleurs en action. Si ce type d'analyse s'est focalisé sur diverses professions, le travail social fait partie d'un domaine de recherche qui se développe actuellement. Les enjeux sont de taille, car ce domaine d'activité est particulièrement complexe à aborder. Historiquement parlant, le travail social a pour héritage une lignée qui ne l'apparente pas de façon évidente à ce que l'on tente de définir comme un métier à part entière. L'appartenance est multiple et provient davantage d'un domaine d'activité peu défini, issu d'un changement profond des mœurs de notre société, qui d'un tissu social davantage construit sur des valeurs religieuses et sur une solidarité sociale qui était manifeste, s'est vu muter dans une dimension plus individualiste, inscrivant les individus dans un univers sociologiquement plus fractionné.

La profession de travailleur social est récente et l'élever à ce titre dépend de ce que nous pouvons circonscrire en tant qu'actions comme étant propres à ce que l'on définit comme étant le métier. Un enjeu fort se situe au niveau de l'action des professionnels dans le travail social. Ce sujet a fait l'objet de nombreux travaux qui se sont attachés à tenter de dire ce que les professionnels font. Mais comme l'objet du travail est la plupart du temps centré sur un individu et que l'essentiel se concentre sur ce qui construit la relation (la relation d'aide, d'accompagnement), il apparaît alors de façon évidente que la compréhension du *geste professionnel* n'est pas aisée. Sur quelles connaissances s'appuie le professionnel ? Quelles sont les

compétences requises pour construire une relation d'aide ? Quels sont les outils relationnels à disposition ? On peut ainsi établir une liste non exhaustive de questions auxquelles les chercheurs tentent de répondre.

L'analyse de l'activité dans le travail social s'attache donc à travailler à sa définition, à visibiliser et à rendre intelligible l'action des professionnels. Mais un autre enjeu convie la recherche au service de cette profession en lui offrant par l'intermédiaire de sa méthodologie une visée de formation pour les professionnels. En effet, la particularité de cette approche est de chercher à connaître la part cachée et subjective de l'Être au travail. Comme elle s'attache à l'analyse de l'écart entre la prescription et ce qui fait le réel de l'activité, elle s'inscrit dans une dimension de développement de l'action. Le professionnel est perçu en tant qu'individu qui produit son action dans un univers de prescriptions sociales, de prescriptions du métier (institutionnelles), mais encore et aussi à partir de ses ressources personnelles, faites de valeurs et de croyances. On voit alors ici en quoi l'analyse de l'activité, au bénéfice du travailleur social, permet à ce dernier de conscientiser son action afin de l'accorder au diapason de l'usager. Si, depuis peu, cette approche fait partie de la formation initiale des étudiants en travail social, il apparaît aussi qu'elle s'avère bénéfique à plus d'un titre comme objet de formation continue dans le cursus des professionnels.

Par le fait que l'analyse de l'activité se concentre sur l'élément dynamique qu'est l'individu au travail, elle développe, nous le verrons plus loin, une méthodologie qui cherche à s'adapter à un sujet d'étude sans cesse en mouvement. Cette particularité lui confère une disposition tout à fait particulière et pertinente pour l'étude de ce qui se joue dans la relation. Le sujet d'étude étant vivant, dynamique et sans cesse en mouvement, l'analyse se doit de respecter cette donnée essentielle qui est au centre du travail social et qui représente par là même un puissant outil pédagogique. Enfin, un dernier enjeu vise sans doute, dans le prolongement de ce qui a été explicité plus haut, à participer à la définition du métier comme moyen de préserver la profession sociale des prescriptions issues du management, qui s'imposent de plus en plus dans la gestion économique des services publics et qui précipitent les travailleurs sociaux dans une logique néolibérale par trop éloignée de leur univers de référence et de leurs modèles d'action (concepts d'efficacité, d'économie quantitative et non qualitative, nouvelle division du travail – assistant socio-éducatif de niveau CFC par exemple, normalisation et rationalisation des actions, etc.). Cette nouvelle réalité est génératrice de souffrance chez les professionnels du social.

Méthodologie de l'autoconfrontation

Les chercheurs en analyse de l'activité ont développé plusieurs méthodes susceptibles de mettre à jour les écarts réel/préscrit ainsi que les genres et les styles dans des situations professionnelles. Partant du postulat que le travail n'est que trop peu accessible lorsqu'il est observé par l'intermédiaire du discours ou lorsqu'il se

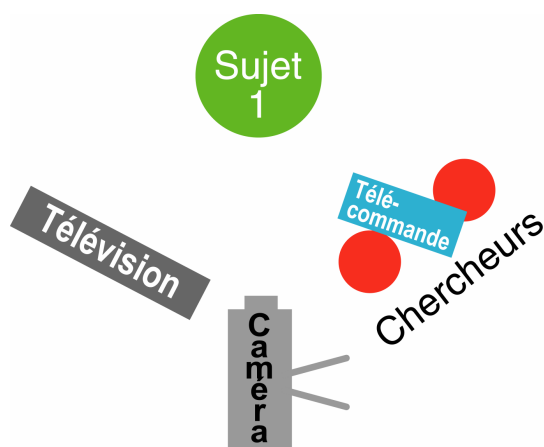
manifeste sous nos yeux, elles ont en commun le fait de privilégier une méthodologie d'observation indirecte par la voie de l'entretien ou de la vidéo. L'une d'entre elles, l'autoconfrontation, permet de faire entrer les travailleurs dans une démarche de coanalyse de leur activité avec les chercheurs.

1ère étape : constitution du groupe d'analyse

Les chercheurs et le collectif de travail déterminent ensemble, la plupart du temps suite à des observations sur le terrain et des entretiens avec les travailleurs, les aspects de leurs activités à étudier et les séquences de travail réel à filmer les plus significatives. A ce stade, il est important de faire en sorte que les professionnels soient filmés à l'œuvre, durant des tâches qui sont connues respectivement, facilitant ainsi les comparaisons et les commentaires ultérieurs sur les façons de faire. Ces séquences peuvent aller de plusieurs minutes à plusieurs heures selon les choix du collectif.

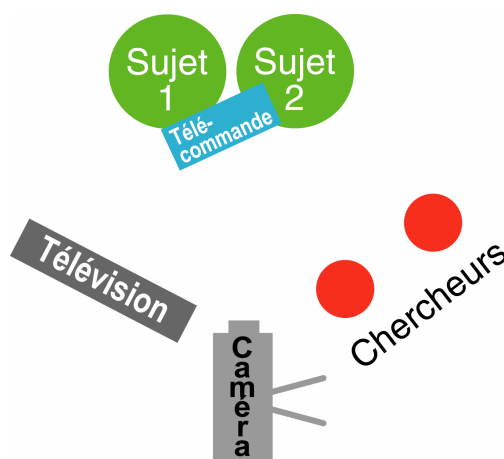
2^{ème} étape : les autoconfrontations

Une fois les séquences d'activités des professionnels filmées, les chercheurs s'attellent à l'analyse des images et choisissent des séquences suscitant chez eux une interrogation ou semblant entrer dans le cadre de leur recherche. Ces séquences, soumises dans un premier temps aux commentaires du travailleur, peuvent être filmées en présence uniquement du chercheur. Cette étape se nomme autoconfrontation simple. Durant l'autoconfrontation simple (ACS), les chercheurs se placent hors cadre et dans l'axe de la caméra de manière à filmer le sujet de face (cf. schéma ci-dessous). Ce sont les chercheurs qui gardent la télécommande servant à faire défiler les images soumises au sujet. « *Ce dispositif technique équivaut à ponctuer le discours du sujet adressé au chercheur et cherche à signifier au sujet que la minutie de l'observation de l'activité réalisée est un moyen d'accéder à l'activité réelle* » (Clot et al., 2001, p.22).



Cette étape va non seulement amener le sujet à expliquer ce qu'il voit à l'écran, et donc ce qu'il fait, mais va aussi amener l'autre (en l'occurrence les chercheurs) à « *penser, à sentir et à agir selon sa perspective à lui* ». C'est à ce moment que le professionnel est invité à dire le plus précisément possible ce qu'il mobilise dans son activité. Les commentaires du professionnel peuvent aussi éclairer l'écart de son style avec le genre professionnel. D'une façon générale, le professionnel est engagé dans une phase de réflexion et de développement. Par exemple : le sujet se voit en train de réaliser une action (travail réel), il dit dans quel but (travail prescrit) mais au moment où il décrit ce qu'il fait, il se rend compte que ce n'est pas tout à fait comme ça que cette action est sous-entendue par le collectif (le genre).

Durant l'autoconfrontation croisée (ACC), les chercheurs adoptent la même position que pour l'ACS (derrière la caméra), et deux professionnels sont invités à visionner leur travail respectif et à le commenter (cf schéma ci-dessous). Le sujet qui observe son collègue à l'écran tient la télécommande et est donc maître du défilement des images. Le dispositif s'inverse ensuite, c'est-à-dire que les deux sujets seront tour à tour commentateur et objet des commentaires. Les chercheurs se cantonnent à d'éventuelles questions de relance cherchant à susciter les commentaires du sujet non filmé (à noter que les auteurs citent une variante où ce sont les chercheurs qui détiennent la télécommande mais qu'ils privilégient le dispositif décrit ci-dessus).



Ce dispositif confronte donc le sujet dont l'activité est filmée aux commentaires de son collègue. « *Des controverses professionnelles peuvent alors s'engager, portant sur les styles des actions de chacun d'entre eux* » (Clot et al., 2001, p.22). Les discussions porteront donc généralement sur les écarts stylistiques de chacun et amèneront inévitablement les professionnels à s'exprimer sur le genre du collectif. « *Ce sont alors le genre professionnel et ses variantes que les sujets font entrer dans une zone de développement* » (Clot et al., 2001, p.22).

Ces différentes phases permettent aux professionnels d'entrer dans des descriptions du style et du genre. Elles sont considérées par les auteurs comme potentiellement porteuses de prises de conscience et ils citent Vygotski qui l'explique en ces termes : « *Percevoir les choses autrement, c'est en même temps acquérir d'autres possibilités d'action par rapport à elles. En généralisant un processus propre de mon activité, j'acquiers la possibilité d'un autre rapport avec lui* » (Clot et al., 2001, p.23).

3^{ème} étape : extension du travail d'analyse au collectif professionnel

Pour finir le processus des autoconfrontations, les chercheurs réalisent un montage de chaque moment filmé (travail réel, ACS et ACC). Ce montage final est soumis au collectif de travail, de manière à étendre le travail d'analyse au niveau du groupe. « *De cette manière un cycle s'établit entre ce que les travailleurs font, ce qu'ils disent de ce qu'ils font, et, pour finir, ce qu'ils font de ce qu'ils disent* » (Clot et al., 2001, p.23).

L'enseignement tiré de cette méthode est qu'en partant du style de chacun l'équipe parvient à reconstruire le genre professionnel en le rendant visible. Partant de là, un travail de développement d'équipe peut s'engager sur des bases plus concrètes. « *Nous cherchons à réfracter l'activité des membres du collectif pour créer une sorte de détachement du genre où elle s'accomplit d'habitude, et le rendre ainsi visible. Si le style est une réévaluation, une accentuation et une retouche des genres dans l'action et pour agir, l'analyse du travail favorise alors l'élaboration stylistique pour revitaliser le genre* » (Clot et al., 2001, p.23).



... L'humour

Etymologie⁷

« *L'historique du mot lui-même [humour] révèle une trajectoire sémantique complexe dont prenait acte, en 1771, la première édition de l'Encyclopaedia Britannica, renvoyant, en guise de définition, aux mots "Fluide" et "Esprit". Le mot Humour viendrait du mot latin humor, qui a été anglicisé et qui a été adopté presque universellement sous la forme humour* ». L'humour est situé dans un premier temps comme appartenant au domaine de la médecine (les humeurs définissant des tempéraments précis), mais rapidement il va se propager et changer de sens en signifiant un type d'attitude pouvant être défini comme « *le triomphe paradoxal du principe de plaisir sur les conditions réelles au moment où celles-ci sont jugées les plus défavorables* ». L'humour apparaît ainsi comme une attitude particulière qui cherche à se défendre de ce que peut présenter la réalité. Ce pourrait être ainsi « *la victoire du principe de plaisir sur le principe de réalité* », si l'on se réfère à la théorie de Freud qui voit dans l'humour cette capacité qu'aurait le moi à résister à l'adversité du monde réel, pour s'en protéger et en y cherchant aussi la possibilité d'en tirer du plaisir.

Tout le monde s'accorde à dire que ce terme est très difficile à définir. Il est évidemment aussi compris de façons très différentes selon les cultures. On pourrait tenter une définition incomplète mais centrale, en disant de l'humour qu'il caractérise un état d'esprit, qui s'appuyant sur la réalité vécue, transforme les faits en les personnalisant (en les métabolisant d'une façon originale) avec pour attente ou pour objectif, la volonté de provoquer le rire.

L'humour et le rire ... un peu d'histoire

L'humour et le rire sont donc liés, mais il convient de préciser que le rire a fait l'objet de nombreuses études remontant à un très lointain passé. Aristote voyait par exemple dans le rire une faculté purement et exclusivement humaine : « *Le rire est le propre de l'Homme* ». Il définissait ainsi la rupture entre le règne animal et l'homme, entre la Nature et la Culture.

⁷ Encyclopédie Philosophique Universelle, vol. 1, 1990, humour, p. 1173.

Le rire est aussi intimement lié à la joie et au plaisir et évoque un état de bonne santé psychique. Bien que cette définition soit assez récente, le rire a été maintes fois, de par le passé, associé à la laideur, au diabolique et considéré comme l'expression d'une certaine vulgarité. Au Moyen-Age par exemple, le rire était réprimé: « *Le rire est la pire chose qui puisse sortir d'une bouche humaine. Une saine hygiène de la bouche doit culminer dans la répression du rire* » (St Benoît, La règle du Maître, environ 529 ap. J.-C.). Selon les théories monastiques du haut Moyen-Age, la relation entre le rire et le corps, plus précisément la bouche, l'apparentait aux plaisirs érotiques et de ce fait le reléguait au rang des péchés.

Mais cette appartenance pécheresse n'a pourtant pas toujours été aussi unanime, car le rire était aussi considéré comme un instrument d'émancipation spirituelle. Umberto Eco, dans son ouvrage *Le Nom de la Rose*, proposera une toute autre approche du rire: « *Le rire libère le vilain de la peur du diable (...). Se libérer de la peur du diable est sagesse (...). Le diable est l'arrogance de l'esprit, la foi sans sourire, la vérité qui n'est jamais effleurée par le doute* » (Sarrazin, 1991, p.22).

Le rire est ambigu. Il se situe tantôt sur un versant vil, grossier ou vulgaire et de ce fait est réprimé, ou tantôt sur le versant plus noble, qui fait de lui un attribut, certes parfois insolent, impertinent, ou audacieux, permettant aux hommes d'affronter les institutions qui les entravent dans l'exercice de leur liberté. Évidemment, cette deuxième compréhension s'inscrit dans une période particulière de l'histoire. Les institutions religieuses vacillent, l'homme s'émancipe, l'humanisme dans l'ère des Lumières propose alors un rire militant qui s'associe à une foi athée, plus rationaliste. Et plus tard encore « *à la fin du XIXe siècle, quand l'ordre moral s'effondre, que les censures tombent, et que se généralise la crise des valeurs, un rire nouveau peut naître qui consiste dans le traitement homéopathique de la perte du sens par l'absurde, le non-sens ou l'indécidable* » (Sarrazin, 1991, p.26).

Il nous a semblé intéressant de faire un bref résumé de la lignée de l'humour à travers l'histoire, car il tire son héritage de la sphère du comique et du rire qui lui est associé. Nous tenterons ainsi de mieux comprendre ce qui se joue derrière le terme de l'humour et nous tenterons de décliner avec plus de pertinence les représentations que nous en avons, l'objectif étant dans ce travail de nous approcher le plus intimement possible de son usage par les professionnels du social afin d'en comprendre sa nature dans leur activité.

L'humour et l'époque actuelle

Si, depuis la période des Lumières, l'homme s'est petit à petit émancipé de l'influence de l'Eglise, nous pouvons aujourd'hui observer une certaine forme de crise de type existentiel. En effet, la rationalisation de la pensée, qui a élu la Science comme (un)

moyen de comprendre l'origine de l'homme et de ce fait d'enterrer la pensée religieuse, a généré un état de conscience tout à fait nouveau. Les conséquences de ce nouveau rapport au monde commencent à se repérer, mais elles sont encore bien loin d'être identifiées. Il est sans doute intéressant de préciser que ce mouvement de pensée ne concerne encore qu'une population restreinte (à l'échelle de la planète) et que celui-ci est récent en comparaison avec l'histoire de l'Homme. Mais cette pensée, en plus d'être l'attribut d'une classe d'hommes dominants, ayant un pouvoir immense (maîtrise de la science et pouvoir de l'argent), insuffle une dimension nouvelle à l'humanité et convoque une nouvelle forme d'intelligence.

D'un regard dirigé vers l'insondable par le passé, l'espoir de comprendre notre origine par la raison semble aujourd'hui primer. Ce nouveau mouvement intérieur (ou de pensée) est catégoriquement différent. La posture de l'homme face au monde pourrait alors s'expliquer. La nature, au sens très large (ce que le monde est et ce que nous sommes) peut être perçue alors dans une dimension mesurable, que l'on peut tenter de prévoir et de maîtriser. Une part accidentelle est admise (des molécules, des atomes se rencontrent par hasard et créent petit à petit des espèces qui évoluent en se combinant) comme une manifestation de combinaisons suivant une certaine logique que nous pensons être en mesure d'expliquer. Les conséquences de ce nouveau lien qu'entretient l'homme avec son environnement sont révolutionnaires. On le perçoit d'ailleurs en observant les progrès techniques et scientifiques que l'homme a réalisés en l'espace d'un peu plus d'un siècle.

Mais nous direz-vous, où allons-nous ? Où voulez-vous en venir ? Et l'humour dans tout ça ? Et bien justement, revenons un peu plus près du sujet. Ce détour n'en est pas un, ce laïus, un peu maladroit et quelque peu simpliste, plante le décor dans lequel nous observons ou plutôt, nous nous observons. L'humour, disait Nietzsche, est ce qui nous permet de supporter la tragédie de l'existence : « *L'homme souffre si profondément qu'il a dû inventer le rire* ». Quelle tragédie, direz-vous ? Mais l'existence voyons ! Sommes-nous le fruit d'un accident de la Nature, du hasard donc ? Est-ce supportable ? Y trouvons-nous du sens ? L'âme et l'esprit ne seraient-ils que le résultat d'un accident chimique hasardeux ? Une tragi-comédie, non ?

A vrai dire, nous pensons qu'il faut une bonne dose d'humour pour supporter cette vision du monde. Suspendus dans ce que nous identifions comme notre réalité, entre une naissance et une mort qui restent totalement occultes, nous sommes censés donner un sens gratuit à notre existence. Nous nous permettons alors d'émettre l'hypothèse que la faculté de produire de l'humour provient de cet aspect de notre condition humaine. L'humour nous permettrait alors de supporter notre statut d'être biologique, doué de raison et promis au néant. Nous le comprenons alors comme une noble faculté humaine nous permettant de relativiser, voire de dédramatiser la réalité de notre condition. Nous pouvons identifier que l'humour se catégorise souvent comme ayant une appartenance avec l'esprit et le spirituel. Comme nous l'avons vu plus haut, Freud en fait aussi une définition qui se rapproche du postulat que nous adoptons ici. La différence majeure avec sa théorie tient au fait que nous aimerions sortir de l'observation scientifique complexe, maniant concepts et articulation

mécanique, pour élever le questionnement à un positionnement simplifié et accessible, en le rattachant à une observation ouverte et existentielle qui soit parlante. La démarche est naïve, mais elle vise à provoquer un questionnement autour de ce qu'est l'humour en l'observant comme agissant en chacun de nous. L'idée est qu'il participe à notre équilibre psychique face à notre statut d'être humain au XXIème siècle.

Les différents types d'humour

L'humour, nous l'avons vu, a pour étymologie une parenté qui l'associe aux humeurs. Cet aspect est intéressant car cette origine sémantique l'inscrit dans le corps, comme un fluide mystérieux. L'on pensait d'ailleurs à l'époque qu'il était à l'origine des comportements et de la santé. Il n'est donc pas perçu comme provenant uniquement du psychisme.

L'humour est souvent compris comme un terme général, englobant différentes formes d'effets qui lui sont associés, comme par exemple: l'ironie, le cynisme, le sarcasme, la moquerie, etc. Il peut être alors perçu aussi bien dans une dimension positive (invitant au partage et à la relation) que négative (avec une volonté de pouvoir dissimulée ou parfois franchement exprimée).

Nous définirons ici l'humour dans le sens où nous l'entendrons dans ce travail. Nous considérerons qu'il a pour effet de créer la relation et qu'il est positif. Lorsque d'autres formes d'humour seront perçues, avec d'autres intentions, nous utiliserons alors, par exemple, l'ironie pour définir une forme d'humour plus triviale, et la moquerie (ou le sarcasme) pour définir une nette volonté de pouvoir et d'ascendance dans la relation. Ces autres formes seront donc considérées comme des déviations de ce que l'on appellera ici, l'humour. Mais prenons le temps de définir ces différents types d'humour.

La dérision et l'autodérision

La dérision serait, en tant que dérivé de l'humour, une activité consistant à détourner le sens de ce qui est communément admis comme sensé ou réel. Le principe de plaisir l'emporterait sur le principe de réalité dans un certain sens et comme le dirait sans doute Freud.

Lorsque nous avons recours à cette forme d'humour, nous pouvons rechercher alors à relativiser un fait réel difficile à supporter pour l'assimiler et le rendre acceptable. Cette action nous amène aussi à tirer une certaine substance du fait réel, qui nous

procure alors un sentiment vécu d'atteindre une certaine vérité pour soi. Le processus n'est pas gratuit et vidé de sens. Il ne cherche pas à annuler mais au contraire à donner du sens à ce qui est vécu. Ce pourrait être compris comme une certaine forme de mise à distance systématisée sous la forme d'un mécanisme de défense dans un premier temps, et par effet de percolation, celui-ci nous autoriserait dans un deuxième temps à tirer une substance qui fasse sens pour nous. Vécu pour soi ou collectivement, ce processus viserait le même objectif.

L'autodérision participerait de ce même mouvement, qui aurait pour support non pas un élément de la réalité extérieure, mais plutôt soi-même. Par un phénomène de distanciation (de prise de distance), l'autodérision vise un aspect communicationnel et relationnel, recherchant à se rapprocher de l'autre, en lui faisant apparaître sa propre condition humaine, en l'appelant à percevoir une certaine forme d'intimité de soi-même, tout en lui montrant encore que l'on est capable de prendre de la distance avec soi-même. L'enjeu est de démontrer que je ne suis pas enfermé dans ce que je suis, que je suis capable de me mettre en mouvement intérieurement et donc capable d'accepter l'Autre en l'appelant dans une dimension dynamique de la rencontre. Cependant, ce qui est évidemment choisi comme part de soi que l'on met en pâture, est un morceau choisi. Il est en effet beaucoup plus facile de dévoiler une faiblesse avec laquelle on s'accommode plus ou moins en sachant que l'on maîtrisera la façon de la présenter.

Si ce mouvement peut être compris comme un mécanisme personnel de défense, il engage son protagoniste dans une forme de relation qui appelle à la danse, à un engagement dans la relation, comprenant tous les risques que celle-ci va convier. En ce sens, l'autodérision peut apparaître ici comme un outil relationnel, supposant une certaine maturité intérieure et qui invite à la rencontre. Elle démontrerait que l'individu est en mesure d'avancer et qu'il accepte et assume ses zones d'ombres.

Le comique

Le comique appartient à la comédie et donc au domaine théâtral. On distingue sept effets comiques au théâtre: le comique de caractère (ou de personnage), le comique de situation, le comique de mot ou de phrase, le comique de geste (mimiques), le comique de mœurs, le comique de répétition, le comique de la satire (d'après Antoine Furetière, né en 1619, homme d'église, poète, fabuliste, romancier et lexicographe).

Le comique et ses dérivés se déclinent donc sous ces sept formes. Mais comme nous nous intéressons à l'humour au delà de sa forme artistique, nous considérons alors que l'humour se déploie dans le comique et qu'il le dépasse. En effet, le comique est ce qui permet l'humour, mais l'humour n'appartient pas seulement à la sphère comique.

L'ironie

Étymologiquement parlant, elle signifie « feindre l'ignorance ». Il y a une certaine volonté de pouvoir qui se dissimule derrière cet effet qui passe aussi par le jeu de dire l'inverse de ce que l'on pense. L'ironie peut être aussi plus ou moins moqueuse et donc négative. Lorsqu'elle est moqueuse, elle peut être particulièrement acerbe et destructrice. Ce versant moqueur, souvent dissimulé, cherchant parfois à faire rire aux dépens d'une personne, fait de l'ironie une formule à user avec délicatesse, prudence et bienveillance. L'ironie peut de fait aller de la douce moquerie à l'attaque visée et mordante.

Cependant, l'ironie a souvent pour intention de pousser l'interlocuteur à la réflexion, à chercher à le faire réagir, en perturbant la relation, en la bousculant; il y a donc ainsi un côté plutôt positif. C'est un moyen détourné, par exemple, de faire passer un message, en invitant au partage, en passant souvent par le rire taquin ou complice.

Le cynisme

C'est une figure de style provenant de la Grèce antique (école des Cyniques). Le cynisme est une forme d'humour qui est subversive, anticonformiste et qui se caractérise par une volonté de contrer le pouvoir en place et de discuter la morale. Son sens actuel est légèrement différent et caractérise une forme d'humour un peu noire, teintée de dérision et provoquant souvent un malaise.

Le sarcasme

Étymologiquement, ce terme signifie : « ce qui mord la chair ». C'est un humour pinçant, souvent moqueur, qui cherche à provoquer le rire. Il peut tantôt être l'attribut d'une relation complice, qui trouve son style de fonctionnement dans une douce moquerie, invitant à faire baisser les masques et à vouloir voir derrière les apparences, ou tantôt il est davantage porté sur la moquerie qui cherche à déstabiliser, à toucher, voire à faire mal, et de ce fait, à vouloir annuler la relation.

Si avec l'humour et ses dérivés, un des effets recherchés est de provoquer le rire, l'intention de ce que nous appellerons l'humour dans ce travail, est à considérer comme profondément bienveillante. Investi dans leur activité par les travailleurs sociaux, l'humour caractérisera ici une volonté de partage, il cherchera à établir une relation de complicité en créant, en maintenant, ou en faisant vivre la relation. L'effet cathartique, qui passe par le rire, aura pour fonction "d'oxygéner le cerveau", de dédramatiser une situation, de prendre du recul, afin de provoquer le bien-être, le plaisir partagé, gratuit et généreux.



... Démarche

Choix méthodologiques

Afin de comprendre comment l'humour intervient dans l'activité des travailleurs sociaux, ou comment ils travaillent avec l'humour pour investir la relation, nous avons constaté, lors de la préparation de ce travail, que réaliser des entretiens filmés ne nous apportait pas suffisamment de matériel. Si les entretiens sont utiles pour saisir les représentations des professionnels, ils s'avèrent limités pour comprendre leur mobilisation dans l'activité. Nous avons donc choisi la méthodologie de l'autoconfrontation pour tenter d'aller au delà du discours et pour pouvoir observer des professionnels en action. Cette méthode nous a semblé être un bon moyen d'explorer plus en profondeur la part énigmatique de l'activité des travailleurs sociaux, en lien avec l'humour.

Cependant, notre thème de recherche ainsi que notre hypothèse de travail nous renvoient essentiellement au style des professionnels et rend le versant croisé de la méthodologie (le moment où les professionnels commentent les images de leurs collègues) moins intéressante pour notre recherche. En effet, l'autoconfrontation croisée (ACC) appartient plus aux professionnels dans le sens où ceux-ci engagent un processus d'échange et de réflexion collective sur leur pratique. Cet apport de la méthodologie au développement des équipes de travail est certes intéressant, mais engage plutôt les chercheurs vers une analyse du genre alors que notre hypothèse de travail évolue essentiellement autour du style des travailleurs. Néanmoins, dans le souci de répondre aux attentes des deux animateurs qui ont bien voulu participer à notre recherche et à qui nous avons annoncé cette dernière étape, nous avons décidé d'aller au bout du processus méthodologique et de faire une autoconfrontation croisée. Par contre, seules les autoconfrontations simples (ACS) feront l'objet de notre analyse.

Dans la même logique de recherche sur le style, nous avons estimé intéressant d'agrémenter la méthode de plusieurs entretiens filmés, réalisés avant le tournage des séquences de travail réel et portant sur les prescriptions des animateurs ainsi que sur l'humour dans leur pratique (les autoprescriptions). Il nous a semblé pertinent de réaliser ces entretiens préalables pour pouvoir observer dans quelle mesure le discours des travailleurs aura bougé entre ces entretiens et l'étape des ACS.

Le terrain et les professionnels

Comme nous l'avons déjà mentionné, le choix du terrain et des professionnels ne s'est pas fait en fonction du type de travailleur social (animateur, assistant social ou éducateur) mais plutôt en fonction de leur accessibilité. En effet, choisir des animateurs socioculturels travaillant dans une maison de quartier nous a permis d'éviter une longue pérégrination dans les méandres d'une hiérarchie et d'une administration pesante. De plus, le lien avec les professionnels a été facilité par le fait que Sylvain connaissait déjà les lieux et les animateurs pour y avoir travaillé en tant que moniteur il y a 6 ans.

Après quelques coups de téléphones et un accord de principe, le choix du terrain et des travailleurs sociaux s'est donc fixé sur Patricia Gomes Da Franca et Olivier Cocatrix, deux animateurs socioculturels travaillant à la Maison de Quartier des Asters, à l'accueil ados et dont voici une brève présentation.

La Maison de Quartier des Asters⁸

« La Maison de Quartier Asters-Servette est gérée par une Association sans buts lucratifs qui regroupe des habitants désirant participer à l'amélioration de la vie sociale et à l'animation du quartier. Avec l'aide de professionnels, elle oeuvre pour le fonctionnement quotidien de la Maison de Quartier et l'encadrement des activités. L'Association est ouverte à toutes personnes intéressées. Elle est rattachée à la Fondation genevoise pour l'animation socioculturelle. Les activités développées s'inscrivent dans le cadre des orientations de la Charte cantonale des Centres. Son action est rendue possible grâce aux subventions cantonales (DIP) et à celles du Département des affaires sociales de la Ville de Genève ».



⁸ Source : « Rapport d'animation 2008 de la MQ des Asters ».

L'accueil ados⁹

« La maison de quartier veut être un espace privilégié au sein duquel les jeunes peuvent simplement se rencontrer, discuter, mais aussi découvrir et expérimenter le passage de la relative dépendance de l'enfant à la relative indépendance de l'adulte, dans un climat sécurisé par la présence d'adultes de confiance qui leur proposent une relation basée sur le dialogue et sur des valeurs de tolérance, de respect de soi et des autres. Les jeux, la musique, les soirées à thème, les petites tâches de cuisine ou de nettoyage, les sorties récréatives, etc. sont autant d'occasions de partage, d'apprentissage et de confrontation. Au travers des activités de groupe et de l'appui individualisé, l'objectif est aussi d'agir pour la prévention ou la résolution des difficultés personnelles que peuvent rencontrer les jeunes, de positiver et de diversifier leurs intérêts, leur réseau de connaissances ou leurs habitudes de comportement ».



Patricia Gomes Da Franca¹⁰

Patricia a entre 30 ans et 40 ans (de nombreuses recherches sur son âge ont été effectuées sans qu'aucune ne puisse tomber sur un chiffre précis). Elle est née au Brésil où elle a vécu jusqu'au milieu des années 90, date à laquelle elle est arrivée en Suisse. Elle a, dès l'adolescence, eu un intérêt prononcé pour le social et le culturel :

« Déjà dans mon adolescence, j'étais très penchée social et culturel, je faisais du théâtre et de la musique, j'organisais beaucoup de choses à l'école. J'avais une vision du social que l'on peut avoir à l'adolescence, c'est-à-dire " l'aide" ».



⁹ Source : « Rapport d'animation 2008 de la MQ des Asters ».

¹⁰ Les informations sur les professionnels sont tirées du premier entretien filmé avec les deux animateurs de la MQ des Asters en date du 12 septembre 2008

Elle a très tôt mis en place des projets culturels dont elle reversait les bénéfices à des associations caritatives brésiliennes. C'est donc tout naturellement qu'elle s'est dirigée vers l'animation socioculturelle qui, selon elle, lui a collé à la peau à son arrivée en Suisse. Elle a donc commencé à travailler comme monitrice à la Maison de Quartier (MQ) des Asters à partir de 1995 où elle a très vite obtenu un contrat fixe lui permettant d'entamer ses études à plein temps à l'IES en éducation dès 1999. Après cette période intense de sa vie où elle a dû jongler entre études à plein temps, jobs de monitrice et stages, elle a décroché un poste d'animatrice socioculturelle au secteur ados de la MQ des Asters dès 2002. Patricia est donc en poste en tant qu'animatrice socioculturelle depuis 7 ans (nous sommes en 2009) et a pour ainsi dire une bonne dizaine d'années d'expérience de travail avec les adolescents.

Enfin, elle s'investit dans le monde syndical et est représentante du personnel au sein du conseil de fondation de la Fas'e (organisme faîtier des maisons de quartier et centres de loisirs genevois). Elle s'est également impliquée dans des associations oeuvrant pour l'accueil des Brésiliens sur le territoire genevois.



Olivier Cocatrix

Olivier à 27 ans. Il est né à Genève et a effectué un parcours scolaire classique jusqu'à l'Université de Genève à la Faculté de psychologie et sciences de l'éducation où il a obtenu sa licence en sciences de l'éducation, option enseignement, en 2005.

Il a, dès ce moment, enchaîné les remplacements à l'école primaire ainsi que quelques expériences de moniteurs pour la MQ des Acacias jusqu'en 2007, année durant laquelle il a fait plusieurs voyages. A son retour, cherchant du travail, il est tombé sur un appel d'offre émanant de la MQ des Asters :

« J'ai vu un appel d'offre, je ne connaissais pas vraiment le truc, j'avais juste fait moniteur un mois à la MQ des Acacias, j'ai fait 3-4 remplacements pour des mercredis de ski ou bien des sorties ados dans d'autres MQ. Donc cette MQ-là (Asters) je ne la connaissais pas du tout et puis le boulot d'un animateur je ne le connaissais pas non plus... je peux même pas dire que je le connaisse encore ! »

Enfin, Olivier est un grand fan de sport de glisse et plus particulièrement de planche à voile, ce qui influence grandement ses choix de destination de vacances !

Déroulement

Première rencontre

Une première rencontre informelle a été organisée avec Patricia et Olivier à la terrasse d'un café et accompagnée, comme il se doit, d'un jus de pomme gazeux. Après une présentation de notre projet de mémoire, du domaine de recherche et de la méthodologie choisie, nous leur avons transmis un petit texte introductif sur l'analyse de l'activité¹¹ ainsi qu'une chronologie des différentes étapes de l'ACC. Nous avons ensuite mis l'accent sur les aspects liés à la double utilité de notre travail, nous permettant à la fois d'arriver au bout (ou à bout) de notre mémoire en développant nos connaissances autour de notre thème, mais aussi de permettre aux professionnels d'engager une réflexion autour de leur pratique, de leur équipe et du sens de leur action. En bref, et pour emprunter une expression très connotée « New Public Management », nous leur avons proposé un accord « gagnant-gagnant » (ou « ouine-ouine » pour les anglophones pas très forts en orthographe).

Après leur approbation enthousiaste, nous avons abordé avec eux les aspects éthiques liés à l'utilisation de la caméra dans un lieu d'accueil. Les points suivants ont été garantis de notre part :

- dans la mesure du possible, nous éviterons de filmer les visages des adolescents,
- nous resterons le plus discrets possible lors des tournages,
- nous serons présentés aux adolescents comme des étudiants faisant une recherche sur le métier d'animateur sans préciser le thème de notre mémoire,
- le matériel audio-visuel récolté ne sera destiné qu'à notre analyse et ne sera pas diffusé à des tiers, hormis pour un usage pédagogique et dans le cadre de la HETS,
- s'il nous semble utile de diffuser une séquence lors de la soutenance de ce travail, une autorisation préalable des professionnels sera demandée,
- et enfin, le matériel audio-visuel récolté appartiendra à la HETS, comme le stipule le règlement de la HES-SO.

¹¹ Issu du site de la HETS-ies, [www.ies-geneve.ch, Réseaux locaux de compétence, http://www.ies-geneve.ch/RLC/AnalyseActivite/page1.php?to=1.17.1.1](http://www.ies-geneve.ch/RLC/AnalyseActivite/page1.php?to=1.17.1.1), 21.03.09.

Après cette mise au point sur les aspects techniques et éthiques de notre démarche, nous avons évoqué avec eux le choix du moment à filmer et nous sommes rapidement tombés d'accord sur celui-ci. Il s'agirait de filmer les professionnels séparément lors de l'accueil libre des adolescents le vendredi soir, entre 19h30 et 21h30, moment où les animateurs et les adolescents préparent le repas et mangent ensemble. Nous sommes donc restés, à la fin de cette première rencontre, sur le choix du moment du repas, tout en nous laissant une porte ouverte à d'éventuels changements, d'ici la première phase de tournage.

Premiers entretiens filmés avec les deux professionnels

Avant de passer au tournage des séquences de travail réel à proprement dit, nous avons fait le choix de laisser la parole aux professionnels en filmant deux phases d'entretien.

Le premier entretien rassemblant les deux "chercheurs" et les deux professionnels visait d'une part à les inviter à présenter leur parcours, d'autre part à les faire parler des prescriptions de leur métier, de leur lieu de travail et de l'accueil des adolescents.



Les deuxièmes entretiens filmés, réalisés cette fois-ci en individuel, ont permis de questionner les professionnels autour du thème de l'humour. Il s'agissait pour nous de découvrir des pistes, de confirmer certains avis que nous avions sur la question et surtout de faire surgir des éléments reflétant les autoprescriptions des travailleurs. En effet, autant le premier entretien avait comme but d'identifier les différentes sources de prescriptions de l'animation socioculturelle (cahier des charges, chartes, projet institutionnel, lois ou autres), autant le deuxième entretien avait comme but de tenter d'identifier les prescriptions inhérentes aux professionnels. En résumé, il s'agissait bien là de filmer les professionnels décrivant leur activité en partant d'un thème.

Enfin, ces premiers entretiens filmés ont aussi permis aux professionnels de s'habituer à la présence de la caméra !

Tournage des séquences de travail réel

Préalablement au tournage des séquences de travail réel, nous avons décidé de faire un premier passage « à vide » avec la caméra lors d'un vendredi soir, destiné à repérer le lieu de tournage, à évaluer le dispositif nécessaire (placement du caméraman, lumière, son et autres détails techniques), ainsi qu'à habituer les ados à notre présence et à la présence d'une caméra.

C'est donc après cette première visite que, armé de notre caméra fortement dotée en accu ainsi que d'un trépied « made in West Germany », les deux « chercheurs » que nous sommes se sont introduits, deux vendredis soirs de suite, pour filmer Patricia et Olivier lors de la préparation des repas. Ici, peu de choses à dire si ce n'est que les adolescents se sont rapidement habitués à notre présence, qu'à plusieurs moments certains d'entre eux se sont interrogés sur les raisons de notre présence et les animateurs ont alors joué le jeu en annonçant que nous faisons un travail de recherche sur leur métier d'animateur.

Préparation des ACS

Le choix des séquences significatives permettant de préparer les autoconfrontations simples, se base sur le matériel vidéo récolté lors des deux fois deux heures de travail réel que nous avons filmées. Nous avons ensuite visionné, à plusieurs reprises, leurs séquences respectives, en délimitant des séquences significatives qui soulevaient pour nous un questionnement sur l'objet de leur action.

Dans le choix des séquences à soumettre aux deux professionnels, il nous a semblé important d'insérer une première séquence de mise en jambe illustrant le quotidien de leur action de manière à leur permettre de s'exprimer sur leur métier de façon plus générale et de s'habituer à se voir et à s'entendre à l'écran (phénomène désagréable s'il en est !). Les séquences suivantes ont eu quant à elles pour objectif de les faire entrer davantage dans le détail de leur intervention et de travailler progressivement avec eux la relation entre leur activité et le thème de l'humour.

Déroulement des ACS

Lors de l'ACS, nous avons opté pour la méthodologie de l'analyse de l'activité préconisée par Clot (Clot et al., 2001), qui confie aux chercheurs l'usage de la télécommande. Le choix des séquences, puis la focale (analyse) faites sur celles de notre choix et encore l'usage de la télécommande (pour stopper le film), nous a permis de relancer les professionnels sur les parcelles énigmatiques de leur action. Nous avons fait le choix d'adopter une posture active (possession de la

télécommande) de manière à être sûre de ne pas laisser passer certaines questions liées à notre thème et à notre hypothèse de fond. Si nous avions réalisé une recherche sans thème précis au départ, nous aurions certainement fait le choix d'une posture plus passive de manière à laisser le sujet réagir librement.

Analyse du matériel recueilli

Une fois tout le matériel réuni, soit les séquences de travail réel et les commentaires des deux professionnels à leur sujet, un gros travail de synthèse et d'analyse a été réalisé pour pouvoir mettre en regard les résultats de notre recherche avec notre hypothèse de travail. Nous n'allons pas citer ici le nombre de sandwiches, de café et de jus de pommes gazeux consommés ...



... Les prescriptions

Nous avons fait le choix, avant de nous lancer dans le tournage des séquences de travail réel, de réaliser un entretien filmé avec chacun des deux animateurs portant sur les prescriptions du métier d'animateur socioculturel. La présentation qui suit est déclinée en deux parties : les prescriptions écrites liées directement au métier et concernant tous les professionnels de l'animation genevoise, puis les prescriptions non écrites présentées par Patricia et Olivier que l'on qualifiera d'auto prescriptions.

Les prescriptions de l'animation socioculturelle à Genève ou la dimension institutionnelle

Ce qui suit est issu des documents vers lesquels nous ont dirigés Patricia et Olivier lors du premier entretien. L'élément fondateur du statut actuel des lieux d'animation à Genève est la loi J 6.11, promulguée en 1998. Celle-ci met en place les statuts de la Fas'e (Fondation genevoise pour l'animation socioculturelle) qui a pour mission de :

« (...) garantir la réalisation par les centres de leurs tâches, en assurant, sur l'ensemble du canton, une politique cohérente en matière de centres de loisirs et de rencontres. Elle coordonne les ressources humaines, financières et techniques mises à disposition à cet effet et appuie les centres dans l'élaboration et la conduite de leurs programmes d'activités » (loi J 6.11, art 8 al.1).

La Fas'e est à l'origine de la « Charte cantonale des maisons de quartier, des centres de loisirs, des jardins robinson et des terrains d'aventure à Genève » (1993). Ce document énonce les axes prioritaires de l'action des professionnels sur le territoire genevois. En ce qui concerne les adolescents, il met l'accent en particulier sur la prévention :

« Les centres assument une part de cette action essentielle par un cadre préventif et d'entraide touchant à l'ensemble des problèmes que rencontrent les enfants, les pré-adolescents et les adolescents: des perturbations d'ordre relationnel, familial, scolaire, ou des risques tels que la toxicomanie. Ils engagent un ensemble de mesures éducatives et sociales, sans préoccupation de combattre un mal en particulier ou d'individualiser l'action. Les centres peuvent être amenés à ajouter à cette prévention primaire des aspects de la

prévention secondaire, c'est-à-dire d'empêcher que des situations dangereuses ou des états de fragilité ne s'aggravent. Il faut en effet viser l'efficacité dans la lutte contre l'exclusion et cela suppose de compléter les mesures collectives par des interventions individualisées. L'éducation ou action socio-éducative vise :

- *le développement personnel des adolescents,*
- *l'apprentissage de la vie en commun (socialisation),*
- *le développement des capacités de jugement, de raisonnement, l'expérimentation, l'apprentissage des savoir-faire et de la débrouillardise: donner aux jeunes la possibilité de se prendre en charge (autonomisation) »*

(Charte cantonale des maisons de quartier, des centres de loisirs, des jardins robinson et des terrains d'aventure à Genève, 1993, p.6).

En résumé, cette charte énonce les axes de travail suivants :

Prévention - Socialisation - Intégration - Autonomie

Il est intéressant de constater, à ce stade déjà, que cette charte mentionne l'humour comme notion à valoriser auprès des populations : « *Les activités sont des supports à la relation, l'accueil et l'écoute. Elles valorisent les notions de socialisation, d'ouverture au monde, de décloisonnement, de convivialité et d'humour* » (Charte cantonale des maisons de quartier, des centres de loisirs, des jardins robinson et des terrains d'aventure à Genève, 1993, p.7).

Les autoprescriptions de Patricia et Olivier

Pour faciliter la compréhension du lecteur, nous nous sommes focalisés en particulier sur ce que disent les animateurs sur le moment du repas que nous avons choisi de filmer (toute l'animation s'articule autour du repas du vendredi soir).

Patricia et Olivier expliquent que l'activité repas permet de :

- rentrer en contact avec les jeunes (créer des liens)
- passer des informations
- les stimuler par rapport au respect de soi, au respect de l'autre, des objets, de la nourriture
- les valoriser vis-à-vis du groupe et aussi d'eux-mêmes

- faire des apprentissages manuels
- prévenir certains comportements à risques
- stimuler leur curiosité
- les responsabiliser
- les sensibiliser sur les problématiques liées à la nourriture (malbouffe, faim dans le monde, exploitation du tiers-monde).

Et comme le dit Patricia :

« Entre autres, ce sont des moments où l'on peut passer des informations et où l'on peut les stimuler par rapport au respect de soi, au respect de l'autre, au respect aussi des choses, des objets, de la nourriture. Pourquoi, comment... des discussions qui se font assez intéressantes, on se frotte d'assez près ! »

Nous pouvons constater une forte cohérence entre les prescriptions institutionnelles définissant la mission des professionnels et ce que disent les professionnels des objectifs de leur action.



... Les animateurs nous parlent d'humour

Nous avons volontairement conduit les 2^{èmes} entretiens sous la forme d'une discussion ouverte, non directive. En partant d'une question portant sur ce qu'ils pensaient de notre sujet de mémoire (l'humour dans le travail social, à quoi ça sert ?), nous avons lâché prise en laissant libre cours à leur parole. Ce choix délibéré émane de notre expérience tirée des premiers entretiens que nous avons réalisés au début de notre projet. En effet, nous avons constaté rapidement qu'un sujet si volatile et si vaste peut souffrir de se retrouver enserré dans des questions trop précises, lui faisant perdre son souffle vital. En préparant des grilles de questions, nous nous sommes rapidement retrouvés dans une logique d'induction des réponses. Nous nous sommes donc limités à poser un cadre thématique qui est celui de l'utilisation de l'humour dans le cadre du travail social.

Patricia nous raconte l'humour dans son activité¹²

Patricia considère que l'humour s'emploie aussi bien au niveau personnel que professionnel. Elle en parle comme d'un outil d'intervention mais relève le fait qu'elle n'a pas eu de formation sur le sujet. Le choix d'en faire un outil d'intervention dans son métier provient pour elle d'une démarche personnelle pensée et réfléchie. Elle se



pose néanmoins la question de savoir si cet outil pourrait être transmis ou enseigné. Sa façon de faire de l'humour est pour elle quelque chose de personnel qui ne pourrait pas être applicable pour quelqu'un d'autre, donc difficile à transmettre.

« ... bon il y a le côté personnel et le côté professionnel qui se mêlent au bout d'un moment... mais déjà personnellement je suis quelqu'un qui est très penchée vers l'humour, j'en fais usage dans ma vie privée et professionnelle. C'est pour moi un outil à part entière, un outil d'intervention ... et puis professionnellement c'est vrai qu'au niveau

¹² Entretien du 3 octobre 2008, lieu : local ados de la MQ des Asters

de ma formation je n'ai pas eu de cours qui va vers l'humour, qui parle d'humour en tant que tel et en tant qu'outil aussi pour qu'on puisse l'exploiter mais c'est par rapport à ma sensibilité personnelle que j'ai exploité ça consciemment. Que je voulais faire de ça consciemment un outil ... que j'ai vu l'impact et que j'ai commencé à analyser les choses. Par exemple quand je rentre en matière, qu'est-ce que ça peut adoucir, qu'est-ce que ça peut être facilitateur aussi et puis j'ai vu que ça fonctionnait ... mais ça fonctionnait bien parce que c'était moi qui mettais en scène ça et que je l'apporte tel quel, l'humour. Mais moi personnellement je peux pas faire de ça un outil qui est applicable pour quelqu'un d'autre. Tu ne peux pas enseigner l'humour à quelqu'un ... je ne sais pas ... peut-être ... mais moi je ne me sens pas capable de ».

Patricia nous donne un exemple qui soulève la question de la transmission de l'humour en tant qu'outil. Elle dit ne pas savoir comment les moniteurs pourraient appliquer un conseil lié à l'usage de l'humour. Elle fait aussi le distinguo entre méthode et outil, en précisant que l'humour est un outil. L'appropriation de cet outil passe pour elle par une personnalisation de son propre rapport à l'humour. L'humour naît selon elle, de sa propre condition d'être, du genre, de la culture, de sa personnalité, de ses particularités et de ses signes distinctifs. De ce fait, il lui semble difficile de transmettre une façon de faire de l'humour.

« A des moments comme ça, à beaucoup de reprises, j'ai pu donner des clés comme ça aux moniteurs de l'utilisation de l'humour pour pouvoir peut-être se sortir des situations qu'ils me présentaient. Et puis c'est vrai que je me vois en train de leur donner une clé qui n'est pas forcément utilisable. Parce que c'est comment tu t'appropries la méthode, ...non c'est un outil, c'est pas une méthode, c'est un outil Comment tu t'appropries un outil, c'est pas évident, il faut flirter avec lui, il faut l'essayer, il faut te l'approprier, le mettre à ta sauce Ma façon d'intervenir avec mon humour, mon accent, avec ma condition de femme avec le statut que je peux avoir avec certains ados, le lien que j'ai avec eux ne sont pas les mêmes que l'autre. C'est vraiment un outil à part entière que tu dois adapter à toi. Tu ne peux pas utiliser les mêmes phrases que quelqu'un d'autre parce que ça ne va juste pas coller de la même manière ».

Pour Patricia, faire de l'humour c'est *provoquer chez l'autre la prise de distance*. Pour pouvoir le faire, il lui semble capital d'être au clair avec soi-même, avec ses ressentis, d'avoir une perception claire de la situation, d'être en mesure de prendre de la distance avec soi-même. L'intention qui s'exprime par l'humour bienveillant (comme outil d'intervention) vise à *tourner la situation, donner la possibilité à l'autre de se positionner autrement, faire passer un message d'une façon très douce*. De cette intention découle pour elle ce qui fait de l'humour un outil à usage professionnel dans la relation. Mais Patricia identifie aussi le fait que l'humour peut

revêtir une forme plus *défoulatoire* qui serait portée sur la dérision et qui tendrait à chercher à ridiculiser l'autre ou une situation. Cette forme d'humour serait pour elle identifiée comme n'étant plus professionnelle. Elle perçoit alors que par l'humour, diverses intentions peuvent être véhiculées : la volonté de partage avec l'autre qui sous-entend aussi l'intention de faire passer un message porteur de sens, mais aussi la volonté de se protéger et/ou la volonté d'agression, avec pour intention la mise à distance de l'autre dans la relation.

« Dans un premier temps, mon intention c'est toujours de provoquer chez l'autre la prise de distance. Parce que pour faire de l'humour, il faut déjà être au clair avec toi, être en paix avec tes ressentis et puis avoir une vision de la situation. Parce que faire de l'humour, c'est pas ridiculiser l'autre, c'est tourner la situation, c'est donner la possibilité à l'autre de se positionner autrement, faire passer un message d'une façon très douce. Ça, c'est le côté pédagogique, si l'on peut dire, de l'utilisation de l'humour. Mais ça peut aller vers le défoulement quand tu commences à ridiculiser tu vois ».

A la question « Qu'est-ce qu'il faut pour faire de l'humour ? », Patricia nous répond :

« Pour l'utiliser à bon escient, il faut avoir de la distance... tu ne te sens pas agressée. Le fait d'être au clair avec toi, ton statut, avec ta position d'adulte, avec la relation que tu as avec l'ado en question ou le groupe d'ados et comment tu te sens ... parce que, si toi tu te sens agressée, la tendance ça va être d'agresser à ton tour ou tu vas devoir faire deux travaux, c'est-à-dire de ne plus te sentir agressée et puis voir ce que tu peux faire de positif avec ça. Là peut-être, tu as perdu l'opportunité d'interagir, tu vois ? Le plus important, c'est vraiment de pouvoir faire l'exercice de recul, de vraiment réaliser que la personne n'est pas en train de t'agresser toi mais plutôt l'image qu'elle a de toi... mais c'est pas toi ».

Pour Patricia, avoir de la distance se caractérise par la capacité de pouvoir endosser le rôle professionnel, signifiant ainsi la possibilité de saisir rapidement le sens de ce qui se joue dans la relation : ce n'est pas moi-même qui suis visé mais seulement ce que je représente en tant que professionnel ou adulte. Cette posture, conscientisée et assumée, favoriserait une certaine mobilité intérieure et, de ce fait, offrirait un terrain propice à la production d'humour. De plus, cette prise de distance par rapport à soi-même, permettrait de s'accorder (d'être en phase) avec l'autre et de l'accueillir. Une notion de temps est abordée ici. En effet, Patricia exprime que cette prise de recul doit être vécue dans l'instant par le professionnel, afin de lui permettre d'avoir la présence d'esprit de répondre instantanément à la demande camouflée sous l'agression :

« Quand tu arrives à faire cet exercice-là tu es toujours en phase parce que tu peux toujours réagir tout de suite, voir quel est le besoin de la personne, voir en quoi l'humour à ce moment peut être approprié ou pas et l'utiliser à bon escient. (...) l'humour c'est quelque chose de très instantané tu vois... il te demande de la spontanéité ».

Patricia poursuit en définissant l'humour comme un outil qui ne peut répondre à toutes les situations. Selon elle, tous les sujets peuvent être pris avec humour, mais le recours à l'humour dépend de la demande de l'autre, de son humeur et de ses besoins du moment.

« On peut rire de tout mais pas à n'importe quel moment. Tu peux faire de l'humour avec n'importe quel type de sujet mais il faut comprendre ce qu'est en train de vivre l'ado que tu as en face, sa condition, sa fragilité du moment, parce que l'humour peut être très blessant. Parce que l'humour, c'est aussi ne pas prendre au sérieux quelque chose et ça peut aider l'autre à ne pas prendre au sérieux quelque chose. Mais si la demande de l'ado c'est "prenez-moi au sérieux" tu n'es juste pas en phase avec sa demande. Tu peux prendre le même sujet et puis faire de l'humour après avec un autre mais il faut prendre en considération son état du moment. C'est là que tu choisis quelle sera la façon de communiquer avec lui, comment tu vas répondre à sa demande. L'humour n'est pas la réponse pour tout. Il peut être souvent présent pour alléger, pour répondre, pour transformer la situation, pour donner des répliques, pour ouvrir la tête, pour appeler à la réflexion aussi, pour ... enfin pour beaucoup de choses ... mais pas pour tout ! Il y a des moments où moi, jeune, j'ai besoin d'être pris au sérieux, d'être fragile, j'ai besoin d'être materné et ça ce n'est pas par l'humour que ça passe ».

Patricia identifie plusieurs formes d'humour avec lesquelles elle travaille aussi. Les adolescents sont pour elle sensibles à toutes les formes d'humour, pour autant qu'elles ne soient pas trop complexes. La réaction et l'acceptation dépendront notamment de ce qui est lié à « l'éducation, la culture, le milieu familial, etc. ». Mais la « (...) matière première indispensable à l'humour dans la relation, est d'avoir de la présence d'esprit, d'être prêt à rebondir. » Patricia reconnaît ici un côté très pétillant et stimulant de l'humour dans la relation.

Elle nous parle aussi de la transmission aux adolescents de l'usage de l'humour, en analysant avec eux quelles sont les intentions qui s'expriment derrière et quels sont les bons moments pour en user.

« Après, la façon dont on l'utilise, c'est aussi une forme d'apprentissage pour eux : comment tu utilises l'humour. Tu vois, parfois ils viennent avec des sales blagues et là je dis : "hé, ho, attends", ils me répondent "ouais mais toi aussi t'es vache parfois". Oui mais jamais dans ce sens-là. Et puis là tu commences à leur montrer quelles sont les différences d'humour, d'intention, de moment et là on commence à décortiquer les choses avec eux petit à petit selon leur compréhension, tu vois. Une sorte d'éducation à l'humour ».

Patricia perçoit que les adolescents (les garçons) utilisent une forme d'humour sarcastique entre eux qui est directement en relation avec des jeux de pouvoir. Il y aurait une forme de rite de passage qui se jouerait à travers les sarcasmes : *« (...) dans les histoires d'appartenance, de faire ses preuves dans le groupe... donc c'est un rite... un rite de passage, un test d'entrée et d'appartenance, enfin, c'est une épreuve ce sarcasme-là »*. Concernant l'humour chez les adolescentes, Patricia repère qu'elles sont davantage dans des jeux de pouvoir faits de rumeurs et de comparaisons entre elles. Patricia dit qu'elle travaille ces questions en leur proposant souvent l'humour comme moyen de se sortir de situations difficiles: *« On aide la fille en essayant de la faire réfléchir sur ce qu'elle cherche avec ça vraiment et si elle a vraiment besoin de ça et si elle n'a pas d'autres moyens de faire et puis très souvent on propose l'humour »*.

A la question : *« Est-ce que les ados ou les garçons et les filles sont capables de prendre de la distance avec ces jeux de pouvoir et ces façons de construire une rumeur ? Est-ce que l'autodérision par exemple est quelque chose qui leur permet de prendre de la distance avec leurs façons d'être en relation ? »*, Patricia nous répond:

« Oui je pense qu'ils sont capables, mais pas à n'importe quel moment de leur construction identitaires mais ils sont capables. L'autodérision, c'est une démonstration, c'est un... c'est quelque chose que tu vas trouver avec la maturité. Trouver un ado qui fait de l'autodérision, ce n'est pas impossible parce que j'en ai déjà trouvé... des ados qui étaient tout à fait capables de jouer avec l'autodérision et tu te rends compte que c'est un ado qui est très mûr. L'autodérision c'est pas te dénigrer mais c'est faire de l'humour avec toi-même et avoir suffisamment de distance pour ça. Donc c'est pas d'emblée propre à l'adolescence ».

Si l'autodérision n'est pas forcément représentative de ce que les adolescents utilisent comme forme d'humour, Patricia insiste sur le fait qu'elle y fait recours elle-même en permanence. Si les adolescents, pour elle, comprennent et apprécient l'autodérision, il lui est arrivé que certains en profitent pour l'agresser. Patricia démontre ainsi, qu'en décelant une intention trouble dans la réponse de l'adolescent à son humour, elle peut alors percevoir un malaise et tenter de le travailler avec le jeune. L'autodérision

devient alors pour elle un outil très révélateur dans la relation de l'état émotionnel de l'adolescent.

« Ils rigolent beaucoup, il y en a certains, même si c'est plus rare, qui peuvent s'appuyer sur mon autodérision pour essayer de m'enfoncer davantage et puis tout de suite tu vois qu'il y a un malaise avec cette personne. Peut-être que c'est lié à toi ou peut-être simplement ce que tu es en train de dire résonne en lui, ça correspond à une douleur ou un problème à quelque part. Mais dans tous les cas de figure de toute façon c'est très révélateur, ce genre d'attitude, c'est très intéressant. C'est exactement une sonnette d'alarme où tu te dis oups... et tu commences à essayer de comprendre d'où vient le problème et ça te permet de travailler avec ça. Ça peut être le problème du moment chez l'ado comme ça peut être un problème plus profond. L'autodérision, c'est très révélateur ».

Pour Patricia, l'autodérision est un moyen d'horizontaliser la relation en l'abordant sur un versant plus affectif. Elle mentionne aussi que cela fait partie de son travail, de montrer qu'elle est aussi faillible. Elle voit encore, par son utilisation, un moyen de transmettre aux adolescents une possibilité d'en faire usage avec la même perspective pour eux-mêmes.

« Mais c'est vrai que quand tu utilises l'autodérision ça t'humanise, ça te descend de ton piédestal. Mais notre travail c'est ça aussi, de montrer que nous aussi on est des êtres humains, qu'on a des réactions, qu'on a le droit à l'erreur, qu'on peut toujours rattraper après. Tout ça, c'est aussi un apprentissage pour eux, par mimétisme, qu'on provoque aussi chez l'ado. Parfois on met même en scène certains problèmes personnels pour pouvoir travailler ça ».

A la question : « Qu'est ce qu'il faut comme qualité pour faire de l'humour ? », Patricia nous répond par énumération :

« Connaissance de soi, distance, bienveillance, capacité à rebondir, une bonne perception de l'autre, de son état... l'humour en tant qu'outil pour un travailleur social va demander une bonne perception de toi, de ton état, de qui tu es, où tu en es ... et quelles sont tes bobos ... et une bonne perception de la situation et de l'autre. Quels sont ses besoins et quelle approche puis-je employer et c'est là que tu fais le choix de l'humour ou pas ».

Patricia considère que l'écoute est primordiale pour pouvoir produire de l'humour. Ce qui est intéressant dans sa réponse ici, est le fait qu'au-delà de l'écoute, il y aurait un moyen d'évaluer *une palette de besoins de l'ados* instantanément. Cette perception de

la situation dans l'instant soutiendrait alors que l'humour ainsi produit, inviterait à la relation dans une dimension très vivante. Il y aurait une notion de risque et d'ouverture à l'autre sans autre condition que de l'appeler au partage. Mais Patricia rappelle cependant qu'il y a une condition préalable, celle *d'être sûr d'avoir évalué cette palette de réactions possibles*.

« Il y beaucoup d'humour qui sort du tac au tac sans que tu aies eu le temps d'avoir de l'écoute pour l'autre. Ce qui est en jeu à ce moment-là c'est d'être au clair avec toi-même et jusqu'à où je peux aller. Tu ouvres dans ta tête une palette de besoins de l'ados, de ce qu'il a besoin à ce moment précis, tu es à l'aise pour répondre du tac au tac parce que tu es prêt à rebondir et à récupérer l'histoire pour continuer à établir un lien. La condition préalable c'est d'être sûr d'avoir évalué cette palette de réactions possibles ».

Nous creusons cette question plus dans le détail avec Patricia et lui demandons si ce qu'elle repère comme une évaluation des besoins ou des réactions possibles est une sorte de marge de manœuvre. Nous insistons aussi sur la particularité de l'instantanéité de cette perception, en lui demandant si effectivement, son analyse se produit en l'espace de quelques secondes. Patricia nous répond alors : *« Cette palette, tu la construis euh... ça fait trente-sept ans ! »*. Il y a donc une identification ici de l'expérience, qui expliquerait le type de présence à l'autre à l'œuvre ici.

Patricia nous décrit son utilisation de l'humour dans le cadre de sa relation de travail avec ses collègues. L'histoire de la relation et aussi la complicité établie sont évidemment les vecteurs principaux d'une relation dans laquelle l'humour peut se déployer. Le sarcasme est pour elle une forme d'humour qu'ils utilisent entre eux fréquemment. De même en ce qui concerne l'autodérision, mais elle précise toutefois qu'il est fondamental de se sentir en confiance pour en user. En revenant sur le sarcasme, elle précise que son réservoir d'inspiration se situe souvent dans les tabous, des semi-vérités *enrobées* qui touchent sans détruire, qui interpellent, surprennent.

« Tu mesures jusqu'à où tu peux aller. Mais par exemple, avec mes collègues de travail, qui ne font pas partie forcément de ma vie privée mais avec qui je me sens suffisamment à l'aise et avec qui on se connaît suffisamment pour se faire confiance ... le sarcasme, c'est super drôle tu vois. L'autodérision, ça fait exploser de rire tout le monde ... là on rentre du côté obscur de la force, tu vois. C'est vrai que c'est un côté délicieux à manipuler, mais il faut que tu te sentes en sécurité parce que les gens te font confiance et tu fais confiance aux gens et puis tu sais aussi quelles sont les barrières à ne pas dépasser. Mais on sait aussi que le sarcasme c'est aussi aller dans les tabous, c'est de dénicher les petits trucs qui font mal. Semi-vérité enrobée d'humour mais qu'un adulte bien portant et en confiance est à même de gérer et de partager. (...) Et puis j'ai un rapport avec les choses de

la vie où j'ai été amenée à ne pas avoir beaucoup de tabous sur beaucoup de sujets. Et ça c'est mon point fort pour faire de l'humour, parce que faire de l'humour, c'est surprendre l'autre aussi et quand tu tapes dans les tabous c'est une valeur sûre... tu surprends ».

Nous posons alors une autre question à Patricia, à savoir quel type d'humour elle pratique avec Olivier (Olivier travaille à la maison de quartier depuis environ quatre mois et leur relation se construit). Patricia dit qu'ils s'observent encore beaucoup mutuellement. Elle catégorise un type d'humour qu'elle qualifie de primaire, c'est-à-dire sans grandes conséquences. Elle dit qu'elle n'a « *pas encore commencé à frapper fort* [comme elle peut le faire avec le comptable ou son ancien collègue] (...) *Mais comme avec Olivier je ne sais pas encore quelles sont ses bases, je ne peux pas aller trop loin non plus. Donc je suis encore beaucoup dans l'observation ... active mais... je le sens dans la même position que moi. Et en plus il est tout fin, délicat, il est souriant, il a un humour, de ce qu'il me montre, c'est un humour qui me plaît. Il arrive aussi à me surprendre mais on est en train de se renvoyer la balle encore d'une manière très gentille tu vois ».*

Commentaires sur l'entretien de Patricia

Patricia nous dit que l'humour est un outil d'intervention qu'elle utilise consciemment et volontairement. Elle se pose la question de savoir comment transmettre une façon de faire pour utiliser l'humour. Elle reconnaît cependant le fait qu'elle propose souvent aux moniteurs par exemple, d'avoir recours à l'humour pour faciliter les relations ou se sortir de mauvaises passes. De même elle reconnaît l'usage de l'humour avec les adolescents auprès desquels l'humour est pour elle, en plus d'un moyen de communication et de partage, un moyen d'apprendre à prendre de la distance et à grandir. La notion de l'outil est donc identifiée ici sous l'angle de la transmission. En effet, nous pouvons parler d'outil lorsque nous sommes en mesure de pouvoir le transmettre. L'outil est l'objet qui permet la transformation. Si je suis en mesure de l'identifier, alors il devient possible de l'utiliser et d'en transmettre l'usage. Tantôt perçu par elle comme un outil d'intervention (en référence à ce qu'elle essaie de transmettre aux moniteurs) ou comme un outil de réflexion par rapport à soi-même (favoriser un apprentissage de l'usage de l'humour pour les ados), l'humour est donc identifié comme un outil de la relation éducative. Il y a dans cette observation une référence à la régulation de la relation, mais aussi une dimension de réflexion sur la relation.

Plusieurs intentions se cachent derrière l'usage de l'humour chez Patricia. Lorsqu'il est bienveillant, la forme d'humour que Patricia considère comme un outil professionnel, il est un moyen d'inviter l'autre à prendre de la distance et à observer les choses sous un autre angle, avec un autre point de vue. Lorsqu'il est *défoulateur*, il n'est plus considéré par elle comme un outil d'intervention, mais il correspond plutôt à une volonté de se protéger ou parfois d'agresser l'autre. Patricia considère

alors que l'humour, en tant qu'outil d'intervention professionnelle, se décline sur un versant pensé, conscient, éducatif et pédagogique. L'intention est donc identifiée comme servant cet objectif seulement. Lorsqu'il est *défolatoire*, l'humour, pour elle, sort du champ de l'intervention professionnelle.

Patricia repère le fait que l'humour se déploie dans un espace temps très rapide, quasiment instantané. Si l'on peut faire de l'humour avec tous les sujets, elle pense qu'il n'est pas adapté à toutes les réponses ou à toutes les situations. La demande et la situation de l'autre prime. Toutes les formes d'humour sont en général bien accueillies par les adolescents à condition que l'humour ne soit pas trop complexe et qu'il puisse être compris. La compréhension dépend aussi de la condition de l'autre, de sa culture, etc. Cet espace temps dans lequel se déploie l'humour est énigmatique. En effet, l'instantanéité du processus, qui englobe l'autre dans sa dimension particulière et singulière, et fait que l'humour le touche au bon endroit et au bon moment, participe d'une dimension qui semble résider au-delà de la conscience. L'intention semble comprise dans l'enveloppe de ce qui fait le professionnel, c'est-à-dire que celle-ci se confondrait avec ce que nous pourrions identifier comme une présence à l'autre, instantanée et non pré-réfléchie.

Lorsque Patricia ajoute que pour pouvoir faire de l'humour il faut une bonne connaissance de soi, pouvoir prendre de la distance par rapport à soi (être au clair avec soi-même), avoir des intentions bienveillantes, être capable de rebondir, et enfin avoir une bonne perception de l'autre, de son état, elle avance ici une idée qui nous renvoie à l'expérience du professionnel. On pourrait comprendre ici que l'humour peut être considéré comme un outil, pour autant que le professionnel se connaisse bien. La présence à l'autre et le fait de bien se connaître seraient les premières conditions pour pouvoir user d'humour dans une intention éducative. L'humour en tant qu'outil présupposerait alors que son utilisateur soit quelqu'un d'averti et d'expérimenté. Cela nous renvoie à la question de l'outil, à l'expérience professionnelle.

Patricia nous dit aussi que l'autodérision est pour elle une forme d'humour qu'elle utilise en permanence. Elle reconnaît cependant que les adolescents, s'ils la comprennent, n'en font pas usage sur eux-mêmes. L'autodérision est aussi un outil d'intervention qui est révélateur de l'état de la relation et de la situation du jeune. Il représente également un moyen pour les jeunes d'apprendre à l'utiliser pour eux-mêmes par mimétisme.

Le sarcasme est davantage l'apanage des garçons qu'ils utilisent comme moyen de se mesurer entre eux. Le sarcasme est aussi pour elle une forme d'humour révélatrice qui puise dans le domaine des tabous et qui par effet de surprise permet de prononcer des semi-vérités enrobées. Elle utilise aussi souvent cette forme d'humour avec ses collègues en soulignant le fait qu'il est primordial d'être dans un climat de confiance pour pouvoir bien se comprendre. L'écoute est essentielle à la production d'un humour qui fonctionne. La perception de l'autre et la représentation qu'elle peut en

avoir sont primordiaux. Les effets recherchés de l'humour sont aussi de surprendre, d'interpeller. Patricia qualifie enfin le type d'humour qu'elle vit avec Olivier son nouveau collègue, d'humour primaire, sans grande conséquence. Ne le connaissant pas encore bien, elle est aussi encore dans une phase d'observation.

Olivier nous raconte l'humour dans son activité¹³



Pour Olivier, une étude sur le sujet de l'humour lui semble intéressante (il dit avoir voulu un temps faire son mémoire de licence sur ce sujet), mais il lui paraît difficile de saisir le sujet pour ce qu'il a de non formel et d'insaisissable. Il reconnaît que l'humour est fait aussi de gestes, de regards, d'attitudes, qu'il est difficile à percevoir ou à isoler pour en faire une étude. Pour lui l'humour, par l'absence de formation sur le sujet, est plutôt inconscient et spontané. Olivier nous manifeste cependant sa confiance et son enthousiasme pour se prêter à l'aventure de cette recherche.

« Mais là quand même c'est un sujet qui n'est pas traité tous les jours et ça c'est important... parce que l'humour on en fait usage un peu inconsciemment, enfin on a de l'humour plus ou moins, mais on a pas d'école sur comment être drôle quand on entre là dedans et tout ça, donc c'est un petit peu subjectif comme ça, qui plane un peu et comme sujet je pense que c'est hyper intéressant et c'est pour ça que je me prête au jeu d'ailleurs parce que j'aimerais bien faire avancer le truc et voir ce que ça peut donner et tout ».

Pour Olivier, il y aurait donc une forme ou une façon personnelle de faire de l'humour et il relève la question de la formation : apprendre à être drôle, est-ce possible ? Cette perception de l'humour personnalisé suppose alors que l'humour produit puisse être compris et accepté par des personnes qui se connaissent entre elles. Il poursuit alors, dans cette même logique, en supposant que cela dépendrait de l'ancienneté de la relation et/ou de sa qualité. *« Et puis en étant à l'extérieur, l'humour ça se fait aussi en connaissant assez bien les personnes aussi, enfin je pense. Dans certaines relations peut-être que les personnes de l'extérieur comprendront pas ou interpréteront pas ça comme de l'humour par exemple ».*

¹³ Entretien du 3 octobre 2008, lieu : local ados de la MQ des Asters

Olivier insiste sur le caractère particulier de sa mission en tant qu'animateur socioculturel et du type singulier de la maison de quartier des Asters, notamment aussi sur la personnalité de sa collègue Patricia; il explique ainsi que l'accueil libre propose aux adolescents un lieu et un espace de partage qui laisse une grande liberté quant à la forme de relation qu'ils établissent avec les jeunes. En effet, il différencie son statut de travailleur social et notamment d'adulte (en tant que référence pour les jeunes) de celui plus formel, des autres adultes, que les jeunes côtoient généralement, comme leurs parents, leurs enseignants, etc. Cette particularité de sa mission caractérise pour lui une intervention très libre et particulièrement adaptée à la production d'humour.

« Ici, ils sont assez habitués à ce qu'on ne soit pas des modèles habituels. On est des adultes mais on est pas dans le même rôle que ceux qu'ils peuvent connaître : on n'est pas des profs, on n'est pas des parents, on est un peu un mixte entre tout ça et je pense qu'ils s'attendent à beaucoup de choses de nous. Ils sont ouverts à pas mal de nos comportements qui peuvent leur paraître louches venant de la part d'autres adultes... On est des modèles mais ..., ils voient bien qu'on dit des gros mots, qu'on peut avoir des comportements inhabituels en leur répondant. Je crois qu'ils sont conscients qu'on est ... Enfin tu vois avec le personnage Patricia par exemple, avec elle, ils s'attendent un peu à tout. Si elle se met debout sur une chaise en train de gueuler ou qu'elle saute sur un ado pour rigoler, ça ne va pas les choquer parce que justement c'est Patricia, ils connaissent le personnage, ils savent que la MQ est un lieu différent ... ».

Olivier nous parle de l'usage de l'humour. Il le repère comme un outil relationnel à user avec prudence. Pour lui, la forme d'humour utilisée dépend de l'âge et du degré de maturité des jeunes. L'humour doit être adapté à l'usager, à sa situation, à son ancienneté et encore à sa reconnaissance de la relation. Sans tenir compte de ces paramètres, il pourrait y avoir facilement de l'incompréhension et le message à passer pourrait être faussé ou mal interprété. Il remarque à nouveau que l'humour est personnalisé et qu'un type d'humour peut dépendre d'un type de groupe ou de population. L'humour pourrait être identifié comme une forme de modèle identitaire. *« Après il faut savoir que j'ai pas le même humour que tout le monde. (...) là par exemple avec les ados, ils n'ont pas forcément le même humour, quoi ! ».*

Il mentionne les risques de dérapage qui pourraient résulter d'un humour déplacé, moqueur : *« Pour les ados, ils n'aiment pas trop l'humour qui touche à leur image. Quand je parlais des moqueries et qu'on essaye de les empêcher il ne faudrait pas que l'on se moque à notre tour »* ou omniprésent, avec le risque de perdre une certaine présence dans la relation et de ne pas répondre aux besoins exprimés:

« Oui, essayer de ne pas basculer dans le "je les fais rire tout le temps et ils vont me prendre pour un bouffon". Je ne sais pas si ça ne nous discrédite pas un petit peu... C'est ça le risque, si on en abuse et qu'on sort tout et n'importe quoi. Si on est toujours sur l'humour, à un moment où ils ont besoin de nous pour un truc plus grave, ben ils ne penseront pas forcément à nous. On sera plutôt dans le catalogue : "fait rire plutôt que répare mes problèmes" ».

L'ironie par exemple serait pour lui assez bien comprise par les adolescents, mais beaucoup moins par les enfants :

« Par exemple je ne ferais pas d'ironie avec les personnes âgées ... je pense qu'elles ne comprendraient pas le sens – je suis en train de dire le contraire que ce que je pense – avec les petits enfants non plus, de peur qu'ils me comprennent mal. Par exemple, s'ils me demandent s'ils doivent mettre leur valise dans le car et que je leur réponds qu'ils peuvent la laisser au pied de l'arbre... ben je serais drôlement embêté s'il la laissent au pied de l'arbre ! »

Quant à l'autodérision, son avis est plutôt mitigé; d'une part il en fait usage pour tenter de faire passer un message aux adolescents, celui d'apprendre à rire de soi, d'assumer ses travers ou le regard des autres, et d'autre part il repère que les adolescents ne sont pas toujours en mesure de la comprendre et de l'appliquer pour eux-mêmes :

« Je ne sais pas si c'est pour entrer en relation (l'autodérision), c'est plutôt pour leur montrer que je sais ce que je vauds, je me connais et je n'ai pas peur du regard des autres et je m'accepte et j'accepte comment les autres me perçoivent... je n'ai rien à prouver aux autres en fait, et c'est ce que j'essaie de leur transmettre, en fait ». Ou encore : « ... je crois qu'ils en rigolent mais je ne suis pas sûr qu'ils comprennent vraiment que je puisse arriver à verbaliser que je ne sais pas faire un truc ou que si j'ai l'air d'un con, je m'en fous... que ça ne me touche pas tout ça et je pense qu'ils n'arrivent pas à se mettre à ma place quoi, je pense qu'ils ne comprennent pas, quoi ».

Il lui semble cependant que les adolescents comprennent en général l'autodérision mais qu'ils n'arrivent pas à en faire usage par eux-mêmes. La forme d'humour utilisée dépendrait alors de la maturité des usagers. Il est intéressant de relever que l'ironie, qui est une forme d'humour qui fait appel à la réflexion, est facilement comprise par les adolescents. Alors que l'autodérision, qui elle aussi fait appel à la réflexion, l'est beaucoup moins. Ce n'est donc pas la maturité intellectuelle qui est en jeu ici, mais bien plutôt la capacité de se distancer de soi, en devenant soi-même l'objet risible. Ce processus fait appel à la réflexion mais ce n'est pas ici l'entrave; ce qui empêcherait

l'autodérision pour les adolescents en général, serait relatif à une question identitaire. *« Peut-être qu'ils le comprennent mais ils n'arrivent pas à se mettre à ma place quoi. Enfin ils le comprennent mais ils n'arrivent pas à l'appliquer pour eux-mêmes, en fait... Je pense que les faire se déguiser en lapin rose, là ça irait pas ».*

Olivier repère divers bienfaits de l'usage de l'humour, notamment celui de s'ouvrir à une relation plus horizontale avec les adolescents : *« Après ce que ça peut amener, ça peut détendre l'atmosphère quand il y a des tensions, ça peut les amener à te percevoir d'une façon différente, on est pas des machines à sanctionner, il peuvent avoir une autre vision de toi ».* Il voit aussi dans l'humour un moyen de prendre de la distance avec une situation difficile par exemple et de leur permettre d'adopter ainsi d'autres points de vue. Mais Olivier ne définirait pas a priori l'humour comme un outil. A plusieurs reprises il oscillera entre la part consciente qui précède son recours à l'humour et la part inconsciente qui l'empêche de se saisir de ce concept en tant qu'outil utilisable. Il ne cherche pas à faire rire à tout prix et préfère, par l'usage de l'humour, faire passer un message, *« de leur donner une certaine ouverture d'esprit... à leur montrer un autre degré ».*

Pour Olivier, la construction de la relation avec les adolescents de la Maison de Quartier, ne passe pas en premier lieu par l'humour. Le fait que le langage ne soit pas le premier vecteur relationnel rendrait selon lui l'usage de l'humour difficile; il privilégierait alors le faire au discours, les adolescents démontrant qu'ils ne sont pas à l'aise dans la confrontation au discours entre quatre yeux. Olivier ne pense pas que l'humour soit indispensable à une bonne relation et ne prend pas le rire comme un but en soi. Il y a pour lui en ce sens des limites à l'utilisation de l'humour.

Lorsque nous avons réalisé cet entretien, à l'automne 2008, cela faisait quatre mois qu'Olivier travaillait à la Maison de Quartier des Asters. Licencié en Sciences de l'éducation (filière enseignement), il avait travaillé essentiellement dans l'enseignement primaire. Lors de cette première rencontre, Olivier fera fréquemment des comparaisons entre son ancienne activité et sa profession actuelle. La question de l'humour, si elle est vécue par lui comme différente de par son application dans le domaine de l'enseignement, ne se déploie pas de la même manière au sein de sa nouvelle fonction, principalement par le fait qu'il dit ne pas avoir encore toutes ses marques. Le fait d'endosser un nouveau rôle professionnel et de se confronter à une nouvelle population de jeunes, dans un lieu dans lequel il n'a pas encore tous ses repères, fait qu'Olivier se concentre davantage sur son positionnement face aux adolescents :

« Là je suis vraiment au début. Ils ne me connaissent pas très bien. J'ai l'impression que, vu que je suis jeune, ils me voient plus comme un pote et je travaille tout le temps avec ça. Je dois poser le cadre encore... j'ai 28 ans et pour eux j'ai 20 ans parce que je suis habillé un peu plus jeune que mon âge et il faut quand même que je travaille encore là-dessus quoi ».

L'humour pour lui, n'est pas identifié comme primordial dans cette phase initiale. Il semble s'en méfier aussi et l'utiliser avec prudence. Il cherche donc à poser le cadre en se faisant respecter et identifie l'humour comme un outil, mais de loin pas le seul, pour affermir son nouveau rôle. Est-ce possible de poser le cadre en usant d'humour? Cette position particulière, notamment en comparaison avec celle de Patricia qui est plus définie (elle travaille à la MQ depuis plus de dix ans), nous renvoie à l'usage de l'humour dans la relation éducative comme étant un outil qui dépend sans doute de l'expérience professionnelle. En effet, si la forme d'humour utilisée est personnelle, le choix d'y avoir recours avec les jeunes ne comporte pas les mêmes enjeux, que l'on soit nouveau dans le métier ou expérimenté. A ce stade, on peut alors se demander quelle forme d'humour sera privilégiée ou choisie par Olivier et avec quelles intentions. Olivier parle ici de sa façon d'entrer en relation avec les adolescents :

« Je me présente, j'attends qu'il se présente et ... au début, quand j'ai débarqué en avril, avec les ados, pour rentrer dans leur cercle ben c'est difficile parce qu'ils sont assez fermés. Mais je rentre en relation avec eux par des jeux, par de l'action plutôt que dans l'être parce qu'ils sont un peu jeunes pour discuter... ils n'ont pas encore la maturité pour que tu les soûles pendant vingt minutes à discuter avec eux. Donc plutôt faire ça devant un babyfoot ou une partie de ping-pong. Donc je suis plutôt en train de leur proposer une activité qui donne lieu à des discussions après, quoi. J'ai pas envie des les mettre entre quatre yeux tout de suite et de leur faire un interrogatoire en règle. Non j'utilise pas l'humour pour rentrer en relation mais c'est plutôt le faire ».

Ce qui est intéressant ici, c'est qu'Olivier préfère l'action à la discussion pour entrer en relation avec les adolescents, en comparant et différenciant le faire et la discussion, mais surtout en identifiant le fait d'être dans l'être comme une dimension appartenant au partage oral et à la discussion, plutôt qu'à celle de l'action. L'humour, de plus, n'est alors pas identifié ici par lui comme un outil qui s'utilise dans l'action, mais qui est exclusivement réservé pour le partage oral. A la question, *est-ce que tu utilises aussi l'humour comme moyen de te protéger ?* Olivier ne sait pas vraiment répondre; il ne l'avait pas pensé et identifié comme cela. Il se dit prêt à y réfléchir.

Nous avons également relevé le fait que les réponses d'Olivier pouvaient être contradictoires. *« Ouais mais après en y réfléchissant c'est inconscient mais je ne dirais pas n'importe quelle blague comme avec mes potes qu'avec eux. J'ai des trucs à l'esprit et je me dis non, je ne peux pas sortir ça quoi. Ou ça dépend à quel public ».* Ce point est intéressant à soulever car il permet d'identifier que l'on accorde l'humour au diapason de son auditoire, dans une dimension qui semble nous échapper et qui est dans le même temps maîtrisée. Faire une sortie humoristique qui fait son effet, doit passer par une prise de conscience du contexte et de l'autre, pour l'adapter à celui qui la reçoit; le processus est parfois si rapide et fulgurant, que cette perception est difficile à situer et à appréhender. On peut alors mieux comprendre ce que définit Freud par le trait d'esprit.

Commentaires sur l'entretien d'Olivier

Olivier reconnaît qu'il utilise l'humour dans le cadre de son travail et de sa nouvelle fonction. Il définit l'humour comme un moyen d'entrer en relation avec les jeunes, mais privilégie le fait que celui-ci se déploie lorsque la relation est établie, construite et existante. Olivier considère donc que l'établissement de la relation précède le recours à l'humour. Celui-ci se déploierait plus aisément lorsque les protagonistes auraient établi au préalable une relation.

Il lui semble que l'humour est personnel, subjectif et souvent inconscient. Olivier ne le perçoit pas comme un outil, mais plutôt comme une particularité d'un individu sur un versant davantage inconscient. Le recours à différentes formes d'humour (ironie, autodérision) dépend selon lui du type de population et notamment de la maturité des jeunes avec lesquels il travaille. Il insiste aussi sur le caractère particulier de la maison de quartier et du rôle professionnel qu'il tient, lui et sa collègue. Le fait de pouvoir choisir un type d'humour adapté à une population donnée, présuppose qu'il y ait, comme il le disait plus haut, une relation établie et une connaissance des individus. En revenant sur le type d'accueil et sur son rôle, il définit ainsi un cadre propice à l'usage de l'humour, de par la particularité de leurs personnalités (lui et Patricia) et de l'ouverture du lieu. L'établissement de la relation et le type d'accueil sont pour lui les prérequis au déploiement de l'humour.

Olivier reconnaît les bienfaits de l'humour notamment dans cette capacité à faire réfléchir et à prendre ou faire prendre du recul face à certaines situations. Les risques de l'usage de l'humour dépendent pour lui de l'auditoire, mais aussi de sa propre expérience (dans le métier), et encore de l'intention qui se cache derrière l'usage de l'humour. Le fait de débiter dans le métier, fait de l'humour un outil relationnel à utiliser avec prudence. Il y a le risque de ne pas être pris au sérieux, mais aussi de ne pas prendre au sérieux une situation qui le mériterait. Poser le cadre avec humour, est-ce possible ? Rire de tout, est-ce possible aussi? Olivier définit ici certains attributs de l'humour. Une dimension de limite à l'usage de l'outil, identifié ici aussi sous la forme de danger, soutient la thèse de l'humour en tant qu'outil. En effet, la dimension de sa maîtrise dépendrait aussi selon lui de l'expérience du professionnel. Cela confirmerait alors qu'une certaine assise doit être acquise dans le métier dans un premier temps, pour pouvoir, dans un deuxième temps, user d'humour à bon escient.

Enfin, Olivier ne perçoit pas forcément l'humour comme un outil relationnel et ne le voit pas non plus comme un outil de protection pour soi. Il voit l'humour se déployer plutôt dans la relation orale, langagière et discursive, et pas forcément dans le faire. Cette observation est troublante, car Olivier oscille fréquemment quant à son identification de l'humour comme un outil relationnel ou pas (ce qui ne nous arrange pas !). La part engagée du corps au sens large, dans le fait d'utiliser l'humour dans la relation, semble ne pas l'interpeller non plus.

Conclusion de la partie « les animateurs nous parlent d'humour »

Rappelons que notre hypothèse suggère un double mouvement dans l'usage de l'humour comme outil relationnel. Le premier propose l'humour en tant qu'outil d'intervention permettant d'humaniser la relation, en conviant l'autre (l'utilisateur) dans une dimension relationnelle sur le versant affectif (horizontalité, parité, symétrie); le deuxième mouvement concerne un mouvement de repli du professionnel sur lui-même, lui permettant de réaffirmer son statut et son rôle, en provoquant une mise à distance de l'autre, par l'usage de l'humour et de ses dérivés (ironie, sarcasme, moquerie). Ce dernier mouvement qualifie une forme de protection de soi faite de retour à la dissymétrie au travers de la réaffirmation du contrat (entre le professionnel et l'utilisateur).

A ce stade de notre recherche, nous pouvons considérer que le matériel recueilli nous a permis d'accéder aux représentations des professionnels sur leur usage de l'humour dans leur travail. Cependant ces informations récoltées ne nous disent que finalement peu de choses sur la façon dont l'humour est mis en œuvre dans leur activité. Dans quelles situations l'humour est-il convoqué dans l'activité des travailleurs sociaux ? Que mobilisent-ils dans cet usage de l'humour ? A quelle forme d'intelligence pratique l'usage de l'humour donne-t-il lieu ? Autant de questions auxquelles nous tenterons de répondre dans l'analyse des images de travail réel que nous proposons dans les chapitres suivants.



... Travail réel, ça tourne

Nous décrivons ici les séquences de travail réel retenues en vue des autoconfrontations avec Patricia et Olivier. Elles sont au nombre de 9 pour les deux professionnels et représentent un total d'environ 15 minutes pour chaque professionnel (plusieurs petites séquences allant de 2 minutes à 5 minutes). Certaines de ces séquences seront analysées et décrites avec davantage de soin en fonction de ce qu'elles nous sont apparues comme porteuses de sens ou au contraire énigmatiques.

Séquences de Patricia

Lieu :	Maison de Quartier des Asters (Genève), salle d'accueil au 1er étage
Tâches concernées :	préparation du repas, déroulement du repas, partage avec les ados après le repas.
Heure :	entre 19h00 et 21h00
Protagonistes :	Patricia, 2 moniteurs, une petite quinzaine d'adolescents entre 14 et 16 ans, garçons et filles mélangés en proportion équilibrée.
Titres des séquences :	<ol style="list-style-type: none">1. La femme orchestre2. Le babyfoot3. Arben4. La gueulante5. Décompression

1ère séquence : La femme orchestre

Comme annoncé précédemment, cette séquence, qui n'a pas un lien direct avec notre sujet de recherche, fait office de séquence de « mise en jambe » pour permettre d'une part à Patricia de s'habituer à son image et à sa voix et d'autre part au lecteur de situer un peu plus précisément le personnage. Cette première séquence met donc en avant Patricia qui organise la préparation du repas. La professionnelle effectue en réalité plusieurs actions en simultané. Tout en supervisant le fonctionnement général du Centre, Patricia répond à des demandes de ses collègues moniteurs, attribue et



délègue des tâches aux jeunes pour la préparation du repas, garde un œil sur la dynamique générale de l'ensemble du local et ceci tout en soignant une jeune fille qui a une blessure à la main.

Patricia réalise plusieurs actions en simultané. Ce qui retient notre attention ici tient au fait qu'elle est présente à l'ensemble dans un calme assuré. Ses gestes sont précis, elle *habite* son

rôle sans que nous puissions la ressentir stressée. Elle reste concentrée et son attention est portée tant sur une tâche directe (réaliser un pansement), que sur une présence plus indirecte (donner des indications à un collègue ou superviser l'ensemble). Sa présence est caractérisée par sa gestuelle, ses mimiques, sa posture physique, son regard et son intonation.

L'expérience de Patricia l'amène à réaliser ses différents gestes et cette qualité de présence sans efforts perceptibles. C'est d'une qualité d'attention multidimensionnelle qu'il s'agit. Est-elle consciente de ce qu'elle réalise à ce moment-là ? Quel est l'axe qui oriente son intervention (son état intérieur, la qualité de sa concentration, l'ordre des priorités à exécuter)?

2ème séquence : Le babyfoot

Le repas est en cours de préparation et les opérations suivent leur cours sans exiger la présence de Patricia. Patricia propose au moniteur d'aller faire un babyfoot. Ils se déplacent vers le babyfoot où les attendent deux adolescents qui se recouvrent la tête de leurs cagoules en nous voyant arriver avec la caméra.



Ado 1 : Mais ça vaut pas, j'ai qu'un bras [il a un plâtre au bras gauche] et y a deux animateurs !

Patricia : Mais c'est pas grave tu demandes un bras à quelqu'un d'autre ! ... Là ça va être trop simple. [de les battre]

Ado 2 : De toute façon au Brésil, ils savent tous jouer au foot alors au babyfoot ... laisse tomber.

Patricia : Et en plus je suis une femme, tu te rends compte !

Ado 2 : Ouais t'es obligée de perdre...

Patricia : Mais oui

...

Ado 2 : *Eh, tu veux pas aller aux buts Yacine ... Mais va au but, moi j'ai qu'une main là, c'est trop chaud [ils continuent à argumenter entre eux pendant qu'ils jouent]... Eh, j'ai vu ton petit frère là ...*

Ado 1 : *Hé, rentre à la maison toi !*

Patricia : *Ca va là les gars ? [d'un ton qui veut dire "on vous dérange pas pendant que vous causez ?"]*

...

Ado 2 : *Tu viens d'où du Brésil, tu viens de Rio là, cette ville de fous ?*

Patricia : *[toujours concentrée sur le jeu] Quoi, quoi, quoi ? Ouais*

Ado 2 : *T'sais à Rio mec [s'adressant à son acolyte], c'est tellement dangereux que tu grilles les feux pour pas t'arrêter dans la rue.*

Patricia : *Tu peux pas griller les feux rouges parce qu'il n'y a plus de feux rouges, tu vois. Il n'y a que du jaune partout... t'as rien vu encore...*

Ado 2 : *Tu vivais dans une favela là ?*

Patricia : *Moi ? Je suis née là-dedans mon gars !*

Ado 2 : *Ah ouais ?*

Patricia : *Oui, j'ai vécu toute ma vie là-bas... Alors fais gaffe ! [avec un sourire entendu en direction de l'ado, alors qu'il parle déjà d'autre chose avec son copain]*

Ado 1 : *Eh, elle te parle !*

Patricia : *Merci*

Ado 2 : *Ben, j'ai pas entendu quoi.*

Patricia : *Tu me branches et après tu fais semblant de pas m'entendre...*

...

Ado 2 : *Tu vendais de la drogue là-bas, tu vendais de la coke !*

Patricia : *Oui, oui, aussi des organes d'enfants tu vois...*

Ado 2 : *Mais dis pas ça devant la caméra mec, ... Arrête, le public y va être choqué.*

Ado 1 : *Ils filment en fait ?*

Ado 2 : *Ouais c'est quoi ce truc ?*

Moniteur : *On va passer à la télé.*

Patricia : *Ben demande à la caméra !*

Ado 1 : *Ben moi, si mon père y me voit à la télé comme ça ...*

Ado 2 : *Moi y me tue mec.*

Plusieurs répliques de Patricia lors de cette séquence nous paraissent intéressantes à développer en lien avec notre thématique. En effet, à plusieurs reprises Patricia use de l'humour :

« *Et en plus je suis une femme, tu te rends compte !* »

Pour quelle raison met-elle l'accent sur le genre ? Cherche-t-elle à exacerber le côté macho de l'adolescent pour pouvoir ensuite le relancer sur le sujet ? Est-ce une stratégie de défense ?

« Oui, j'ai vécu toute ma vie là-bas... Alors fais gaffe ! »

Serait-elle un peu vexée ? L'ado aurait-il touché une corde sensible en renvoyant Patricia à son histoire ? Cherche-t-elle à regagner son statut d'autorité en le menaçant sur le ton de la plaisanterie ? Cherche-t-elle plus simplement à démontrer ou partager son expérience de vie ?

« Oui, oui, aussi des organes d'enfants tu vois... »

En employant l'ironie, cherche-t-elle à faire prendre conscience à l'ado qu'il est uniquement dans le registre des clichés ?

Dans cette séquence, nous pouvons supposer que Patricia utilise l'humour comme « ruse » en cherchant à relancer les ados sur des thématiques importantes liées à la transmission de valeurs énoncées lors des premiers entretiens sur les prescriptions : le respect des différences, l'égalité hommes/femmes, la faculté de discernement (mette le doigt sur les clichés pour pouvoir les démonter). D'autre part, et c'est un sujet récurrent pour les deux professionnels, l'usage de l'ironie nous semble être un moyen de regagner le statut d'adulte et donc d'autorité dans la relation. L'humour serait en fait utilisé comme modulateur de la relation, servant soit à se replacer dans une position haute par rapport à l'adolescent, soit à se placer dans une situation de parité avec lui.

3ème séquence : Arben

Les dialogues de cette séquence étant particulièrement denses, nous avons choisi d'insérer directement nos commentaires au sein de leur retranscription.

Suite de la scène précédente, Patricia et le moniteur jouent au babyfoot avec deux ados. La discussion porte sur un adolescent (Arben) qui n'est pas autorisé à venir (pour le moment) à la Maison de Quartier, en raison de son attitude :

Ado 2 : Arben il a le droit de revenir ?

Moniteur : Non

Les deux adolescents tentent de déstabiliser Patricia en testant le cadre. Ils la jaugent pour savoir jusqu'où elle est prête à aller pour défendre la structure et la loi du lieu d'accueil. Arben est visiblement indésirable et Patricia tente de leur donner une réponse claire, adaptée et compréhensible.

- Patricia :* *Il ne vient pas, il sait ... Mais mon deal avec Arben c'est avec Arben...*
- Ado 2 :* *Mais laisse-le venir...*
- Patricia :* *J'ai essayé de le laisser venir aujourd'hui mais il n'a pas tenu le deal...*
- Ado 2 :* *Mais laisse-le, y joue aux échecs, y fait un truc intelligent, y fait marcher sa tête*
- Ado1 :* *Ouais, pour une fois qu'y fait marcher sa tête... [les deux ados se mettent à parler en même temps et Patricia s'adresse à un des deux ados en répétant son prénom jusqu'à ce qu'il veuille bien l'écouter]*
- Patricia :* *S'il fait marcher sa tête c'est pas vraiment la meilleure façon.*
- Ado 2 :* *Y fait marcher sa tête mec...*

Au début, Patricia a de la peine à se faire entendre :

- Patricia :* *La condition quand il est là ... [elle interrompt son discours]. Soit tu me branches et tu écoutes ce que j'ai à te dire, tu entends ce que j'ai à te dire, soit tu continues à avancer toujours la même chose ... tu vois ?*
- Ado 2 :* *Tu le vires parce que y a Aïda ? [une adolescente présente ce jour-là, ils font référence à un problème survenu entre Aïda et le fameux Arben]*
- Patricia :* *Non parce que ça c'est du racisme et ça ici je ne supporte pas ... tu vois ? Parce qu'aujourd'hui c'est Aïda et demain ça va être n'importe qui d'autre. Je m'en fous royalement mais l'attitude raciste, ça non, ça*
- Ado 2 :* *Mais il est pas raciste Arben*
- Patricia :* *Ben écoute ...*

Elle hausse un peu le ton et tente de déstabiliser les jeunes en les brusquant un peu. Elle gagne à nouveau leur attention, mais les ados avancent des arguments un peu absurdes et n'écoutent pas encore :

- Ado 2 :* *Y fait chier aux gens, c'est tout.*
- Patricia :* *Voilà, exactement...*
- Ado 2 :* *Y kiffe ça, laisse-le faire...*

Cette réplique pousserait Patricia à trouver un autre moyen de capter leur attention. Les deux adolescents ne semblent pas l'écouter et restent campés sur leur position: peu importe qu'Arben se comporte inadéquatement, il faut le laisser venir. Sans hausser le ton, Patricia tente alors de surprendre les adolescents en leur servant une métaphore de son crû :



Patricia : *Non... Ecoute: moi j'aime m'enlever les cacas de nez et les manger devant les autres. Je vais chez toi et toi t'aimes pas voir les gens qui mangent les cacas de nez. Donc ... je viens pas manger des cacas de nez chez toi ... Là tu comprends ? [sourire en coin, petits rires des ados]*

Ado 2 : *P'tain, on parle d'Arben et elle me parle de crottes de nez.*

L'effet recherché serait, en plus de celui d'imposer son autorité, de les surprendre par une explication humoristique, percutante et qui leur soit parlante. Le choix du thème des cacas de nez pourrait être considéré comme une forme d'humour "à ras les pâquerettes", en réponse à leur argumentation tout aussi terre à terre. Nous pourrions également avancer que Patricia se protège en utilisant ici l'humour comme stratégie de défense. Cette métaphore illustrerait aussi une forme de mise à distance recherchée à ce moment précis.

Patricia : *Voilà, peut-être que comme ça tu vas comprendre un peu mieux.*

Ado 1 : *Et on peut jouer ou quoi ? [les animateurs en profitent pour mettre un but]*

Ado 2 : *Elle parle, elle parle, elle change de sujet et elle met un but ... Allez*

Patricia : *Mais y faut garder la concentration [rires] c'est une technique tu vois ?*

Ado 2 : *Fais chhhhhh*

L'adolescent s'apprête à jurer et Patricia l'épingle rapidement en le contraignant à se reprendre :

Patricia : *Quoi ? [avec un regard menaçant et reprenant son sérieux d'un coup]*

Ado 2 : *Ah non, je rigole, s'cuse.*

Patricia : *T'as vraiment intérêt...*

A ce moment du dialogue, on ne revient plus sur "le problème Arben" et la concentration revient sur le jeu :

Ado 1 : On peut jouer ou quoi ?

Patricia : C'est bon ? [Patricia se concentre à nouveau sur le jeu, un ange passe]

Patricia passe d'une attitude à l'autre en peu de temps: l'humour lui permettant de se mettre à leur niveau, elle n'hésite pas réaffirmer son autorité en restant vigilante; elle arrive ainsi facilement à maintenir les jeunes en respect.

Ado 2 : [s'adressant au moniteur] Au Tessin, t'habites où ? Dans des champs de weed [marijuana] ? [rire de Patricia]

Ado 2 : Y a des champs de weed là-bas, c'est vrai hein ?

Patricia : [imitant l'ado] Ah ouais hein ! Des champs de weed, c'est fou les tessinois...

Ado 2 : C'est vrai !

Ado 1 : Mais maintenant vous commencez à parler de drogue là...

Patricia : Mais oui y'en a partout, c'est vous qui commencez à parler de ça.

Ado 2 : Y en a partout, c'est vraiment des putains d'enculés...

Patricia : Oh ça va là, les qualitatifs tu peux te les garder là !

La discussion change à nouveau de sujet et Patricia oscille à nouveau sur le registre plus horizontal: détente, rire, douce moquerie. Les ados s'adressent au moniteur sur un ton un peu moqueur et plaisantin. Patricia ne manque pas de rappeler le cadre en leur demandant de surveiller leur langage. Les adolescents semblent aborder ici le thème de la drogue pour recevoir aussi peut-être une réponse de l'adulte : qu'en pensent-ils, les adultes, de la drogue ? Comment réagissent-ils ? Les adolescents se positionnent alors en démontrant qu'ils sont conscients des problèmes liés à la drogue.

Moniteur : T'as vu ça à la télé ?

Ado 1 : Mais on t'as vu toi à la télé !

[Patricia rigole, le moniteur fait mine de tirer l'oreille à un des deux ados]

Patricia est à nouveau détendue. Visiblement les adolescents ont enregistré son intervention et y font allusion :

Ado 2 : Eh, on attaque pas les joueurs, tu vois c'est fairplay... pas le droit d'insulter, pas le droit d'agresser.

Patricia : *Ouais, mais on touche où on peut hein...*
 [la partie continue, les joueurs sont concentrés sur le match, ils se chambrent gentiment, les animateurs mènent largement le score]

Ado 2 : *De Dieu elle frime trop, vas-y fais pas ta meuf là !*

Patricia : *C'est pas parce que je gagne, c'est parce que je gagne !*
 [Elle ponctue ces paroles par un but magistral, les ados crient à l'humiliation]
La partie se termine avec la victoire des adultes qui quittent le babyfoot d'un air assuré et content d'eux.

Patricia paraît osciller à nouveau entre son statut (de professionnel) et une recherche d'horizontalité avec les jeunes (parité). Elle reste concentrée sur le jeu en les menant au score tout en étant très vigilante à ce qui se joue dans la relation avec les jeunes. Son autorité est aussi assurée par sa maîtrise du jeu. Elle semble ne pas juger nécessaire de reprendre la dernière réplique de l'adolescent « *De Dieu elle frime trop, vas-y fais pas ta meuf là !* », car elle lui impose sa victoire au jeu.

Est-ce que la stratégie utilisée ici fait mouche ? Les adolescents sont-ils plus réceptifs au message ? Est-ce que Patricia a pu trouver la juste distance et renforcer ainsi son autorité ? Si oui, en est-elle consciente ?

4ème séquence : La gueulante

Patricia est à table avec les ados, une monitrice est à côté d'elle. Elles sont filmées de face. Elles discutent de choses et d'autres. A un moment, la monitrice et Patricia remarquent quelque chose en bout de table...



Monitrice: *Les filles ! Si vous renversez, ça va mal se passer.*

Une ado : *Mais c'est elle qui ...*

Monitrice: *Non, parce que la dernière fois c'est moi qui ai dû nettoyer, alors vos jeux d'eau, hein !*
 [Apparemment une des ados renverse du sirop sur la table, pendant ce temps, Patricia regarde à droite, à gauche, regarde les filles sans en avoir l'air et soudainement se lève et prend la parole]

Patricia : *Enlevez au moins le rouleau par ce qu'il est en train de se mouiller complètement !*
 [Le ton monte, elle se déplace en bout de table, toujours debout. Elle reprend le rouleau de papier ménager, le place

devant une ado et s'adresse à une autre ado en lui demandant d'aider sa copine]

Ado 1 : Mais c'est pas moi !

[Les 2 ados commencent à argumenter dans un brouhaha incompréhensible]

Patricia : Vous êtes en train de me les gonfler [Patricia hausse violemment le ton] ON VOUS A AVERTIES DEUX FOIS, MAINTENANT ON SE CALME ... D'ACCORD ?

[Silence de plomb autour de la table. Une des ados rit nerveusement et rougit ; Patricia marque le discours par une posture autoritaire et laisse passer quelques secondes dans cette position avant de retourner à sa place]

Patricia : David ! [en s'adressant à un des jeunes sur un ton très autoritaire] TU NE LES AIDES PAS ! Ce sont elles qui l'ont fait et je veux voir les deux nettoyer, d'accord ?

[Elle se rassoit et reprend son repas. Au bout d'une vingtaine de secondes un ado lui demande s'il peut reprendre de la salade. Patricia change totalement de ton, adopte une voix toute douce, fait un sourire sans équivoque et lui répond]

Patricia : Pour toi oui ...

Nous avons choisi cette séquence parce que nous avons été fascinés par la capacité de Patricia à évoluer dans des états différents avec une rapidité étonnante. La séquence se termine par ce « pour toi oui » qui marque une rupture par rapport au ton autoritaire employé quelques secondes auparavant. La posture qu'elle prend, son corps, son visage et ses gestes ne peuvent pas être mal interprétés : il s'agit bien de "Patricia fâchée" que l'on voit reprendre les deux adolescentes.

Nous sommes dans le registre de la communication non verbale et de l'intelligence du corps. Cela nous paraît une évidence et nous chercherons plutôt avec cette séquence à faire prendre conscience à Patricia ce qui est en jeu dans sa manière de communiquer. Va-t-elle être surprise par sa posture physique visible à l'écran ? De plus, comme pour d'autres séquences, nous touchons à notre hypothèse d'une régulation de la relation, par cette faculté de pouvoir osciller entre les postures statut/parité. Le « pour toi oui » est une formule qui illustre bien la volonté de Patricia de retrouver une position horizontale. Reste à déterminer avec elle si l'on peut qualifier cette formule d'humoristique ou, du moins, l'intention qui est recherchée.

La séquence suivante met en jeu les mêmes protagonistes et constitue la phase de "débriefing " de "la gueulante ".

5ème séquence : Décompression

Patricia est assise à table. Le repas est quasiment terminé. Elle reprend les deux adolescentes qui ont renversé de l'eau sur la table intentionnellement. Elle leur parle sur un ton plaisantin, avec humour, sur le ton d'une douce moquerie. Patricia use de mimiques et de gestuelles comiques. Elle tourne les choses à la dérision, reste posée et en relation. Elle semble préférer l'humour à la réprimande.



Cette séquence constitue un bel exemple de l'utilisation de l'humour comme outil de décompression et de changement de niveau relationnel. Suite au coup de gueule de Patricia, la situation se calme, la professionnelle est d'ailleurs physiquement plus détendue (assise, dans une position d'observatrice). Est-elle à l'aise avec le ton qu'elle a employé, cherche-t-elle à rattraper la situation ou l'assume-t-elle ?

Commentaires sur les séquences de Patricia

A plusieurs occasions, nous remarquons que Patricia utilise l'humour, à la fois verbalement et physiquement dans son activité. Est-ce pour « dédramatiser » l'événement passé (le passage après « la gueulante »), conserver le lien ou rétablir la relation, et si oui, pourquoi cherche-t-elle à le dédramatiser ? Est-ce un acte conscient de sa part ? A l'inverse, à plusieurs reprises, elle joue de l'ironie (le passage sur ses origines brésiliennes). Serait-ce pour reprendre le « dessus », regagner une position verticale ? S'agit-il d'une stratégie de défense ?

Au delà du discours de Patricia avec les ados, nous constatons également l'importance de l'intelligence du corps. Patricia incarne de tout son corps le message qu'elle cherche à faire passer. Sa voix, ses mains, son visage, sa posture et son discours ne forment alors plus qu'un. Elle incarne tantôt l'autorité, la référence inamovible, et tantôt la douceur, l'écoute et l'empathie, et cette métamorphose se réalise parfois en quelques secondes. Mais d'où vient cette faculté ? S'est-elle construite au fil du temps ? Est-ce que cela s'apprend ? Est-ce lié à l'expérience de vie ? Peut-on faire un lien avec les origines latines de Patricia ? Nous percevons de la ruse dans cet usage de l'humour et faisons l'hypothèse qu'une créativité est à l'œuvre qui permet de servir la régulation de la relation. L'humour serait-il alors une sorte de soupape de compression et de décompression permettant de réguler la position de l'animateur (horizontalité/verticalité), et par projection, du travailleur social en général ? Autant de questions qu'il va falloir poser à Patricia durant l'ACS.

Séquences d'Olivier

Le contexte d'activité d'Olivier est identique à celui de Patricia. Les jeunes ne sont pas les mêmes mais sont à peu près au même nombre, avec la même proportion garçons/filles et le même âge que pour la soirée de Patricia. Patricia n'est pas présente ce soir-là, mais les moniteurs sont les mêmes.

Lieu :	Maison de Quartier des Asters (Genève), salle d'accueil au 1er étage
Tâches concernées :	préparation du repas, déroulement du repas, partage avec les ados après le repas.
Heure :	entre 19h00 et 21h00
Protagonistes :	Olivier, 2 moniteurs, une petite quinzaine d'adolescents entre 14 et 16 ans, garçons et filles mélangés en proportion équilibrée.
Titres des séquences :	1. Introduction 2. L'ogre 3. Le tango 4. Le sirop

Première séquence : Introduction

Nous avons opté pour cette séquence dans l'idée de mettre Olivier en condition pour l'ACS en lui présentant une séquence illustrant le quotidien de son activité, sans pour autant viser exclusivement le sujet de l'humour. Olivier supervise la préparation des pâtes depuis le babyfoot en ayant un souci particulier quant à la compréhension du jeune qui s'en occupe. A plusieurs reprises il le relance tout en continuant à jouer :



- Olivier : Tu peux remettre la plaque des pâtes sur 6 ?*
Ado : Quoi ?
Olivier : Tu peux remettre la plaque des pâtes sur 6 ? Les pâtes c'est la grande casserole en haut à droite. T'appuie sur 6 et tu attends que ça bout et dans dix minutes on mange. Ca marche ?
Ado : Quoi ?

Olivier: Dès que ça bout, ..., tu mets les pâtes dedans. Jusque-là, ça va ? Et après, ..., et après on mange.

Olivier reste particulièrement calme, malgré le dialogue de sourds auquel il participe. Ses interventions sont empruntées d'un léger cynisme (ou d'ironie) sans que cela soit agressif. Est-ce le moyen d'affirmer son statut ? Ou de décompresser face à la tension dans laquelle il pourrait se trouver en devant gérer deux choses en même temps ? Ou encore, s'agit-il d'une façon de camoufler un certain agacement ? De retour derrière la cuisine, Olivier s'adresse à une adolescente en lui faisant remarquer qu'il manque quelque chose sur la table.

Olivier : Aïda ! Il manque quelque chose sur la table, je pense !

Il préfère alors le ton de la devinette, toujours avec une légère pointe de cynisme. Olivier paraît concentré et supervise activement le déroulement de la mise de table. De retour vers le jeune qui est à la cuisinière, il lui donne quelques conseils sur la cuisson de la sauce tout en restant proche de lui. Il s'arrête en cours d'une explication sur la vapeur d'eau, voyant que le jeune n'est plus tellement à l'écoute; il lui tire gentiment une oreille en le charriant.

Olivier : Faut que tu ouvres un peu, sinon il y a de l'eau qui reste !

[Ouvrir le couvercle de la casserole]

Ado : Elle est vraiment liquide, hein ?

Olivier : Ouais justement, on va essayer de booster un peu, on met sur 4 ou 5 ... On va mettre sur 6 comme ça, ça bout.

Ado : Ouais justement, ça va être encore plus liquide.

Olivier : Si ça bout ?

Ado : Ouais !

Olivier : Non, la vapeur d'eau, elle s'évapore, tu vois ce que je veux dire ou pas ?

[Rire de l'adolescent. Olivier s'apprête à lui tirer l'oreille et le jeune tente d'esquiver]

Ado : J'comprends, j'fais exprès !

Olivier : Ouais, des fois on s'demande si tu fais exprès ou pas.

Ado : Là, j'fais exprès.

Olivier : D'accord ? [en terminant la phrase qu'il avait engagé avant la réponse de l'ado, avec pour sens: tu comprends, t'as saisi ce que je veux dire par là ?]

Olivier prend le temps de donner des explications à l'adolescent. Il lui lance quelques piques avec un air moqueur, mais sur un ton complice. Olivier s'affaire ensuite derrière le bar. Il reprend la discussion avec l'adolescent qui est derrière les casseroles. Une discussion s'engage sur la gestion des courses car il semble manquer quelques ingrédients.

Ado : *Sur la liste y avait pas les olives ?*
Olivier : *Ben ! Voilà, ça faut vous mettre d'accord avant les gars. Apparemment t'étais pas là quand il a fait la liste.*
Ado : *Qui ?*
Olivier : *Ben, Isa.*
Ado : *Non.*
Olivier : *Ben, il voulait mettre ça dans la sauce.*
Ado : *Il a même pas pris le basilic, il a pensé que pour lui.*
Olivier : *Ouais, mais tu peux gérer, un moment dans la Migros, et dire est-ce qu'on a tout ?*
Ado : *Ouais, je lui ai demandé.*
Olivier : *T'as bien vu qu'on a pas pris le basilic. T'as demandé quoi ?*
Ado : *Non après t'as dit qu'Isa voulait pas.*
Olivier : *Ouais, mais là c'était plus dans la Migros, c'était ici. A la Migros, j pense pas que tu aies demandé si ...*
Ado : *Ouais, j'me rappelle plus.*
Olivier : *Ca doit être ça, c'est le syndrome du poisson rouge.*
Ado : *C'est quoi le syndrome du poisson rouge ?*
Olivier : *Le syndrome du poisson rouge, c'est une mémoire de deux secondes.*

Olivier aborde les questions posées par le jeune dans une visée éducative. Il prend le temps de lui expliquer ce qui s'est joué dans la Migros. Il met à nouveau des pointes d'humour sur le versant sarcastique et moqueur, mais toujours avec une certaine douceur.



2ème séquence : L'ogre

Olivier est assis en bout de table. La plupart des convives ont fini leur assiette, certains sont debout et nettoient leurs couverts. Olivier discute avec un ado qui n'a pas encore fini et qui en est à sa troisième assiette de spaghetti bolognaise.

Olivier : *Tu manges bien chez toi ou quoi ?*
Ado : *Au petit déjeuner non, je mange pas.*
Olivier : *Au ptit déj. Ça peut être normal, parce que tu te dis : ouais je me lève plus tard et ..., mais à midi, tu manges ?*
Ado : *Ouais !*
Olivier : *A midi, tu manges autant que maintenant ?*
Ado : *hun, hun [la bouche pleine]*
Olivier : *A chaque repas, tu manges autant que ...*
Ado 2 : *Tes parents y doivent être ruinés avec toi !*

Olivier : Ouais, y vaut mieux l'avoir en photo qu'en pension !
[Pause, Olivier a un regard sur ce qui se passe dans la salle. Il se replonge dans la conversation avec l'ado]
Olivier : Non, mais y faut juste pas que tu rentres dans le jeu : tout le monde pense que je mange comme un ogre, alors je continue à manger comme un ogre. Tu vois ce que je veux dire ?

Olivier se lance ensuite dans un dialogue avec un autre ado qui est assis à côté de l'ado « ogre » :

Olivier : Hé, Adel, tu vas pas te tuer en épluchant les bananes. [il parle du dessert à préparer]
Ado 2 : Ben ouais, je vais le faire.
Olivier : Ouais, mais maintenant, parce que ...
Ado 2 : Ouais, mais j'ai besoin de digérer une heure !
Olivier : Ouais, ben tu vois il est 21h30, les gens y vont partir.
Ado 2 : Mais ça fait rien, comme ça je garderai tout pour moi.
Olivier : Bon, on est quinze, tu fais genre huit bananes que tu coupes en deux... Fais-en pas quinze !
Ado 2 : C'est pas ce que je suis en train de faire là...
Olivier : T'as assimilé ce que j'ai dit là ?
Ado 2 : Ouais
Olivier : Génial

Olivier reprend la conversation qu'il avait laissée avec l'ado « ogre » :

Olivier : Alors tu manges toujours comme ça ... à tous les repas ?
Ado : Ouais
Olivier : Ton frère la même chose ?
Ado : Mon frère, c'est une assiette et c'est tout.
Olivier : Non, parce que regarde, t'es aussi gras que moi !
Ado : J'ai le ver solitaire, on va dire.
Olivier : T'as le ver solitaire. Tu manges pour deux ! ... Bon ben, c'est bon [se levant de table] c'est juste que ... tu vois je mange la moitié que toi et j'en peux plus, tu vois ? Bon, et puis si tu fais du sport...

La conversation s'interrompt. Olivier se tourne vers le coin cuisine et s'adresse à une ado sur un ton enfantin :

Olivier : T'as fait ta p'tite vaisselle Natacha ?
L'ado lui répond d'un geste et Olivier répond d'un sourire entendu.

Cette séquence se passe à la fin du repas. Ce moment paraît propice aux discussions plus individuelles entre adultes et ados. On peut d'ailleurs constater le même phénomène pour les séquences de Patricia. Olivier, en employant des petites touches d'humour, s'inquiète de l'appétit d'un ado. Peut-on qualifier ce moment comme un

acte de prévention ? S'appuie-t-il sur l'humour pour faire passer son message et en a-t-il conscience ? D'autre part, à plusieurs reprises Olivier s'adresse à d'autres ados sur un ton que l'on pourrait qualifier de moqueur :

Olivier : T'as assimilé ce que j'ai dit là ?

Ado 2 : Ouais

Olivier : Génial

Et encore

Olivier : T'as fait ta ptite vaisselle Natacha ?

Le ton employé est évidemment difficilement retranscriptible, mais il apparaît récurrent dans la manière de communiquer d'Olivier, durant les deux heures de tournage. Peut-on alors faire l'hypothèse que ce ton quelque peu sarcastique soit à nouveau une stratégie de défense (ou de protection), ou est-ce tout simplement sa manière de communiquer avec tout un chacun ? Peut-on faire un lien avec le nouveau statut professionnel qu'Olivier adopte depuis quelques mois ? Va-t-il lui même relever le ton qu'il emploie lors de l'ACS ? Nous notons un décalage entre son discours pouvant parfois être considéré comme moqueur et sa posture physique qui est emprunte de douceur et d'une certaine timidité.

3ème et 4ème séquences : Le tango ... le sirop

Le tango

C'est la fin du repas. C'est l'effervescence à la cuisine où les moniteurs, aidés de plusieurs ados, font la vaisselle avant de pouvoir prendre le dessert. Olivier surprend un ado qui, voulant faire une blague, cache un bac de glace vanille dans une étagère. Mine de rien, Olivier s'approche de l'ado, sort le bac à glace ; l'ado repart comme si de rien n'était. Olivier le suit et pose subrepticement le bac sur la nuque de l'ado. L'ado réagit en riant ; il s'ensuit tout un jeu entre Olivier et lui. L'ado



lui prend les mains et mime un combat de catch. Olivier transforme le combat de catch en tango. Ensuite l'ado prend une petite passoire et mime une attaque, alors qu'Olivier rentre dans son jeu en disant : « Oh non pas la passoire ! ». Ensuite, ils se séparent mais restent conscients de la présence de l'autre et se "cherchent" un petit peu durant encore quelques secondes.

4ème séquence : Le sirop

Olivier discute avec les ados qui font la vaisselle alors que dans le coin de l'image, on remarque que l'ado, avec lequel jouait Olivier quelques minutes auparavant, verse le contenu d'une cruche de sirop sur la tête d'une autre adolescente. Olivier remarque l'incident, s'approche de l'ado fautif et dit : "Oh là là c'est un peu lourd quand même". Il goûte le liquide en demandant : "C'est de l'eau ? Ah non c'est du sirop". Olivier garde son calme, ne change pas de ton et dit à l'ado : "Je vais te montrer où est la serpillière Alex !". Il se déplace vers



l'armoire où sont rangés les produits de nettoyage (l'ado ne le suit pas), sort le matériel et le ramène vers la cuisine où est posté l'ado. Olivier a de la peine à se faire entendre par l'ado (il l'appelle plusieurs fois avant que celui-ci lui réponde). "Alex, je te demande de nettoyer". L'ado s'exécute enfin, "C'est moi maintenant !", et Olivier lui dit "Ouais, ça va coller en plus, y faut prendre une bassine avec de l'eau savonneuse". L'ado s'arrête de nettoyer et se déplace vers une autre armoire suivi d'Olivier (pendant le parcours les deux sont à nouveau dans un jeu de main). En réalisant que l'ado ouvre une armoire différente (il a l'air de connaître la maison), Olivier entame le dialogue suivant :

Olivier : Tu vas où ?

Ado : Chercher un truc pour me nettoyer.

Olivier : Ca sert à rien, faut attendre que ça sèche. Tu te rinces la peau.

Ado : [haussant la voix] Mais non, y a tout qui colle là ! Regarde ! [montrant ses habits]

Olivier jette un œil dans l'armoire, constate avec l'ado qu'il n'y a rien dans cette armoire. L'ado repart avec un air énervé.

Ado : N'importe quoi !

Olivier : En même temps, tu vas pas te décomposer, c'est du sirop !
Olivier se dirige vers la première armoire alors que l'ado file dans la salle Ping-pong. C'est finalement Olivier qui prend un seau, le remplit d'eau et de savon à la cuisine. Il va ensuite chercher l'ado et lui demande de venir nettoyer. L'ado nettoie le sol, et une fois fait, laisse la serpillère et le seau. C'est alors Olivier qui reprend le matériel, vide le seau et range le matériel.

Ces deux séquences nous paraissent être les plus intéressantes. En effet Olivier, en jouant avec l'ado, pratique une forme d'humour que l'on pourrait qualifier de

gestuelle ou clownesque. Si nous gardons à l'esprit l'hypothèse d'une oscillation entre horizontalité et verticalité, c'est-à-dire entre parité et statut, il s'agit pour nous, dans la séquence "Le Tango", d'un moment où Olivier se met à la hauteur du jeune. Il n'y a plus de statut d'adulte ou de référence à cet instant, il est simplement un copain qui joue avec un autre copain. L'humour servirait donc, à cet instant, à se mettre dans une position basse pouvant permettre à Olivier de se rapprocher du jeune et d'établir un lien.

Dans la séquence "Le sirop", Olivier paraît coincé par ce qui s'est passé auparavant, c'est-à-dire par l'horizontalité caractérisant le jeu du tango. Il cherche à faire autorité face au jeune, en lui demandant de nettoyer. A-t-il de la peine à retrouver une position verticale immédiate après avoir passé du temps à jouer avec l'ado en question ? L'expliquera-t-il de la même manière que nous ? Y a-t-il un historique dans la relation qu'il entretient avec le jeune qui lui permettrait une telle amplitude dans les positions relationnelles prises face à lui ? Notre curiosité est titillée et nous allons certainement passer du temps sur cette séquence avec Olivier lors de l'ACS.

Commentaires sur les séquences d'Olivier

Dans chacune de ces séquences, nous remarquons qu'Olivier use d'une forme d'humour constante, toujours dans un registre identique, que nous qualifierons d'humour doucement moqueur. Une sorte de doux sarcasme, parfois teinté de cynisme ou même d'ironie.

Cette observation nous amène à faire l'hypothèse qu'Olivier, de par sa jeunesse dans le métier, utilise cette forme d'humour comme régulateur de la distance relationnelle qu'il cherche à instaurer entre lui et les adolescents. Il peut mettre des limites face aux adolescents, et en ce sens il affirmerait ainsi son statut face à eux. Dans ce même temps, nous pouvons observer qu'Olivier, de par son intonation et son phrasé, adopte un langage qui s'accorde à celui des adolescents. Il semble ainsi rechercher également l'horizontalité et la complicité avec eux. La forme d'humour qu'il emploie lui permettrait alors de contraster son positionnement statutaire et de trouver ainsi la juste distance confortable pour lui. Sur un versant plutôt défensif, son humour comporte aussi en substance une recherche de complicité, cherchant à amener l'adolescent dans une perception de lui-même plus réfléchie et distanciée. La question est de savoir si les adolescents perçoivent la finesse et le sens des pointes d'humour exprimées.

Lorsque Olivier se lance dans le tango avec l'adolescent, nous nous posons la question de savoir si ce rapprochement physique et cette proximité relationnelle ainsi engagée ne le piège pas par la suite lorsqu'il doit lui demander de réparer sa bêtise (sirop renversé). Olivier ne hausse pas le ton et accompagne le jeune pour le nettoyage du sirop.

Olivier prend aussi souvent le temps d'expliquer les choses. Il est alors sur un versant plus éducatif de son intervention. Il va en général au bout de ses explications. Il a également le souci que les jeunes l'aient bien compris; il les accompagne donc souvent sur les tâches qu'il leur demande d'exécuter. Ces dernières observations démontrent une capacité d'écoute et un souci de l'autre marqué.

Conclusion de l'analyse des séquences

En vue de la conclusion de cette préparation des ACS d'Olivier et Patricia, nous nous sommes attelés à réaliser une première analyse dont les constats ou hypothèses dégagés seront mis en discussion avec les professionnels lors des tournages des deux ACS. Cette analyse des séquences de travail réel est à considérer comme un point de départ pour nous, pour ouvrir le dialogue avec eux. Les nombreuses questions que nous avons pu extraire de ces séquences nous permettront d'orienter le déroulement des ACS. Il est important de rappeler ici que l'ACS vise à laisser les professionnels parler librement de leur activité et que nos questions n'auront qu'un caractère de relance pour les stimuler à nous révéler ce qui se cache derrière leur action. Il s'agira donc de confronter nos pistes de travail sans chercher à influencer leurs réponses dans le sens de nos hypothèses. Nous sommes toutefois conscients, comme nous l'avons déjà souligné plus haut, de notre influence dans ce processus (usage de la télécommande, choix des séquences, influence de la caméra) dont nous ne pouvons nous extraire complètement. Le fait d'avoir aussi décortiqué et analysé le produit des séquences filmées, induit sans nul doute une dimension qui peut être perçue par les professionnels comme transpirante chez nous (sous la forme d'une intuition de leur part par exemple).

Nous nous sommes également questionnés sur notre statut de chercheurs en tant que travailleurs sociaux. L'analyse de ces séquences nous renvoie directement à notre expérience de terrain et à notre pratique; nous en connaissons par exemple bien les contours et pouvons ainsi facilement nous identifier aux acteurs. Cette observation nous pousse par exemple à nous mettre en garde de ne pas juger les protagonistes sur leurs façons de faire. Dans cette même optique, nous éviterons de faire des comparaisons jugeantes entre les deux travailleurs qui, s'ils occupent la même fonction, ne sont pas détenteurs de la même expérience de vie et de terrain. L'objectif visé est de comprendre leur activité, et de nous rapprocher de l'essence de leur intervention, afin d'en extraire un substrat nourrissant pour notre étude. Enfin, cette dimension de l'activité (ou du savoir d'action) est une dimension ténue, sensible et particulièrement délicate à traiter si nous voulons rester dans le respect éthique de notre démarche. Nous nous emploierons donc à avancer sur le sentier de l'analyse à pas de danseuse !

Pour terminer, le sujet de l'humour a bien évidemment orienté notre analyse; d'une part, par le fait que nous avons retenu des séquences en relation avec ce thème, et

d'autre part, dans l'analyse ciblée que nous avons opérée sur le sujet. Les deux professionnels nous ont effectivement donné du grain à moudre, chacun à leur manière, usant de formes d'humour différentes, tant sur la forme que sur l'effet recherché. Nous reviendrons plus loin sur ces différences et voulons à ce stade simplement souligner que l'humour est largement présent dans leur intervention. Il reste cependant à savoir ce qui se cache derrière. Les ACS nous donneront certainement des réponses qui viendront soutenir ou contredire nos hypothèses. Nous chercherons donc à vérifier si l'hypothèse principale qui suggère que l'humour est un régulateur de la relation est fondée, à savoir qu'il permet tantôt de mettre en avant une stratégie de défense visant à créer la distance et affirmant le statut, tantôt à favoriser un type de relation plus paritaire ou horizontal.



... ACS, les animateurs commentent leurs images

L'humour est un outil de régulation de la relation éducative. Cette hypothèse de départ est restée en toile de fond concernant la préparation et le déroulement des ACS. Nous avons jusqu'ici pris le parti d'utiliser cette hypothèse comme clé d'entrée pour accéder à la compréhension de l'usage de l'humour dans l'activité des deux animateurs. Nous proposons ici de faire un bref rappel de ce qui compose cette hypothèse, ceci pour deux raisons: la première est relative au respect de notre démarche qui s'est appuyée sur cette hypothèse pour servir notre exploration de l'activité des professionnels. La deuxième raison tient du fait que nous sommes à ce stade dans une phase de remise en cause de notre hypothèse de fond, et nous l'explicitons par la suite.

La relation éducative est le point central sur lequel nous avons axé notre recherche avec pour objectif de saisir l'influence de l'humour sur cette dernière. Nous avons abordé les concepts de symétrie et de dissymétrie dans la relation en nous appuyant sur les travaux de Meirieu et en cherchant à démontrer que l'humour servait à réguler la relation éducative entre ces deux postures que nous avons également dénommées relation horizontale ou de parité et relation verticale ou d'affirmation du statut.

La régulation de la relation éducative (par l'humour), nous a orientés sur la particularité de cette oscillation entre ces deux postures. L'objectif était de démontrer qu'il n'y avait pas de positionnement statique et qu'il s'agissait bien d'une régulation entre deux pôles, c'est-à-dire une recherche d'équilibre sans cesse fluctuante au gré de l'évolution de la relation.

La notion d'outil, qui suggère que l'on soit en mesure d'en faire usage à la demande, a été nuancée dans sa définition afin de l'adapter à la réalité de ce qui compose la relation entre des êtres. C'est donc bien d'un outil que nous parlons, mais d'un outil relationnel, dépendant d'une alchimie relationnelle difficilement saisissable.

Nous abordons maintenant une analyse des deux ACS avec cette hypothèse de départ revisitée en la faisant évoluer au travers du discours des deux praticiens.

Analyse de l'ACS de Patricia

Pour cette dernière partie d'analyse, nous avons relevé les dialogues nous permettant de travailler notre hypothèse au plus près. Nous avons donc choisi de ne pas séparer clairement notre analyse par séquences mais plutôt d'insérer nos commentaires de manière chronologique.

A propos de la séquence « babyfoot » :

Patricia : Là on voit pas les gens qu'il y a en face [du babyfoot] mais je sais très bien qui c'est et ce que je choisis comme thème pour jouer le jeu de l'humour... en effet pour les stimuler, pour faire un peu de dérision, j'utilise beaucoup d'autodérision en général ... l'autodérision on sait que c'est quelque chose de difficile à pratiquer, il faut être très au clair avec toi pour pouvoir la pratiquer. Pour les ados c'est impossible. Mais là, ça me rend plus humaine.

Dès le départ de l'ACS, Patricia commente volontiers ce qu'elle fait à l'image et, comme lors du premier entretien, identifie l'autodérision comme une forme d'humour qu'elle maîtrise. Dans cette réponse, elle nous explique que d'une part, elle utilise l'autodérision avec une intention, et d'autre part que cette pratique demande d'être au clair avec soi-même. Elle souligne, de plus, qu'elle choisit le type d'humour selon son interlocuteur.

A propos de « et en plus je suis une femme » dans la séquence « Le babyfoot » :

Sylvain : ça va provoquer quoi, tu penses, « et en plus je suis une femme » ?

Patricia : Ben, bousculer les a priori qu'ils peuvent avoir ... qu'est ce que c'est une femme, quelle importance je lui donne, quand je pense à une femme, je pense pas forcément à ma maman, tu vois ? ... je ne pense pas forcément à une Patricia quand je m'imagine une femme. Et j'aime bien jouer avec ça en fait, des fois je suis toute mimi, pomponnée, boucles d'oreille et tout d'un coup je pousse des gueulantes bien puissantes [elle mime un rugissement]. Donc je joue beaucoup avec les contrastes exactement pour pas les laisser avoir des repères. Pour être déstabilisé et prendre l'autre comme quelque chose de nouveau et construire depuis le départ l'image qu'ils peuvent avoir de quelqu'un et pas venir avec des a priori. C'est là que j'essaie de les amener : déconstruire pour construire. Je joue beaucoup sur la déconstruction, énormément, je parle assez ouvertement de relations sexuelles avec eux sans aucun tabou parce que je les choque au moment de rentrer dans un sujet tabou, ça les déstabilise. Et puis

j'essaie de déconstruire leurs représentations. Et puis mon image d'adulte et la cohérence que j'apporte dans mon discours, ça ne leur apporte pas une autre option que de déconstruire, tu vois ?

Patricia décrit ici l'effet qu'elle recherche sur les ados quand elle utilise l'humour. Elle décrit l'autodérision comme un moyen de travailler sur les représentations des ados. Ses commentaires sur les séquences et l'analyse qu'elle fait de son activité laisse penser que ses intentions sont claires (réfléchies sur le moment) et qu'elle agit en conscience. Elle peut parler de sa mission et développer des arguments qui soutiennent son action éducative.

A propos des favelas :

Sylvain : En fait, c'est un jeu de déstabilisation entre vous deux, entre toi et eux. Parce que eux ils cherchent manifestement à te déstabiliser, non ?

Patricia : Bien sûr ! C'est énorme ce thème. Pour moi c'est le point clé du travail avec les adolescents. Eux, ils sont en besoin manifeste de cadre et de repères. Ils vont essayer de te rentrer dans le cadre pour s'assurer que les frontières, elles sont bien là ou pour les déformer ou pour les redessiner. Ça fait partie de l'apprentissage et de leur développement... Toi en tant qu'adulte, tu dois être au clair avec ça. Essayer d'être au plus proche des besoins de celui que tu as en face pour savoir où tu vas remodeler la frontière, ou dire: « Non elle est toujours là. » Avec ma propre expérience, quand j'ai commencé j'étais très [elle mime quelqu'un qui a peur], les ados ça me faisait peur ! Et maintenant, quand je vois des collègues qui commencent avec les ados, tu les vois se poser les mêmes genres de questions, les protections qui se construisent. Et quand je vois ça, je me dit wouaw, je me rends compte que j'ai 14 ans d'adolescence sur la tronche, tu vois ?

Patricia fait ici référence à sa connaissance des besoins des adolescents liés à leurs apprentissages. Elle fait, de plus, référence à ses débuts et à l'importance de l'expérience professionnelle dans la construction de l'identité professionnelle. Son expertise de la situation et le discours qu'elle emploie laissent penser que la situation est maîtrisée et que sa perception de l'autre et de ses besoins est un prérequis indispensable. Elle ne nous dit pas par contre comment elle s'y prend.

(suite)

Thibaud : Est-ce que tu vois, d'une façon ou d'une autre, dans cette façon de faire, quelque chose relié à l'humour ou pas ?

Patricia : Tout le temps. Moi j'utilise l'humour consciemment, inconsciemment. Une des choses que j'essaye de faire, c'est de rire avec eux, de rire de leurs conneries. Je fais ça pour leur montrer qu'ils peuvent avoir une emprise sur moi, qu'ils peuvent me provoquer des émotions. Il y a des liens, il y a des relations entre nous. C'est pas la maîtresse, l'adulte contenu, non, c'est vraiment l'adulte accessible qui va réagir à ce qu'ils envoient. Que ça soit du bon côté ou du côté noir de la force. Ils savent qu'il y a du répondant, qu'il y a de l'action. Quel que soit le sujet qu'ils amènent. Patricia, adulte, elle arrive à rigoler du fait que « ouh merde on s'est fait contrôler par les flics après avoir fait ci ou ça ». Tu partages, tu crées un bout de complicité aussi, tu montres que t'es capable de complicité avec eux aussi.

Sylvain : Mais en même temps tu montres les limites.

Patricia : C'est clair. Moi je suis l'adulte. Je suis pas leur pote. Je vais pas aller dans la connerie. Ils savent très bien que moi, je ne vais pas ... [un temps]..., je ne vais pas tout accepter.

Pour la petite histoire, il est intéressant de noter la contradiction dans le début de sa réponse : « J'utilise l'humour consciemment, inconsciemment ». En effet, « utiliser » suggère une intention, alors que le mot « inconsciemment », est justement dénué d'intention, puisque inconscient. L'oscillation entre la recherche de parité dans la relation et l'affirmation du statut est abordée ici. Elle souligne à nouveau le statut professionnel particulier qu'elle endosse, lui permettant sans doute d'élargir encore le champ de régulation de la relation. Patricia démontre qu'elle a volontairement l'intention de se laisser toucher par les adolescents. Elle quitte pour un temps son statut pour démontrer qu'elle est semblable, de chair et de sang et qu'une complicité d'un caractère particulier peut être vécue.

A propos de la question de l'adolescent : « Tu vendais de la drogue au Brésil ? »

Sylvain : Tu joues le paradoxe.

Patricia : Exactement.

Thibaud : Consciemment ?

Patricia : Oui

Thibaud : Mais ça te vient assez vite ? T'as pas un temps d'arrêt, un stop technique ?

Patricia : Non, tu peux pas, ça c'est un truc à moi ça. Je sais que j'ai le sens de la répartie, j'ai beaucoup de présence d'esprit, mais c'est

quelque chose que je cultive depuis très jeune. Moi, je viens aussi d'une culture et d'un entourage où on jouait à ça. On jouait à rattraper l'autre quand on était adolescent. Quand je les vois, je me dit qu'ils ne sont pas un quart de ce que j'étais quand j'étais adolescente. J'étais terrible. Je faisais partie d'un groupe où l'on s'envoyait des fions tout le temps. C'était la compétition et puis il fallait que tu sois bonne, sinon t'en prenais plein la gueule toute la journée et même la semaine. Avec ça, tu apprends à avoir de la répartie, à réfléchir vite. C'est un peu comme les matchs d'impro. Tu as deux ou trois échafaudages auquel tu vas faire appel selon le thème. Tu peux vite mettre n'importe quel contenu dans ce genre de structure tu vois. Avec le temps, tu finis par avoir ce genre de structures que tu peux utiliser. Si tu passes du temps avec moi, tu vas voir que je reviens sur le même genre de schéma. Ça fait partie de mes ressources. Je ne peux pas avoir de la répartie avec du frais absolument tout le temps.

Patricia fait ici référence aux « ingrédients » nécessaires à la construction d'un certain sens de la répartie. Son expérience de vie et son expérience professionnelle auraient contribué, selon elle, à développer une présence d'esprit lui permettant d'avoir de la répartie et de l'humour. La référence qu'elle fait aux matchs d'impro, dans lesquels les acteurs ont quelques points d'appui, explique pour elle que sa présence d'esprit ou son sens de la répartie sont eux aussi soutenus par quelques échafaudages. La notion de temps, dans le sens de l'expérience, semble éclairer ici ses points de repère, qu'elle qualifie de schémas et auxquels elle se réfère continuellement. Cette aisance acquise dans le discours serait une compétence personnelle lui permettant de faire face et d'imposer ainsi son ascendance sur la relation (toujours dans la notion de la relation éducative et donc contractuelle).

A propos des cacas de nez :

Thibaud : Tu marques donc une certaine forme d'autorité et puis pouf tu passes aux cacas de nez.

Patricia : Ca c'est très pipi caca. En même temps que tu vulgarises le plus possible, que tu fais le dessin en moins de traits possibles, je me concentre sur le message pour qu'ils se concentrent sur le message, pour qu'ils ne prennent pas des anecdotes pour s'échapper... et en même temps je les provoque. Il y a de la provoque dans la vulgarisation extrême, comme si je parlais avec un enfant. Je les provoque, j'ai essayé plusieurs stratégies, de parler d'adulte à adulte, il n'a pas répondu, alors je passe à un autre registre : tu veux que je te parle comme à un gosse, alors je vais te parler comme à un gosse.

Patricia mentionne une fois de plus l'utilisation de l'humour comme moyen de déstabiliser et de susciter l'attention chez l'autre. On notera que son intention peut

être analysée de deux manières : la première serait effectivement de vouloir convoquer l'attention des ados pour faire passer un message important et la deuxième pourrait être interprétée comme une stratégie de défense de Patricia, qui a été amenée, par les ados, sur un terrain qui la touche profondément (Arben avait été exclu de la MQ pour avoir proféré des propos racistes envers d'autres adolescents). Mais, encore une fois, la question de l'intention semble être évidente pour elle. Comme nous en avons émis l'hypothèse plus haut, le discours des professionnels, sur la base du film diffusé de leur séquence de travail, semble rappeler sans cesse le caractère réfléchi, intentionnel et conscient de l'action qu'ils ont réalisée. Ce qui est nettement moins clair, c'est que les ressorts ou les impulsions qui permettraient cette fameuse régulation de la relation et son contenu (choisir une forme d'humour, passer d'un discours plus paritaire à une affirmation nette de la dissymétrie) ne sont pas explicités. Patricia nous explique ce qu'elle a fait mais ne nous dit pas comment elle l'a fait. Cela semble tomber sous le sens et c'est ce qui retiendra notre attention pour la suite du développement de notre équation. Mais passons maintenant aux commentaires de l'ACS d'Olivier.

Analyse de l'ACS d'Olivier

De la même manière que pour l'ACS de Patricia, nous avons relevé les dialogues nous paraissant pertinents pour travailler notre hypothèse au plus près. Nous avons donc choisi de ne pas séparer clairement notre analyse par séquences mais plutôt d'insérer nos commentaires de manière chronologique.

A propos de l'eau qui bout ... (première séquence) :

Olivier : Le pauvre ... mon explication n'est pas très claire je pense.

Sylvain : Si tu te focalises plus sur ton comportement avec l'ado et moins sur le dialogue, qu'est-ce que tu peux en dire ?

Olivier : C'est plus de la complicité. Lui c'est un de ceux qui vient tout le temps, qui est toujours là, avec qui on se taquine facilement. Je ne me permettrais pas de mettre un petit coup comme ça avec n'importe quel ado, que je connais moins. Je vais les faire fuir. Lui je pense qu'il le prend bien.

Sylvain : On voit que tu as une relation plus établie.

Olivier : Oui tout à fait.

Ce commentaire est intéressant en ce qu'il suggère que l'humour serait avant tout une conséquence d'une bonne relation ou d'une relation établie. La complicité permettrait une forme d'humour plus horizontale, sur un versant plus affectif. Olivier

ne parle pas de la construction de cette relation mais bien de son état actuel. Il est aussi soucieux de (ou ouvert à) ce que peut penser l'adolescent de son attitude.

Sylvain : Qu'est-ce qui fait que cette complicité est établie avec Adel ?

Olivier : Je l'avais déjà eu en remplacement à l'école primaire. Donc je le connais depuis un bon moment et puis il est tout le temps là. C'est un ado qui n'est pas dans un groupe. Il est très disponible et il est demandeur.

Sylvain : Tu as dit tout à l'heure que tu ne te permettrais pas de communiquer de la même manière avec d'autres ados, pourquoi ?

Olivier : Lui me connaît, il sait que je ne suis pas sérieux. Si je fais la même chose avec un autre il pourrait mal le prendre....

Olivier précise qu'il ne communiquerait pas de la même manière qu'avec d'autres ados. Cela suggère donc à notre sens une utilisation calculée ou du moins réfléchie de l'humour : l'émetteur s'adapte au récepteur.

Olivier : Il faut quand même que les ados nous trouvent viables.

Sylvain : Viables ?

Olivier : Oui sympathiques, ne pas les effrayer, entre eux le bouche à oreille marche bien. S'ils savent qu'il y a un animateur qui est bizarre, je ne suis pas sûre que ça fasse venir du monde. C'est quand même un lieu qui doit paraître sympa quoi.

Olivier mentionne ici une des caractéristiques de ce type d'accueil qui influence forcément la manière d'être en relation avec les adolescents. En fait, si l'on veut que les ados continuent à venir, il faut qu'ils sachent qu'ils y trouveront des adultes avec un statut particulier. Les professionnels seront amenés à mettre en place, a priori, des relations symétriques avant d'envisager d'entamer une relation « éducative ». L'humour revêt ici un caractère de séduction, par le fait qu'il personnalise le lieu et les animateurs en soulignant une originalité marquée qui est volontairement recherchée par Olivier.

A propos de « T'as assimilé ce que je t'ai dit ? » (séquence « L'ogre ») :

Sylvain : Qu'est-ce que tu penses de ta formule : t'as assimilé ce que j'ai dit ?

Olivier : C'est la même chose qu'avec le poisson rouge.

Thibaud : Quel type d'humour c'est ?

Olivier : Ca c'est de l'humour que je ne fais qu'avec lui, parce que c'est quand même une vanne quoi... Ouais c'est pas hyper gentil comme vanne mais c'est Adel quoi ...

Thibaud : Pas hyper gentil ?

Olivier : Je trouve que ma remarque n'est pas sympa. Avec d'autres ça ne créerait pas le même effet. Ils pourraient se voir rabaissés. Alors qu'Adel il a l'habitude qu'on se fasse des remarques comme ça. C'est quand même un ton que j'emploie avec mes amis par exemple.

En faisant un lien avec le ton qu'il emploie dans ses relations avec ses amis, relations symétriques par excellence, Olivier suggère qu'il oscille davantage sur le versant d'une relation symétrique avec Adel. Nous avons eu la lecture inverse en suggérant que le ton ironique (une douce moquerie) employé à plusieurs reprises par Olivier lui permettait de garder une certaine distance avec l'adolescent, dans l'idée d'une certaine forme d'ascendance dans la relation (verticalité ou dissymétrie relationnelle). Cette question reste ouverte...

A propos du dialogue avec l'Ogre :

Thibaud : Quelle est ton intention avec ce jeune qui mange ?

Olivier : Lui, on doit le gérer parce qu'il mange énormément. C'est genre trois assiettes de spaghetti, c'est vraiment un truc de fou. Justement, on soupçonne qu'il ne mange pas beaucoup chez lui ou qu'il veuille se mettre dans le rôle de celui qui mange beaucoup aux yeux des autres ados et qu'il se retrouve coincé dans ce rôle. On essaye assez souvent de discuter avec lui autour de la bouffe pour voir s'il n'y a pas un problème avec ça. En fait, apparemment, il fait beaucoup de sport, on ne peut pas aller chez lui pour voir ce qu'il mange, mais il paraît que ses frères et sœurs sont pareils. Là, c'est juste du gratouillage que je fais, j'en profite parce qu'il n'y a plus personne à table et que je suis seul avec lui.

Olivier nous explique ici que les professionnels sont soucieux du comportement de cet adolescent. Il explique qu'il essaye à ce moment de déceler dans la conversation d'éventuels problèmes que pourrait avoir l'ado en rapport avec la nourriture. Il nous semble qu'à ce moment précis, Olivier est en lien direct avec sa mission de prévention et qu'il est donc dans un rapport dissymétrique face à l'ado. Mais alors, à quoi sert l'humour à ce moment-là ?

Sylvain : Nous avons choisi cette séquence parce qu'on a l'impression que tout le dialogue se fait sur un ton humoristique. Tu penses que l'humour a servi à quoi dans cette bribe de dialogue ?

Olivier : A faire passer un sujet qui n'est peut-être pas facile pour lui. En fait on ne sait pas si c'est un problème. Mais même si ça avait été grave derrière, le ton employé fait qu'il ne se sent pas jugé. L'humour allège un petit peu la conversation.

L'humour dans ce que dit Olivier servirait à ce moment précis à alléger la conversation pour que l'ado ne se sente pas jugé ou du moins obligé de se justifier. En fait, l'utilisation de l'humour sert bien ici à retrouver une relation qui tendrait vers la symétrie avec l'ado pour ne pas le faire fuir et pour lui signifier qu'il peut parler sans craintes. Olivier dans cette séquence dit à un moment : « *T'es aussi gras que moi* ». Olivier, avec ce trait d'humour, signifie bien son « humanité » à celui qui est en face et lui montre par là qu'il est sur un pied d'égalité et donc dans une approche sur le versant symétrique.

A propos de la séquence « Le tango » :

Olivier : Je ne sais pas ce qu'ils doivent penser de moi en fait ? Je ne sais pas si c'est autant représentatif de ce que je suis normalement. On a l'impression que je fais tout le temps des petites vanes.

Sylvain : Justement tu penses que ton style renvoie quelle image aux adolescents ?

Olivier : J'espère que ça les met assez à l'aise et qu'ils voient qu'avec moi on peut déconner. En tout cas qu'ils peuvent se sentir plus libres, qu'ils sont en face de quelqu'un d'assez ouvert.

Sylvain : Lors du premier entretien, tu parlais du statut particulier de l'adulte pas prof et pas parent non plus.

Olivier : Oui, là je ne vois pas un prof réagir comme ça. Quand j'étais en mode prof je ne pouvais pas me permettre d'être comme ça.

Olivier mentionne une fois de plus le statut particulier des animateurs et cette marge de manœuvre plus étendue entre symétrie et dissymétrie par rapport à un enseignant. Il se montre aussi soucieux de savoir si ses sorties humoristiques sont bien perçues, acceptées et comprises par les adolescents. Olivier parle aussi de son intention de proposer aux adolescents un mode de relation ouvert à la rencontre.

Olivier : Lui [l'ado avec lequel il danse], clairement, je n'ai pas la même relation que je peux avoir avec Adel ou avec l'ogre. Je ne le taquinerai pas trop avec le langage. Je n'emploierai pas le même

ton. Parce que lui, clairement, il n'est pas très au clair avec ce qu'il est et tout ça quoi. Donc voilà, je fais gaffe quoi, on sait que c'est un ado assez sensible. On sait ce qu'il vit donc on ne fait pas la même chose qu'avec d'autres. Il n'empêche que je danse le tango avec lui !

Cette réponse d'Olivier nous informe sur le choix de la bonne manière de communiquer avec les ados en fonction de leur histoire, de leur caractère et des circonstances. Suggérerait-il qu'il adapte le type d'humour qu'il emploie selon la personne et donc que l'emploi de l'humour serait calculé, choisi en fonction de la situation ?

Sylvain : Justement c'est aussi une forme d'humour non ? [danser le tango]

Olivier : Oui oui justement.

Sylvain : Là si je comprends bien ce que tu dis, on a l'impression que l'utilisation de l'humour est calculée.

Olivier : Mais ça se fait quand même naturellement.

Sylvain : Mais comment ça se fait ?

Olivier : Ben c'est peut-être un truc que j'ai intégré... sans m'en rendre compte ... enfin en m'en rendant plus ou moins compte... j'adapte aussi mon humour à mon interlocuteur... des fois ça se fait assez inconsciemment je crois... Je me rends compte que c'est un gamin qui a pas mal d'humour : il fait souvent des petites blagues. En fait j'emploie mon humour proportionnellement à celui que j'ai en face. Mais ça c'est dans la vie de tous les jours avec tout le monde.

Il est intéressant de noter l'hésitation d'Olivier teintée de contradictions : je m'en rends compte, je ne m'en rends pas compte... Cette réponse nous amène au concept d'outil relationnel. Si l'utilisation de l'humour est conscientisée, on pourrait alors soutenir l'idée de l'humour en tant qu'outil comme nous l'avons proposé jusqu'ici. Olivier nous parle encore ici d'un processus d'adaptation de son humour à son interlocuteur et apporte une idée intéressante en disant qu'il *l'emploie proportionnellement à celui qu'il a en face*. Toujours est-il que sa manière de faire reste pour le moins mystérieuse.

Sylvain : Mais là tu es dans un cadre professionnel.

Olivier : Oui, mais ta vie privée rentre en compte parce que tu viens avec ce que tu es dans ce genre de boulot. Là, tu travailles avec ce que tu es, avec ton être.

Olivier fait référence à la personnalité de chacun qui privilégiera un type d'humour sur un autre. Il n'y a pas grand chose à ajouter à sa réponse ici qui résume et dévoile la complexité du travail social qui implique le travailleur dans un jeu d'équilibriste entre sa sphère privée, intime, et la mission qu'il endosse.

Pour clore cette première phase d'analyse, commençons d'abord par amener une petite précision. Nous n'avons pas retranscrit de dialogue concernant la dernière séquence « Le sirop » pour la raison suivante : nous avons pensé qu'Olivier ne réprimandait pas l'adolescent gicleur parce qu'il semblait être coincé par le moment de complicité créé par le tango. Quelle ne fut pas notre surprise lorsqu'Olivier nous expliqua qu'il n'avait pas vu que le sirop avait été volontairement jeté sur l'autre adolescente ! Nos élucubrations et les plans machiavéliques que nous avons fomentés sur cette séquence sont donc tombés à l'eau en l'espace de quelques secondes ! De l'eau dans le sirop c'est bien, mais cette séquence ne nous apporte pas plus de matière pour la construction de notre analyse, c'est pourquoi nous avons décidé de ne pas la traiter.



... Analyse des ACS sous la loupe d'un nouveau positionnement

Confrontés au discours des professionnels sur leur activité, nous nous sommes retrouvés face à une question centrale. L'hypothèse, telle que nous l'avons posée au départ de la recherche, nous a confrontés à des limites que nous avons eu envie de dépasser. Faire la proposition de l'humour en tant qu'outil relationnel, suppose que nous ayons eu l'occasion d'isoler l'humour pour en faire un outil d'intervention capable d'être saisi pour être utilisé dans une situation donnée. Mais le discours des professionnels sur leur activité nous a permis de percevoir que l'usage de l'humour était pour eux tantôt inconscient, tantôt intentionnel.

Comme nous l'avons vu, l'humour peut à notre sens être identifié comme un outil relationnel servant la régulation de la relation éducative. La distance créée par l'usage de l'humour dans une situation donnée permet aussi bien la recherche de complicité avec l'usager qu'une mise à distance, dans un mouvement de protection de soi et affirmant de ce fait une primauté de la position dissymétrique dans la relation. Ce qui nous intéresse ici et ce qui nous pousse à vouloir aller plus loin, est cette fameuse régulation, qui à notre sens, définit l'humour comme un outil qui s'inscrit dans une dynamique relationnelle. En effet, la régulation permet de nuancer la question de l'outil en lui donnant un caractère instable et dynamique.

L'humour peut être un outil de régulation de la relation, mais cela ne nous dit rien sur la façon de se servir de cet outil. Dans cette même perspective, notre hypothèse semble être à l'image de ce que nous disent les professionnels sur leur activité. Ceux-ci nous révèlent, par leurs commentaires sur leur séquences de travail, que l'action qu'ils commentent est pensée, réfléchie et qu'elle est orientée vers un but ou un objectif clair, dans une compréhension rationnelle de leur action. Ils nous expliquent ce qu'ils sont en train de faire mais peinent à dire comment ils s'y prennent. Lorsque nous tentons de les amener sur une compréhension du « comment », alors le processus semble tomber dans un espace énigmatique. Ils énoncent alors, pour expliquer cette énigme, que cela est naturel, intuitif, inconscient, etc.

L'usage de l'humour dans la relation éducative est révélateur de la complexité de ce qui construit une telle relation. Il ne peut pas être abordé dans une logique exclusivement rationnelle. La créativité, l'imagination, l'inspiration sont à son

origine. Nous entrons ainsi dans le domaine de l'intelligence pratique et de la présence à l'autre.

En nous appuyant sur les résultats des deux ACS réalisées avec les professionnels, nous allons tenter ici d'explorer ce qui est à la source d'une production d'humour dans la relation, ce qui permet l'usage de l'humour ou non et ce qui pourrait soutenir qu'il est utilisable ou du moins, que l'on soit en mesure de l'entraîner pour en faire un outil d'intervention dans une compréhension ouverte et large. Car l'intention de faire de l'humour, comme celle de créer ou d'être inspiré, est quelque chose qui ne se commande pas; tout au plus, il est envisageable de proposer une cartographie d'un domaine dans lequel il est possible de le puiser à sa source.

Une question d'intentionnalité et de créativité

Les deux ACS seront ici confondues en fonction de ce qu'elles auront apporté à notre réflexion. Nous avons choisi de faire ressortir, à travers le discours des deux professionnels, deux positionnements majeurs quant à leur explication de leur usage de l'humour dans leur intervention. Le premier concerne la question de l'usage de l'humour comme étant un outil maîtrisé et utilisable dans une logique pensée et intentionnelle. Le deuxième est relatif à la part non maîtrisée, inconsciente, créative et énigmatique de ce même usage.

L'humour en tant qu'outil relationnel maîtrisé

Patricia nous dit, dans la séquence du babyfoot : « (...) *je sais très bien qui c'est et ce que je choisis comme thème pour jouer le jeu de l'humour* ». Elle fait référence ici aux adolescents qui sont en face d'elle et nous explique qu'elle les connaît bien et que de ce fait, elle sait comment s'y prendre pour utiliser l'humour. Elle ne nous dit cependant pas comment elle s'y prend, sauf peut-être dans la suite de sa réponse lorsqu'elle évoque le fait qu'elle utilise beaucoup l'autodérision. Mais elle poursuit en nous disant que pour faire de l'autodérision, « *il faut être très au clair avec soi* ». Il n'y a pas de recette ici. A plusieurs reprises, que ce soit l'ACS de Patricia ou d'Olivier, les deux professionnels nous font part de leurs intentions claires qu'ils avaient au moment du déroulement de la scène. L'humour leur sert à stimuler, bousculer, déstabiliser, distancer, dédramatiser, provoquer, choquer, déconstruire pour construire (une idée préconçue, un a priori), donner une image de soi ou du lieu, séduire, vivre une complicité, faire passer quelque chose de délicat, de difficile, enquêter, etc. Présenté de cette façon, l'humour apparaît comme un outil capable de répondre à une multitude de besoins qui serviraient la relation. Mais cela ne nous dit

rien sur la manière dont ils s'y sont pris pour produire de l'humour et arriver à leur objectif.

L'analyse en autoconfrontation permet de nous approcher du réel de leur activité pour tenter de comprendre ce qui a été mobilisé dans l'action. Comme nous avons fait le choix de ne retenir que l'autoconfrontation simple, nous nous attachons à leur style et nous sommes alors confrontés à leur investissement subjectif dans l'action. Afin d'étayer notre réflexion sur le sujet, nous nous sommes appuyés sur l'article de Prada et Ramirez qui traite de la créativité et met l'accent sur l'intentionnalité de l'action (2007). L'artifice créé par le processus de l'ACS, confronte les professionnels au déroulement de leur action mais dans un temps passé (évidemment). Ce que nous disent Prada et Ramirez, c'est que les professionnels (en situation d'ACS) ne parlent pas dans un premier temps de leur intention initiale et qu'ils se concentrent sur le résultat de l'action. Le sens de l'action semble ainsi se construire à partir du résultat de celle-ci, au moment du visionnement et il est alors expliqué dans une logique rationnelle. Nous faisons la même observation et c'est ce qui nous pousse à vouloir dépasser ce constat.

Le professionnel, confronté à ses propres images, reconstruit son action dans le but de pouvoir communiquer les raisons et les choix qui l'ont poussé à agir de telle ou telle manière. Il nous en donne une version rationalisée, qui devient alors accessible et compréhensible pour son interlocuteur (dans le cas d'une ACS, ce sont les chercheurs). Le fait de devoir transmettre son expérience à un tiers en est d'ailleurs la raison. Seulement, tout une part de l'action nous échappe, car être en action, c'est dans le même temps construire son action. S'il était possible d'agir et d'avancer pas à pas vers un objectif sans aucune résistance, cela sous-entendrait une toute puissance de l'acteur sur la réalité. Les tentatives d'explication téléologique de l'action « (...) *présupposent premièrement que le sujet est capable d'agir en fonction d'un but, deuxièmement qu'il maîtrise son corps, troisièmement qu'il est autonome relativement à ses semblables et à son environnement* » (Joas, 1999, p.157, cité par Prada et Ramirez, 2007, p. 4) et comme le dit encore Joas « ... *le monde nous est donné à la lumière d'actions possibles et non comme une pure extériorité dressée devant notre intériorité* » (Joas, 1999, p.169, cité par Prada et Ramirez, La créativité dans le travail social, 2007, p. 5).

Dans cet article, les auteurs insistent sur le caractère de la logique non rationnelle de l'action en expliquant que la parole peut, pour un temps, la figer « (...) *pour la faire exister dans une histoire* » (Prada et Ramirez, La créativité dans le travail social, 2007, p. 5). L'intention, dans le cours de l'action, se trouve donc être sans cesse en mouvement car elle est dépendante des conditions imposées par la réalité (les résistances du réel) d'une situation et par le fait que le sujet est lui-même dans une dynamique constante de recherche d'accord avec celle-ci. Les commentaires des professionnels sur leur activité filmée sont construits dans une logique rationnelle qui ne peut que partiellement révéler la complexité à l'œuvre dans le cours de l'action. Il est en effet difficile de rendre compte de ce qui a interpellé nos sens, ou de rendre compte des émotions qui ont été réveillées par telle ou telle situation. Le corps,

engagé dans l'action, se confronte à la réalité et est en dialogue avec elle. En effet, nous percevons la réalité par l'intermédiaire de nos sens qui nous en donnent une lecture personnelle, subjective. Notre expérience personnelle, professionnelle, nos valeurs, nos croyances, nos connaissances influencent et modifient la réalité lorsque nous nous mettons en action. De même, la réalité de l'autre (de l'utilisateur par exemple), nous appelle dans une rencontre avec une autre subjectivité qui est elle-même en mouvement et influencée par notre présence, notre activité ou par la relation.

Patricia nous dit par exemple « (...) moi j'utilise l'humour consciemment, inconsciemment. Une des choses que j'essaie de faire, c'est de rire avec eux, de rire de leurs conneries. Je fais ça pour leur montrer qu'ils peuvent avoir une emprise sur moi, qu'ils peuvent me provoquer des émotions. » Cette réponse est particulièrement intéressante pour illustrer ce que nous tentons d'approcher. Il y a d'abord cette double appartenance que Patricia reconnaît quant à l'utilisation de l'humour: l'origine consciente qui porte une intention, et l'origine inconsciente de l'humour. Elle poursuit en nous expliquant qu'elle essaie de rire avec les adolescents et qu'elle a l'intention de leur montrer qu'ils peuvent la toucher. Cette proposition de lecture de son activité est particulière, car telle qu'elle la formule, nous pourrions en déduire qu'elle est en mesure d'adopter une attitude préconçue permettant aux adolescents d'entrer dans une dimension où ils ont une emprise sur elle. A notre avis, ce que veut dire Patricia ici, c'est qu'elle sait se mettre dans une attitude de réception, d'écoute et de disponibilité à l'autre. Une forme de lâcher prise. Une proposition relationnelle horizontalisée en découle, qui lui demande de laisser pour un temps son statut professionnel de côté et de se présenter en tant que Patricia, dans l'instant vécu et partagé. On voit bien ici, que lorsque l'activité est commentée lors de l'ACS, la volonté du professionnel est de nous transmettre une lecture rationnelle de son activité. Si nous avions eu plus d'expérience dans notre rôle de chercheurs, nous aurions pu sans doute aller plus loin dans l'exploration de son activité.

Comme nous l'expliquent Prada et Ramirez dans leur article, « (...) une part de l'action est inconsciente et est indépendante de notre volonté conscientisée. C'est la mise en mots dans une histoire qui fait exister l'intention de l'action. » Mais, ce qui nous interpelle, c'est qu'au delà du discours sur l'action, les professionnels ne nous expliquent pas comment ils font pour adopter une attitude particulière propice à la production d'humour.

L'humour et la créativité

Nous sommes ici dans le domaine de l'investissement subjectif, dans une dimension qualifiée d'énigmatique puisque difficile à saisir. La créativité, comme nous allons le voir, engage et concerne l'être dans son ensemble, c'est-à-dire, avec son corps et son esprit. Comme le disent Prada et Ramirez, « il n'y a pas de rapport purement instrumental entre le sujet agissant et son corps ». Joas développe d'ailleurs le

concept *d'intentionnalité passive* qui suggère que le corps est livré à lui-même et libéré de tout contrôle (Joas, 1999, cité par Prada et Ramirez, 2007, p. 6). Le corps influence le cours de l'action. Une part est certes contrôlable, mais une part non maîtrisable reste néanmoins très importante. Selon Joas, la créativité se déploierait dans cet espace non maîtrisé qui serait propice et favorable à la naissance de l'inspiration. Il s'agirait d'une dimension où le lâcher-prise et la non crispation sur un objectif, permettraient d'engager le sujet dans une certaine qualité de présence à lui-même et à la situation. L'exemple de l'endormissement en illustrerait une forme : si je me crispe, par exemple, sur mon intention de dormir dans l'espace des dix prochaines minutes, j'ai beaucoup de chance de ne pas y arriver. Ou encore aussi, si je cherche à faire rire l'assistance et que je m'acharne sur la recherche d'une pointe humoristique, je suis quasiment assuré de me prendre un râteau.

L'intention est de l'ordre de la volonté, elle cherche à se saisir d'une part de la réalité, alors que la créativité se déploie dans un espace non maîtrisé, où l'acteur devient récepteur et s'ouvre à son inspiration. C'est ainsi qu'il s'ouvre à d'autres façons de faire, qu'il dépasse la prescription et engage sa subjectivité et l'essence de son être dans l'action. La créativité apparaît donc comme indispensable à toute activité car elle est l'expression de la subjectivité du professionnel qui permet la construction de son identité personnelle et professionnelle. Nous pensons que l'humour tire sa source de cet espace d'inspiration qui est fait de lâcher prise, de présence et d'attention à l'autre. Il semblerait en effet qu'une forme d'expertise fulgurante de la situation permettant une lecture rapide du contexte soit à l'origine d'une production humoristique. C'est ainsi que nous pourrions considérer que l'humour est une production de type artistique faite d'inspiration et qui combinerait la créativité et l'imagination de son auteur.

Patricia, lors de l'ACS (à propos de « tu vendais de la drogue au Brésil »), nous dit : « *Je sais que j'ai le sens de la répartie, j'ai beaucoup de présence d'esprit, mais c'est quelque chose que je cultive depuis très jeune.* » Elle nous parle d'une compétence personnelle qu'elle a cultivée depuis de nombreuses années. Elle mentionne ici qu'il est possible d'entraîner le sens de la répartie pour en faire un outil d'intervention. Le sens de la répartie est à notre avis une capacité créative rapide qui permet de trouver les bons mots et de leur donner un sens adéquat en réponse à une moquerie, une pointe d'humour ou une invective. C'est une capacité de réflexion rapide, mais qui s'enracine dans le corps en combinaison avec cette première. Il y a de l'inspiration, associant une capacité d'imagination et de créativité, mais aussi une faculté réflexive forte, qui est à sa source. Patricia fait un parallèle avec les matchs d'impro. En effet, les acteurs au cours de ces jeux d'improvisation, partent d'une situation qui leur est imposée ou donnée. A partir de celle-ci, ils construisent un dialogue qui s'élabore dans l'échange avec leur partenaire. Patricia nous révèle qu'elle a, avec le temps, élaboré deux ou trois échafaudages (ou schémas) lui permettant de trouver appui pour développer son sens de la répartie.

Ce n'est sans doute pas par hasard que l'on parle du "sens de la répartie" ou de "la présence d'esprit". Les sens font appel à la perception et donc à l'activité du corps,

nous permettant d'appréhender la réalité. Quant à "la présence d'esprit", nous sommes aussi dans le domaine énigmatique que nous évoquions plus haut, c'est-à-dire cette dimension de lâcher-prise propice à l'inspiration, à la créativité et donc à la production de l'humour. Mais il reste cependant difficile d'explorer avec les professionnels cette part très subjective et énigmatique de leur activité.

Patricia nous commente la scène du caca de nez. Pour rappel, elle tente de se faire entendre par des adolescents qui insistent pour qu'un des leurs (Arben) puisse revenir dans le centre de loisirs, ayant été exclu pour des propos racistes et une attitude générale non tolérée. Patricia justifie dans un premier temps sa position, mais les adolescents ne l'écoutent pas et continuent d'insister. Elle lève alors le ton et tente de passer en force, mais n'arrive toujours pas à capter leur attention. Elle leur propose alors une métaphore de son crû, particulièrement humoristique et moqueuse. Les adolescents réagissent alors, non pas sur le message, mais sur la forme, et leur attention semble captée. Patricia, en commentant ses images, nous fait part des stratégies qu'elle a employées, et nous les livre toujours dans une logique rationnelle. Elle ajoute aussi « *qu'elle se concentre sur le message pour qu'ils se concentrent sur le message, pour qu'ils ne prennent pas des anecdotes pour s'échapper.* » Son investissement ici est fort, elle ne veut pas lâcher le morceau. Sa posture et son ton de voix sont l'expression de son corps qui participe à cette volonté de faire passer le message. Elle a certes une intention très claire : ne pas lâcher le morceau car, comme elle nous l'a expliqué, un des adolescents en question a une position de leader dans le groupe habituel des jeunes qui viennent au centre; elle ne veut donc pas laisser aller les choses. Il y a donc un enjeu important qui dessine une intention claire de départ qui engage son corps et sa réflexion. La production humoristique des cacacs de nez naît de cette tension ou résistance et de cette concentration, de cette présence très forte de Patricia. Si sa volonté est de faire passer un message important (son intention), celle-ci s'adapte et s'accorde avec la situation. Il ne s'agit pas ici d'une stratégie réfléchie et pensée dans un temps antécédent, sauf peut-être concernant le fait qu'elle connaisse bien les jeunes (ce qui l'oblige à aller jusqu'au bout) et qu'elle sache mesurer l'enjeu. Le reste de son intervention et la forme qu'elle lui donne, surgit de son imagination par l'entremise de ses sens lui donnant accès à une lecture de la situation. Son corps semblerait lui permettre cet accord essentiel à la communication et à la rencontre avec l'autre. Son intention de départ s'adapte donc et est en constante modulation (ou régulation) avec la situation qui se présente et évolue. « *L'action doit être envisagée dans une perspective constructive, ouverte à une remédiation et un redimensionnement continuel* » (Prada et Ramirez, 2007, p.8). On comprend ainsi que le professionnel est pris dans l'action; qu'en la façonnant, dans une intention volontaire, il est aussi soumis à s'accorder sans cesse avec elle.

Olivier dans la séquence du tango parle de sa relation qu'il a avec le jeune de la séquence : « *Je ne le taquinerai pas trop avec le langage. Je n'emploierai pas le même ton. Parce que lui clairement, il n'est pas très au clair avec ce qu'il est et tout ça quoi. Donc voilà, je fais gaffe quoi. On sait que c'est un ado assez sensible. On sait ce qu'il vit alors on fait pas la même chose qu'avec d'autres. Il n'empêche que je danse le tango avec lui !* » Olivier nous explique ici qu'il connaît l'histoire de cet adolescent et que de ce fait, il ne peut pas réagir de la même manière avec lui qu'avec

d'autres. Le commentaire d'Olivier nous renvoie de nouveau à cette part maîtrisée de l'action mais ne nous dévoile pas la manière dont Olivier s'y prend pour « faire autrement qu'avec les autres ». Ce qui est aussi étonnant, c'est que dans les séquences où Olivier est en relation avec cet adolescent, il est dans un rapprochement qui semble plus proche, plus intime qu'avec les autres. Ils se taquinent et finissent par danser ensemble par exemple. En ce sens, Olivier a souligné le fait que le langage n'était pas forcément adapté à ce jeune, mais il n'avait certainement pas imaginé, au début de la scène, qu'il danserait avec lui. Si l'intention au départ comporte en substance toute une panoplie de notions et de paramètres à respecter, l'action en redessine le contour et la créativité peut s'exprimer. Il y aurait donc des repères qui permettent de se situer dans l'action (un point d'appui sur son expérience propre et sur la connaissance de l'autre par exemple), mais sur lesquels il ne faudrait pas se crispier afin de laisser libre cours au langage du corps et à une interprétation de la situation multidimensionnelle.

Lorsqu'Olivier nous explique qu'il entre en relation avec humour de façon naturelle et que nous cherchons à en savoir plus, il nous répond : « *Ben, c'est peut-être un truc que j'ai intégré, ..., sans m'en rendre compte, ..., j'adapte aussi mon humour à mon interlocuteur, ..., des fois ça se fait assez inconsciemment, je crois. Je me rends compte que c'est un gamin qui a pas mal d'humour : il fait souvent des petites blagues. En fait, j'emploie mon humour proportionnellement à celui que j'ai en face.* » Olivier fait référence autant à son expérience qu'à une mystérieuse capacité d'adaptation à son interlocuteur. Une formule pseudo rationnelle vient tous nous rassurer lorsqu'il dit que son humour est proportionnel à celui de son interlocuteur. Cela dit, il apparaît ici de façon intéressante, à notre sens, que ce "truc intégré sans s'en rendre compte" est au même titre que le sens de la répartie de Patricia, issu d'un champ situé hors de la conscience et appartenant sans doute à l'intelligence corporelle. Nous avons d'ailleurs parlé en début de travail de cette intelligence en nous appuyant sur la théorie de Dejours qui la qualifie également d'intelligence rusée ou de métier.

L'analyse des ACS nous a amenés à entrer davantage dans la compréhension de l'activité des professionnels. Le travail social a cette particularité que l'essentiel de l'action se fonde sur l'établissement et le vécu de la relation à l'autre. Comme la capacité d'entrer en relation est particulièrement personnelle, les professionnels se voient confrontés dans leur activité à leurs façons de faire, à leurs styles. Leur subjectivité est engagée pleinement, comme nous le révèle Olivier à la fin de l'ACS : « *Oui, mais ta vie privée entre en compte parce que tu viens avec ce que tu es, dans ce genre de boulot. Là, tu travailles avec ce que tu es, avec ton être.* ». Dès lors, cela détermine un travail professionnel qui implique une très forte mobilisation de l'investissement subjectif des acteurs. Ceux-ci doivent apprendre à combiner expérience personnelle et professionnelle et l'accorder à la collaboration avec les collègues tout en restant fidèles aux prescriptions du métier. En effet, chacun agit selon son style et le genre les réunit dans ce qui est commun à leur action. Patricia et Olivier communiquent ensemble et partagent leurs façons de faire, ils créent ainsi le genre sur lequel ils peuvent s'appuyer pour développer leur propre identité professionnelle. Comme le disent Prada et Ramirez en faisant référence à Clot : « *Le*

style est la figure subjective de l'action, alors que le genre est la réunion des différentes façons de faire qui s'accordent et l'alimentent » (Prada et Ramirez, 2007, p.12).

Parler de son style, c'est révéler sa subjectivité et de ce fait, une part d'intimité. Il n'y a certes pas que la pudeur qui entrave le discours sur l'activité, mais le fait est qu'une grande part de l'action échappe à la compréhension et ce constat peut être déstabilisant voire délicat à exprimer ou à révéler dans une profession. La prescription nous dit ce que l'on doit faire, l'action nous confronte à la réalité, le discours sur l'activité nous permet de mieux comprendre les intentions dans l'action et la créativité nous permet de donner du sens à l'action et à la prescription.

Un enjeu serait de pouvoir s'approcher le plus possible d'une compréhension de ce qui se joue dans ce processus créatif. Le travail social souffre d'un manque de possibilité d'expliquer les gestes du métier et de faire valoir les compétences requises pour son exercice. Comme le travail social se fonde sur l'établissement d'une relation avec un usager, le mystère de la rencontre et de ce qui s'y joue est peu visible. C'est pourquoi nous tentons de circonscrire cette dimension relationnelle en élaborant des clés de compréhension susceptibles de nous aider à l'appréhender. L'usage de l'humour pour nous, deviendrait alors révélateur de cette complexité, puisqu'il puise à la source de l'intelligence rusée, de l'investissement subjectif, de la créativité et de l'inspiration, et qu'il est au cœur de la relation.

Une qualité de présence à l'autre pour réguler la relation avec humour

La question de la présence à l'autre a été abordée dans un article intitulé « *Accéder aux savoirs d'action dans la formation des travailleurs sociaux. L'exemple de la présence à l'autre* » (Libois et Mezzena, 2007). Nous aborderons ici ce thème car il nous semble que les professionnels font état implicitement de cette capacité de présence à l'autre leur permettant de s'accorder avec leur interlocuteur. Ils conçoivent d'ailleurs que c'est ce qui leur permet de se représenter la situation de l'autre ou de pouvoir évaluer une palette de besoins auxquels ils seraient en mesure de répondre. L'humour devient alors dépendant de cet accord avec l'autre. Sans cette faculté, le professionnel pourrait devenir blessant, dénigrant ou maladroit. En effet, faire de l'humour ne fonctionne pas à tous les coups et la prudence est de mise.

Nous avons tenté de comprendre dans quel espace il pouvait naître et nous l'avons associé au domaine de la créativité. Nous proposons maintenant d'essayer de comprendre comment le professionnel est en mesure d'entrer en relation et d'évaluer avec pertinence la capacité de compréhension, la sensibilité, le vécu, etc, de son interlocuteur. Patricia et Olivier nous ont démontré qu'ils étaient en mesure de le

faire dans le cours de l'action et qu'ils étaient capables de nous commenter le pourquoi de leur type d'intervention (humoristique). Ce qu'ils n'ont pas pu nous révéler par contre, c'est comment ils ont été aptes à évaluer la situation de leur interlocuteur. Cette question est vaste et réside aussi dans une dimension mystérieuse de la profession sociale. Comme le disent Libois et Mezzena, « *Le travail social comporte ainsi des zones énigmatiques importantes qui restent à défricher et dont les sciences humaines, aussi riches soient-elles, ne sont pas encore parvenues à se saisir* » (2007, p.27). Expliquer ce que l'on fait, par l'intermédiaire de l'analyse de l'activité, s'avère possible dans une certaine mesure. Mais expliquer comment on le fait, dire ce qui a été convoqué comme part de soi dans l'action, est une chose complexe et qui semble sortir du champ de la conscience. Les professionnels useront de raccourcis pour expliquer que c'est naturel, un truc personnel, que c'est une question de bon sens, de feeling. Dejours explique que « *l'intelligence pratique s'exprime dans l'ingéniosité du professionnel et s'ancre dans son corps, en engageant tous ses sens et en faisant appel à toute son expérience.* » (C. Dejours, 1993). La question de la présence à l'autre résiderait dans une dimension corporelle et serait attachée aux sens. La notion d'expérience est aussi abordée et semble être un point de repère perceptible mais qui reste très subjectif. Il est vrai que l'analyse de l'activité propose de prendre en compte, voire même de valoriser fortement la part subjective des professionnels. L'enjeu serait même de tenter de dire ce qui jusqu'ici est resté dans une certaine forme de mystère et d'énigme et de pouvoir participer à isoler certaines compétences pour en faire l'attribut des professionnels de la relation. Mais là n'est pas notre enjeu à nous.

La présence à autrui semble s'élaborer dans la rencontre et l'établissement de la relation en engageant le corps dans une qualité de perception particulière. Comme l'expliquent Libois et Mezzena, la présence à l'autre ne demande pas forcément « (...) *de déployer un substitut quelconque pour entrer en relation* ». La présence à l'autre semble sortir du champ de l'intentionnalité pure et se rapproche d'une posture intérieure plutôt passive mais réceptrice. Comme nous l'avons vu plus haut lorsque nous parlions de la créativité et de cet espace propice à l'inspiration, fait d'un certain lâcher-prise, la présence à l'autre semble s'inscrire dans une dimension analogue. Le corps et ses perceptions, et le retour de ces perceptions en émotions ou en sensations, doit pouvoir établir ce dialogue avec l'extérieur ou la situation donnée, pour mettre en condition le professionnel à ce qu'il se rende disponible et ouvert à recevoir l'autre. Comme l'explique Dejours, « *l'engagement du corps, bien que fondateur de l'intelligence pratique même, n'implique pas l'absence de pensée* » (C. Dejours, 1993, p. 53). L'expérience de la rencontre semble convier simultanément ou plus précisément dans une modulation fine et rapide, un mouvement oscillatoire, allant de la perception sensorielle à la pensée, dans un aller-retour, et permettant ainsi une lecture de la situation. Ceci est une hypothèse que nous ne sommes pas en mesure de vérifier mais qui pourrait être admise en terme de nouvelle perspective à travailler.

Le sens de l'humour dans le monde des sens

La présente partie peut heurter la sensibilité et les goûts de certains, c'est pourquoi il nous semble important de préciser que ce qui va suivre est développé dans une intention de précision sur notre recherche en abordant un domaine encore peu exploré. Nous invitons donc le lecteur à oublier pour un temps ce qui est connu, repéré et validé par l'état de la science actuelle. Le thème de l'humour nous autorise, à notre sens, à sortir du cadre et à proposer une visite d'un courant de pensée qui se fonde sur un postulat qui peut être taxé de subversif. Mais l'intelligence rusée et par extension, l'humour, justifient selon nous ce choix. Nous nous sommes basés sur les écrits de Rudolf Steiner qui est un auteur qui a été souvent décrié par la critique. Son postulat de base s'inscrit dans un courant de pensée que nous pourrions qualifier de spiritualiste et ses apports à la science en général proposent un éclairage qui peut être déstabilisant, irritant pour certains, mais assurément intéressant. Et qui plus est, nous avons trouvé son ouvrage sur les rayons du fond de la bibliothèque de la HETS-ies. Il nous faut préciser maintenant la raison du développement qui va suivre.

Définir l'humour en tant qu'outil relationnel nous a amenés à discuter cette question et à percevoir que celui-ci était relié à la créativité et par là-même à l'intelligence du corps. Le corps et l'esprit nous apparaissent comme indissociables lorsque nous tentons de comprendre ce qui est au fondement de la relation et du travail social. Nous avons d'ailleurs évoqué à plusieurs reprises que les perceptions du corps, par l'intermédiaire des sens, permettaient une lecture de la réalité. Nous n'avons cependant, à aucun moment, tenté de repérer de quels sens il s'agissait. Lorsque les professionnels peinent à dire ce qu'ils font, ils peuvent expliquer que c'est une question de feeling ou de bon sens, comme nous l'entendons souvent dans la profession. Patricia nous parlait de son sens de la répartie par exemple, et nous ne pouvons ignorer que le sens de l'humour est une expression commune.

Nous avons donc voulu aller voir du côté des sens pour tenter de nous approcher, encore un peu, d'une compréhension plus fine de cette zone, de cet espace, de ce domaine énigmatique dont nous parlons depuis un moment et qui semble échapper à toutes tentatives de compréhension. Nous précisons encore ici, que ce que nous développons fait partie de notre exploration de l'activité de Patricia et d'Olivier et que nous restons attachés à notre recherche. La question de la présence à l'autre, comme nous allons le voir, sera abordée ici de façon originale. Le mystère qui réside aussi derrière les dires des deux professionnels, sur leur capacité d'évaluer les besoins ou de s'accorder à la réalité de leur interlocuteur, trouvera ici une explication ou plutôt une nouvelle manière d'appréhender et de se situer dans le domaine de l'activité corporelle. Nous vous ferons part d'un petit extra concernant le domaine des sens, car Steiner en définit douze; ils ne sont certes pas tous parlants concernant l'objet de ce travail, mais nous vous les énumérerons en les décrivant chacun succinctement.

Steiner nous donne une définition de ce qui caractérise un sens : *« Un "sens" nous permet de connaître sans l'aide du raisonnement. Mais lorsqu'un jugement est à*

l'origine de la connaissance, nous ne devrions pas parler de "sens"; ce terme est réservé à l'acte de connaître qui exclut le jugement. Pour percevoir une couleur vous vous servirez d'un sens, mais pour juger entre deux couleurs, ce n'est pas un sens que vous utilisez » (Steiner, 1977, p. 31). Les cinq sens communément admis semblent répondre à cette définition, mais nous verrons que sa proposition les agence et les fait apparaître de façon différente.

Steiner repère un premier sens qu'il appelle le sens vital ou sens de la vie:

« La première perception de son humanité, l'homme la reçoit par le sens vital, grâce auquel l'homme prend conscience de sa corporalité qui lui est immanente. C'est là le premier sens véritable dont on doit tenir compte au même titre que des sens de la vue, de l'ouïe ou de l'odorat. On ne saurait comprendre les sens tant qu'on ne sait pas qu'il existe une possibilité de ressentir intérieurement sa globalité, - et de prendre conscience de cette harmonie corporelle globale » (Steiner, 1977, p.27).

Ce premier sens est celui qui nous permettrait de ressentir la fatigue, la faim ou la soif. Il l'associe d'ailleurs à la perception que l'on aurait aussi d'un son ou d'une couleur. Le deuxième sens qu'il définit comme le sens du mouvement serait un sens nous permettant de ressentir et de percevoir les mouvement de son corps et des membres (la sensation de remuer les bras et les jambes par exemple). Le troisième sens qu'il dénomme le sens de l'équilibre (ou sens statique) permettrait de distinguer le haut et le bas par exemple. Ces trois premiers sens permettraient selon Steiner une perception intérieure que l'homme aurait de lui-même.

Le quatrième sens concernerait un échange de l'homme avec l'extérieur, dans une recherche d'union avec une substance gazeuse, faisant appel au sens de l'odorat. Le cinquième sens permettrait de pénétrer davantage encore dans une substance. C'est le sens d'une perception encore plus étroite du monde extérieur et qui caractériserait ce qu'éprouve le corps en contact avec un corps liquide. Il serait en relation avec l'organe du goût. Le sixième sens, toujours dans un mouvement plus avancé de l'investigation sensorielle du monde, permettrait de distinguer si la lumière traverse ou non un objet. Steiner l'identifie au sens de la vue. En avançant encore dans un mouvement de perception toujours plus profonde du monde, le septième sens, ou sens de la chaleur, nous permettrait d'éprouver la sensation de la chaleur (sensation de saisir un morceau de glace ou de fer chaud par exemple). Le huitième sens serait le sens de l'ouïe nous permettant de percevoir les sons, les résonances, toujours dans un mouvement de perception plus profonde de la nature des choses.

Le neuvième sens, que Steiner qualifie de sens supérieur, est celui qui nous permettrait de communiquer avec autrui par la parole. Il l'appelle d'ailleurs le sens de la parole ou du langage :

« L'enfant apprend à parler avant d'apprendre à juger. (...) Un peuple s'exprime au moyen d'un langage commun; le jugement, par contre, est l'affaire de l'individu. Ce qui se révèle au sens n'est pas soumis à l'activité psychique de l'individu. L'ouïe nous révèle la vibration interne. Mais percevoir qu'un son signifie ceci ou cela n'est pas une simple affaire d'ouïe: ce qu'exprime la parole s'adresse à un tout autre sens, au sens de la parole. C'est pourquoi, bien avant de savoir juger, l'enfant parle ou comprend la parole » (Steiner, 1977, p.32).

Le dixième sens, défini comme le plus élevé dans la vie courante, serait le sens de la pensée. *« Grâce à lui l'homme est capable de comprendre le concept qui se revêt des sons du langage. Pour que nous puissions juger, nous avons besoin de concepts » (Steiner, 1977, p. 32).* Steiner précise que *« Les sens supérieurs nous permettent de comprendre et de saisir la nature profonde des choses; c'est pourquoi on les appelle sens de l'entendement ou de la compréhension » (Steiner, 1977, p.33).*

Quatre des cinq sens qui sont considérés habituellement sont représentés et abordés dans cette énumération. Seul manque le sens du toucher qui selon Steiner est souvent confondu avec le sens de la chaleur.

« Toutefois, une observation attentive permet de constater que le toucher ne se réduit pas à l'acte qui consiste à palper un objet ou une surface. Car on peut également parler du toucher, lorsque notre œil cherche quelque chose. De même, pour le sens de l'odorat et celui du goût on peut aussi parler d'un " toucher ". Lorsque nous flairons, c'est l'odorat qui touche. Jusqu'au sens de la chaleur, le toucher est une propriété commune du quatrième au septième sens. De ces sens-là nous pouvons donc dire que ce sont des " sens du toucher " » (Steiner, 1997, p.33).

Le onzième sens et le douzième sens sont dénommés respectivement le sens de la pensée d'autrui et le sens du moi d'autrui. Ils permettraient d'accéder à ce qui s'exprime chez l'autre (intérieurement) et à ce qu'il en dit. Ce seraient des sens relatifs à une forme d'écoute profonde qui supposeraient que l'on soit capable de s'effacer soi-même pour être dans une présence à l'autre attentive et profonde, au delà de ce qui est manifesté.

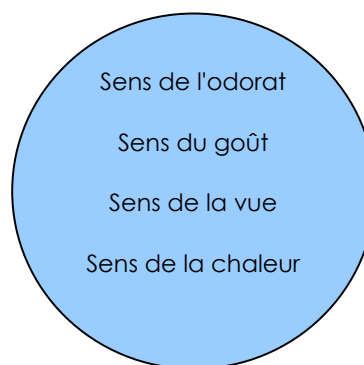
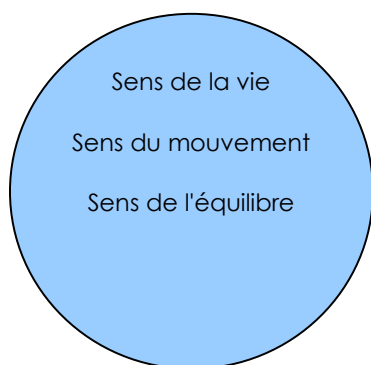
Steiner classe ces douze sens en trois ensembles: le sens de la vie, du mouvement et de l'équilibre seraient des sens corporels. Les sens de l'odorat, du goût, de la vue et de la chaleur seraient des sens d'ordre affectif (ou de l'âme); et les sens de l'ouïe, de la parole, de la pensée d'autrui et du moi d'autrui seraient des sens cognitifs permettant d'accéder à une perception du monde social. Steiner, dans l'ouvrage précité, mentionne l'existence du onzième sens en le dénommant le sens imaginatif (qui fait naître la sensation d'une chose, l'impression sensible, la perception

extérieure), et du douzième, défini comme étant le sens de l'inspiration (qui déploie son activité vers l'intérieur en permettant des impressions plus complexes associées aux sentiments). Comme il ne s'agit pas d'ouvrir davantage cette question, nous ne traiterons pas plus en détail ce sujet. La présentation des douze sens commentée ici est celle qui est la plus courante. Nous mettons également en annexe une conférence de Steiner traitant de ce sujet. Le lecteur attentif y trouvera certaines différences avec ce que nous avons décrit ici. La question des sens est un sujet extrêmement vaste et complexe qui ne fait pas l'objet de ce travail. Cependant, tout ce qui est présenté ici est fidèle à la pensée de l'auteur et représente un condensé de diverses lectures sur le sujet des sens.

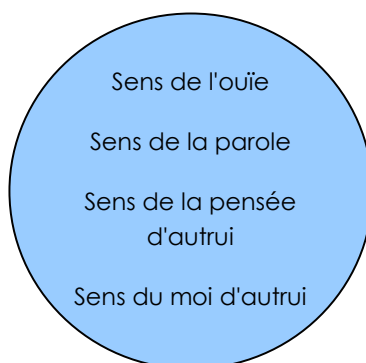
Afin de faciliter la compréhension de cette approche originale, nous proposons un petit schéma de notre crû qui reprend les sens dans l'ordre établi par Steiner et les regroupe selon leur nature.

Perceptions intérieures/sens corporels

Échanges avec l'extérieur/Sens affectifs



Sens supérieurs/Sens cognitifs ou sociaux



On comprend sans doute maintenant un peu mieux ce qui nous paraissait parlant dans cette proposition, certes originale mais non dénuée de sens (encore un !). Cette démonstration ou plutôt cette présentation des sens selon Steiner a retenu notre attention et nous pensons qu'il y a une pertinence à ce que l'on puisse se positionner

face à une nouvelle proposition de lecture du monde sensoriel. Mais qu'est-ce que cela nous apporte pour notre travail ?

Premièrement cela concerne notre posture de recherche. Nous pensons effectivement qu'il est important de ne pas négliger des pistes de compréhension qui nous permettraient de nous approcher de cette fameuse zone énigmatique. Deuxièmement, le fait d'accepter pour un temps une nouvelle posture de recherche, nous convie à repenser certains contenus et à nous positionner différemment, avec un angle de vue nouveau. Le fait d'ouvrir le champ de la perception des sens, en s'appuyant sur des théories marginales, mais qui élargissent les savoirs actuels, nous permet sans doute de tenter d'en faire l'expérience personnellement, de la faire vivre intérieurement et d'en vérifier ainsi sa pertinence. Le langage du corps et le dialogue qu'il entretient avec le monde ambiant est certes une énigme, comme l'est d'ailleurs celle de notre présence et de notre réalité. C'est donc avec un souci profondément réaliste que le chercheur se doit de cheminer sur le chemin de la connaissance, et le chercheur réaliste est sans doute celui qui prend en compte dans sa recherche, ce qui reste caché, énigmatique et secret.

Le sens de l'humour ne fait malheureusement pas partie de cette proposition mais il nous semble qu'il peut s'inscrire dans le petit groupe des sens cognitifs permettant une perception du monde social. Il serait sans doute associé aux sens de la parole, de la pensée et du moi d'autrui. Cette perspective ouvre à notre sens un champ de pensée qui peut nous permettre d'apporter dans notre pratique une attention particulière à ce que supposerait l'existence de ces sens.

Nous n'entrerons pas plus en détail sur cette question des sens qui sort de notre sujet. Mais il nous faut faire un constat, à ce stade du travail. Nous tentons de comprendre et de circonscrire une zone énigmatique de l'activité qui serait à la source de la production de l'humour (et d'autres gestes professionnels, bien sûr). Nous l'avons identifiée, à l'aide de nombreuses théories, comme un espace associé au corps. Mais notre réflexion sur le sujet nous amène à observer que la formation des travailleurs sociaux ne considère que très légèrement l'importance du corps dans ce que nous avons identifié comme une profession de la relation. Si nous avons posé comme hypothèse de départ que l'humour était un outil relationnel et qu'il permettait de réguler la relation (que nous avons appelée éducative), nous sommes arrivés ici au constat que le travailleur social lui-même était l'outil et que l'humour était sans doute l'expression de son intelligence rusée ou corporelle, mais qu'il ne pouvait être considéré comme un outil en tant que tel. Steiner nous donne par exemple ici une définition de l'homme en tant qu'outil : « *L'homme peut être considéré comme un instrument destiné à percevoir le monde, à le ressentir avec son âme et à le comprendre par l'esprit* » (Steiner, 1977, p. 61). Ce postulat mériterait que l'on s'y attarde, ne serait-ce que pour s'inspirer d'une démarche qui viserait à exploiter davantage le corps et ses perceptions, notamment ou particulièrement dans le domaine de la formation des futurs travailleurs sociaux.



... Conclusion

Perdre le sens de l'humour pour le retrouver, ce pourrait être ce qui a caractérisé notre parcours à travers ce travail. Nous nous étions basés sur un choix de sujet de mémoire en relation avec ce que nous vivions. Saucissonnés dans un rythme de vie particulièrement trépidant, notre volonté était de décharger le surplus de tension qui nous habitait. Le rire et l'humour nous paraissaient répondre à ce besoin existentiel, comme une forme de réaction de survie face à l'adversité des affaires en cours et des projets à réaliser. Puis le dégrisement nous rattrapa. Le poids des éléments se refit sentir, la gravité terrestre nous rappela au sol et nous laissa en prise avec notre réalité. Il fallait plonger dans le sujet, le décortiquer, l'analyser, le théoriser, le penser, le rationaliser, le figer pour un instant, afin de faire l'exercice de l'appréhender par la réflexion.

Quelle savonnette ! Par quel bout le prendre ? Les lectures assidues nous emmenèrent sur le terrain du plus de savoirs et de connaissances et nos élans de chercheurs en herbe vinrent apporter au sérieux de la démarche une ambition un peu folle : révolutionner et éclairer la face cachée de la lune ! Mais lorsque nous étions sur la lune, nous ressentîmes un sacré vertige ; chaque thème se présentait comme un univers, chaque phrase était un monde et chaque mot un océan de possibilités multiples de compréhension, d'interprétations, d'associations d'idées, etc. Nous en avions carrément la nausée. Nous avons donc dû revenir sur terre, mais cette fois-ci habités d'une profonde humilité face aux mystères et aux énigmes de la connaissance. Le corps nous rappelait enfin : ohé, les gars ! Vous allez enfoncer des portes ouvertes et apporter le milliardième d'une crotte de paramécie à la connaissance du métier et du sujet de l'humour.

C'est donc, de retour dans nos chaussures, que nous avons alors décidé de poser une équation. Nous n'étions certes pas convaincus par elle mais elle avait l'avantage de nous fixer un cadre de recherche et de réflexion. Comme un amer sur la côte, nous pouvions enfin nous appuyer sur un repère ; un point fixe, à l'horizon, à peine visible, mais quelque chose de posé, un repère auquel nous pouvions nous accrocher. Il y eut des jours de tempête. Mais nous tentâmes de ne pas lâcher la barre du navire. Nous aurions pu ouvrir certains ouvrages et les parcourir ou les étudier. Nous avons été alors prudents. Nous pressentions le piège, l'abîme et le retour du vertige, de la nausée. Nous avons donc abordé certaines parties de notre travail avec prudence, en nous appuyant sur ce que nous avions tiré de notre réflexion sur le sujet. Nous avons été réguliers, nos échanges ont été riches, passionnés, parfois emprunts d'angoisses et parfois d'optimisme fécond. Certains auteurs nous ont aussi permis de dépasser, d'alimenter ou de relancer notre réflexion.

Ce travail est donc le fruit de notre expérience personnelle, professionnelle, de l'apport de certains auteurs, de notre partage d'idées ; mais aussi le fruit de notre capacité de jonglage qui nous a demandé de composer entre vies familiale, professionnelle, estudiantine, etc.

L'humour est un outil de régulation de la relation éducative, voilà notre premier ancrage, notre amer sur la côte.

Nous avons choisi de différencier la relation éducative de la relation tout cours, en précisant qu'il s'agissait d'une relation contractuelle, professionnelle. Une relation définissant la rencontre de deux êtres qui se trouvent ensemble par l'intermédiaire d'un accord défini et instituant un type de relation codifié, établissant une dissymétrie relationnelle. Une relation plaçant les protagonistes dans un rapport d'ascendance de l'un sur l'autre, d'un professionnel ayant une mission et d'un usager ayant une demande.

La régulation de la relation éducative nous a amenés à percevoir que, dans cette proposition, il y avait une oscillation entre le statut du professionnel et son statut d'être et que la relation éducative n'était pas faite que d'une mission mais qu'elle était nourrie de ce qui compose la rencontre entre deux êtres faits de chair et de sang. Nous avons tenté de percevoir le mouvement relationnel qui s'opère entre ces deux propositions.

La notion de l'outil nous amena à considérer la possibilité d'un repère fixe dans cette fluctuation relationnelle en nous posant la question de savoir s'il y avait un moyen de transmettre une façon de faire, si nous pouvions proposer l'humour en tant qu'outil d'intervention. Nous étions certes un peu sceptiques quant à cette proposition, mais elle nous a donné la possibilité de nous appuyer sur une hypothèse de fond et de départ nous permettant d'évaluer et d'analyser cette dynamique. Nous avons notamment associé la notion de l'outil relationnel avec l'humour en faisant le choix de ne pas ouvrir encore tout un pan sur la dimension théorique concernant ce sujet qui nous donnait le vertige. Notre intuition, sous-jacente, reléguait l'humour à une dimension plus artistique, nous le pressentions d'ailleurs davantage comme un thème pouvant être travaillé et permettant de développer tout une palette de compétences professionnelles associées au travail du corps et de l'esprit, comme le sont l'imagination, la créativité, l'inspiration, la bonne distance, l'aisance corporelle, l'expérience émotionnelle, etc. Cette équation nous amena à poser et à faire ressurgir cette intuition, en démontrant un parcours qui, partant de la tête, pouvait revenir au corps en démontrant qu'il y avait une combinaison indissociable entre ces deux pôles. Nous aurions pu faire le chemin inverse, partir du corps pour comprendre que la tête était indissociable de celui-ci. Le travail d'écriture et d'analyse, à notre sens, nous a contraints à adopter le premier mouvement.

Le domaine de l'animation socioculturelle et particulièrement celui de la Maison de Quartier des Asters nous a semblé être un terrain d'expérience et un champ d'exploration adaptés. La particularité de la relation tissée entre un animateur et un jeune fréquentant ce lieu nous a permis de déceler, au sein de la relation éducative tenue qui caractérise ce type de travail, que l'humour en plus d'être largement présent, était un moyen d'entrer en relation parfois avec une volonté de rappeler l'horizontalité de la rencontre ou parfois la différence de statut entre les protagonistes. Ce mouvement de pendule entre rapprochement et mise à distance nous est cependant apparu comme trop simpliste et trop maigre pour expliquer la nature de l'humour dans la relation. L'analyse de l'activité, par la méthode que nous avons utilisée, nous a poussés à vouloir aller plus loin et à nous rapprocher de la question plus centrale que nous avons, à savoir : l'humour à quoi ça sert ?

En partant des premiers entretiens avec les professionnels, puis en les filmant, en les analysant et enfin en les faisant parler sur leur activité, nous avons rapidement découvert qu'il résidait une zone énigmatique difficile à creuser. Et pourtant, c'était là, dans cet espace, que nous avons l'intuition que l'humour prenait sa source. La particularité méthodologique que nous avons adoptée, à savoir la méthode de l'ACS combinée avec un sujet de recherche ciblé (l'humour dans la pratique des professionnels), nous a confrontés à une difficulté centrale. D'une part, nous étions partis dans un mouvement qui se devait de respecter une remontée de la connaissance à partir de la substance de l'activité des professionnels et d'autre part, nous tentions de plaquer une hypothèse qui nous orientait vers la recherche d'un sujet précis au travers de leur intervention. Il y avait une volonté de comprendre l'activité en la laissant advenir et dans le même temps une intention précise de faire ressortir des éléments qui alimenteraient notre sujet de l'humour. Cette posture de recherche nous a à plusieurs reprises perturbés. Nous devons simultanément veiller à « laisser faire » et analyser, et de l'autre côté, à questionner, orienter et de ce fait influencer sur le cours des choses. Cependant, l'analyse de l'activité a été pour nous un socle sur lequel nous avons pu nous appuyer. Nous avons certainement dérogé aux règles de la méthode afin de l'adapter à notre sujet d'étude et c'est d'ailleurs pourquoi nous avons fait le choix de ne pas utiliser dans ce travail l'autoconfrontation croisée des professionnels (ACC).

Patricia et Olivier se sont prêtés à l'expérience avec confiance et générosité. Chacun nous a donné de la matière à travailler. Ils nous ont transmis leurs perceptions de l'humour dans leur activité, se sont mis en scène et nous ont expliqué par la suite les raisons et le sens de leur action. Nous avons essayé ensemble d'enserrer la problématique. Le fait de se prêter à cet exercice était courageux de leur part et nous avons essayé en retour d'apporter un soin tout particulier à produire une analyse de leur travail, respectueuse et sans jugement sur leur personne et leur activité.

C'est à l'issue des ACS, en nous basant sur ce que Patricia et Olivier nous ont dit de l'humour dans leur activité et sur la base de leur discours sur les images filmées de leur travail, que nous avons perçu que s'ils pouvaient aisément nous expliquer les raisons et leurs intentions quant à leur recours ou à leur usage de l'humour dans leur

relation avec les jeunes, il devenait alors beaucoup plus difficile pour eux de nous expliquer comment ils s'y prenaient pour le produire. C'est par l'apport théorique de l'intentionnalité de l'action que nous nous sommes mis à vouloir aller plus loin dans notre recherche. Nous avons *le pourquoi* de leur activité mais *le comment* restait énigmatique. Si nous voulions proposer l'humour en tant qu'outil relationnel, il nous fallait savoir comment les professionnels s'y prenaient pour l'utiliser.

Nous réactivions de grands thèmes de l'analyse de l'activité. L'intelligence pratique, la créativité et l'engagement du corps dans le travail nous ont paru être des thèmes incontournables. Nous avons le sentiment de nous approcher de cette fameuse zone énigmatique, si chère au travail social qui, si nous étions en mesure de l'approcher un peu plus précisément, nous permettrait de valoriser la profession et les gestes du métier. Comme la relation est le noyau de la profession du travail social et qu'elle s'inscrit dans une alchimie complexe et sans cesse en mouvement dans ce qui caractérise la rencontre entre des êtres, nous ressentions une très forte appartenance de l'humour à cet espace mystérieux. Nous avons alors tenté d'expliquer que l'humour était relié à l'activité du corps et de l'esprit, qu'il était produit dans cette dialectique complexe entre le corps et la tête pensante. Les professionnels nous ont en effet expliqué que pour produire de l'humour, ils avaient recours à des trucs, qu'ils pouvaient évaluer la situation de l'autre en une fraction de seconde, que cela était naturel, parfois inconscient ou parfois issu de leur expérience personnelle ou professionnelle. Mais nous ne pouvions creuser davantage le sujet.

Etant nous-mêmes professionnels du social, nous connaissions bien cette zone énigmatique qui fait que l'on est en mesure de s'accorder à la réalité de l'autre et de trouver la bonne attitude. Beaucoup parlent dans la profession de cette faculté comme étant une question de bon sens. L'occasion était brûlante de nous rapprocher de ce que nous appelons communément le sens de l'humour et de tenter une petite digression du côté d'une science ou d'une philosophie un peu alternative qui propose de définir le monde de la perception en attribuant à l'être humain une bonne douzaine de sens. Cette proposition pourrait être qualifiée de subversive et pourtant nous l'avons trouvée pertinente. Elle ne nous amène pas forcément plus loin sur la connaissance du sujet de l'humour mais elle propose de se situer intérieurement sur une autre base d'observation de soi dans l'action. Tenter de vérifier cette faculté hypothétique revient à nommer et identifier une autre forme d'appui intérieur pour comprendre notre propre relation avec le monde ambiant. C'est aussi un moyen de mettre en avant l'activité du corps en relation avec l'activité de la pensée et de la réflexion, et d'orienter notre regard sur le monde en acceptant sa complexité et de nombreuses zones sans doute à jamais énigmatiques. En ce sens, cela est une question d'honnêteté et de réalisme concernant la posture de recherche.

Une formation par l'humour à l'intelligence du corps

L'humour est révélateur d'une puissance créatrice et imaginative en chacun de nous. Le travailleur social se confronte à la réalité de l'autre, venu chercher un soutien, du réconfort ou de l'aide. La rencontre s'opère alors dans une dimension qui théâtralise la réalité de la relation; le travailleur social adoptant un rôle prescrit par son cahier des charges et sa mission. Loin de jouer un rôle, au sens théâtral, il est cependant amené à devoir composer une partition des scènes auxquelles il se trouvera confronté. L'identité professionnelle devrait à notre sens se construire sur la base d'une expérience de la relation et sur le processus continu de formation du professionnel. La posture à adopter est à l'image de la construction d'une personnalité qui s'adapte, évolue et grandit au contact de la réalité. Lorsque nous parlons d'identité professionnelle, nous tentons de définir une identité qui se démarquerait de celle qui compose un individu en particulier. Soit nous considérons qu'un professionnel du travail social est composé de deux identités, soit nous sommes d'accord de penser que l'identité professionnelle est dans une imbrication complexe et indissociable de ce qui compose l'identité de ce même individu. L'engagement du corps des professionnels dans toutes les professions est une évidence, mais le travail social a ceci de particulier que l'importance de l'investissement subjectif est capitale et centrale pour l'établissement et le vécu d'une relation, cette dernière étant le noyau du métier.

Alors comment est-il possible d'apprendre le métier ? La formation proposée actuellement se centre sur le développement de connaissances et de savoirs multiples. La raison et la pensée sont sollicitées et le travail du corps reste peu développé. Nous avons émis l'hypothèse que l'humour était un outil de régulation de la relation éducative. Nous pensons, à l'issue de ce travail, qu'il pourrait l'être pour autant qu'il ait été éprouvé, entraîné, travaillé, avec autant de soin et en y apportant autant d'importance que ce qui est proposé en formation autour de l'acquisition des savoirs intellectuels.

L'humour est en fait lié au corps et à l'esprit dans un entrelacs, un lien inextricable. L'esprit, la pensée, la raison se trouvent être dans un lien si intime avec le corps, qu'il serait à notre sens important d'explorer cette dialectique complexe en proposant des ateliers de découverte sensorielle, combinant le jeu et la pensée et développant ainsi une formation plus complète. L'analyse de l'activité participe à cette identification de l'importance du corps dans le travail relationnel. Il ne resterait donc plus qu'un pas pour mettre en place un atelier inspiré par l'humour développant ce qui le caractérise, à savoir: la capacité de prise de distance, le développement de la confiance en soi, le jeu, l'imagination, la créativité, l'inspiration, les émotions, la gestuelle, les mimiques, la parole et le langage, l'improvisation, la fluidité de la réflexion, l'écoute, l'attention, la présence à l'autre, etc. La liste n'est de loin pas exhaustive, mais quel bonheur de percevoir un chantier de formation avec autant de thèmes sympathiques à aborder. Nous pourrions certes envisager que le travail social n'appartient pas aux sciences du social mais qu'il s'apparente bien davantage à un art, l'art de la relation. Cette définition est certes délicate dans un contexte social qui cherche à objectiver et à

rationaliser le travail, mais elle pourrait dans une certaine mesure compléter la définition du travail social en tant que science. Cet apport épistémologique nous renverrait à une perception de la profession qui est faite de sensibilité, d'inspiration et de créativité.

Nous terminerons ce travail en affirmant cette fois que l'humour est indispensable à tout établissement et vécu de la relation. Qu'il est un composant essentiel de la pensée et du corps et que perdre le sens de l'humour reviendrait à perdre le sens de la valeur des choses, le sens de l'existence.

« Si j'étais Dieu et que j'avais créé l'homme, je n'aurais pas placé la tête tout en haut du corps mais à la hauteur du nombril comme encastrée dans le bassin, et en haut, à la place de la tête, j'aurais posé un vase de fleurs que l'on changerait chaque jour. » (Vladimir Torpatoff alias Bénédicte Gampert)



... Bibliographie

Ouvrages

Bergson, H., (1959). *Le rire, essai sur la signification du comique*. Paris : PUF, Edition du centenaire.

Chopart, J.-N. (dir.). (2000). *Les mutations du travail social : dynamiques d'un champs professionnel*. Paris : Dunod.

Clot, Y. (2000). La formation par l'analyse du travail : pour une troisième voie. In B. Maggi (Ed.), *Manières de penser, manières d'agir en éducation et en formation* (pp. 133-143). Paris : PUF.

Couet, J.-F., Davie, A. (2002). *Dictionnaire de l'essentiel en sociologie*. Paris : Liris.

Davezies, P. (2006). Une affaire personnelle. In Théry, L., *Le travail intenable. Résister collectivement à l'intensification du travail* (pp. 138-168). Paris : La Découverte.

Dubet, , F., (2002), *Le déclin de l'institution*. Paris : Le Seuil.

Encyclopédie Philosophique Universelle, vol. 1, (1990), humour, (p. 1173).

Freud, S., (1995). *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*. Paris : Gallimard.

Houssaye, J., (2000), *Le triangle pédagogique*. Bruxelles : Ed. Peter Lang.

Joas, H. (1999). *La créativité de l'agir*. Paris : Editions du Cerf.

Jobert, G. (1999). L'intelligence au travail. In P. Carré & P. Caspar (Ed.), *Traité des sciences et des techniques de la formation* (pp. 205-221). Paris : Dunod.

Libois, J. (2007). Le corps et les émotions comme outil professionnel essentiel en travail social. In : Libois, J./Stroumza, K., *Analyse de l'activité en travail social* (pp. 23-57). Genève : Editions ies.

Libois, J. & Stroumza, K. (dir.). (2007). *Analyse de l'activité en travail social*. Genève : Editions ies.

Méda, D. (2004). *Le travail*. Paris : Puf.

Meirieu P., (1991). *Le choix d'éduquer*. Paris : Ed. ESF.

Mezzena, S. (2007). Accéder au réel de l'activité dans un contexte de formation en alternance. In: Libois, J./Stroumza, K., *Analyse de l'activité en travail social* (pp. 131-156). Genève : Editions ies.

Prada, J., Ramirez, K., (2007). La créativité dans le travail social. In : Libois, J./Stroumza, K. (dir.), *Analyse de l'activité en travail social* (pp. 59-80). Genève : Editions ies,.

Sarrazin B., (1991). *Le rire et le sacré*. Paris : Desclée de Brouwer.

Steiner R., (1977). *Anthroposophie, Psychosophie, Pneumatosophie*. Genève : Editions anthroposophiques Romandes.

Revues

Cifali, M., (1998). Eduquer, un métier impossible. Dilemmes actuels. *Eres*, 34, 9-21.

Clot, Y. (2006). Clinique du travail et clinique de l'activité. In Clot, Y. & Lhuilier, D. (Eds.). Perspectives en clinique du travail. *Nouvelle revue de psychosociologie*, 1, 165-177.

Clot, Y. & Faïta, D. (2000). Genres et styles en analyse du travail. Concepts et méthodes. *Travailler*, 6, 7-43.

Clot, Y., Faïta, D., Fernandez, G. & Scheller, L. (2001). Entretiens en autoconfrontation croisée : une méthode en clinique de l'activité. *Revue Education Permanente*, 146 (1), 17-25.

Davezies, P. (1999). Eléments de psychodynamique du travail. *Revue Education Permanente*, 116 (3), 33-46.

Dejours, C. (1993). Intelligence pratique et sagesse pratique : deux dimensions méconnues du travail réel. *Revue Education Permanente*, 116 (3), 47-69.

Fortin, B., Méthot, L., (2004). S'adapter avec humour au travail interdisciplinaire : pistes de réflexion. *Revue québécoise de psychologie*, 25 (1), 99-118.

Jonckheere de, C. (2007). L'analyse de l'activité une épistémologie et une méthodologie. *Revue suisse de travail social*, 2, 9-22.

Libois, J. & Mezzena, S. (2007). Accéder aux savoirs d'action dans la formation des travailleurs sociaux. L'exemple de la présence à l'autre. *Revue suisse de travail social*, 3, 27-42.

Prot, B. (1998). Travail réel et formalisation de l'expérience – Quatre essais sur les rapports entre coanalyse et activité de travail. *Revue Education permanente*, 132 (2), 115-123.

Travaux de diplômes

De Saussure, F., (2008). *Le sens de la musique, mémoire de fin d'étude*, séminaire pédagogique R. Steiner, Chatou, France.

Dubath, M., (2006). *Langage du corps et émotions : réflexions d'éducateurs sociaux sur la prise en compte de leur langage du corps et de leurs émotions, à partir d'images de leur pratique professionnelle quotidienne*, travail de diplôme, IES, Genève.

Pluss, M., Bugnon, D., Novel, G., Hollinger, F. (1990). *On ne badine pas avec l'humour : essai sur l'humour dans la relation humaine et éducative*, travail de diplôme, ies, Genève.

Prada, J., Ramirez, K., (2006). *Des savoirs énigmatiques : une analyse de l'activité éducative dans un foyer accueillant des personnes adultes en situation de handicap psychique ou mental*, travail de diplôme, ies, Genève.

Sites internet

Meirieu, P., *Aide*. In : site de Philippe Meirieu [www.meirieu.com], 09.2005. <http://www.meirieu.com/DICTIONNAIRE/aide.htm> (17.03.09).

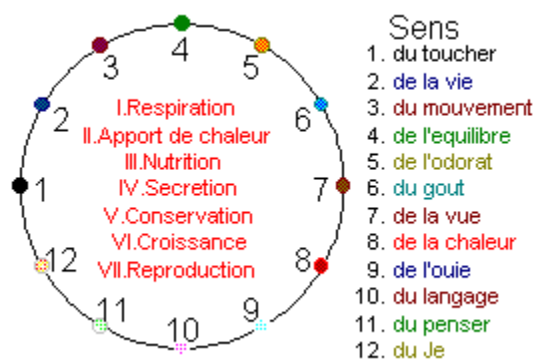
Meirieu, P., *Education formelle et non formelle*. In : site de Philippe Meirieu [www.meirieu.com], 09.2005. http://www.meirieu.com/DICTIONNAIRE/education_formelle_non_formelle.htm (17.03.09).

... Annexe

Conférence donnée par Rudolf Steiner, à Dornach (CH), le 12 août 1916

<http://www.feosyako.ch/myweb/sens12.htm> (consulté le 08 mai 2009)

Tel qu'il est aujourd'hui, l'homme admet l'existence de cinq sens. Mais nous savons que cela n'est pas justifié, car en vérité nous avons à discerner douze sens. L'existence des sept autres que nous avons à énumérer au-delà des cinq sens habituels est tout aussi justifiée pour la période terrestre que ces cinq. Vous le savez, on les énumère ainsi: sens de la vue, sens de l'ouïe, sens du goût, sens de l'odorat et sens du toucher. On nomme souvent ce dernier le sens tactile, sans discerner nettement ce que tout récemment certains veulent cependant distinguer, à savoir le sens propre du toucher du sens de la chaleur. Une époque plus ancienne a encore confondu complètement le sens du toucher et le sens de la chaleur, lesquels sont naturellement bien distincts l'un de l'autre. Par le sens du toucher, nous percevons si une chose est dure ou molle; le sens de la chaleur est quelque chose de tout autre. Mais lorsqu'on a vraiment un sens du rapport entre l'homme et le reste du monde, on doit distinguer douze sens. Nous allons aujourd'hui les énumérer encore une fois.



Le sens du toucher est en quelque sorte celui par lequel l'être humain entre en rapport avec la nature matérielle du monde extérieur. Par ce sens du toucher, l'homme se heurte constamment au monde extérieur, il est en contact avec celui-ci de la façon la plus rude qui soit. Cependant, le processus qui s'accomplit par le toucher s'effectue à l'intérieur de la peau. L'homme heurte l'objet de sa peau. Ce qui se passe alors, la perception qu'il a de l'objet auquel il se heurte, s'effectue bien entendu à l'intérieur de

la peau, à l'intérieur du corps. Donc le processus, le phénomène du toucher, s'effectue à l'intérieur de l'homme.

Ce que nous pouvons appeler le sens de la vie réside encore plus avant à l'intérieur de l'organisme que le processus du toucher. C'est un sens à l'intérieur de l'organisme auquel l'homme s'est à peine habitué à penser aujourd'hui, parce que ce sens de la vie, dirais-je volontiers, agit très sourdement dans l'organisme. Lorsque quelque chose est perturbé dans l'organisme, on ressent ce trouble. Mais cette harmonieuse coopération de tous les organes qui s'exprime quotidiennement et toujours à l'état de veille par le sentiment vital, par la tonalité vitale, on n'en tient ordinairement pas compte parce qu'on le considère comme un droit. C'est ce qui se manifeste par la sensation d'être imprégné par un certain bien-être, par un sentiment de vie. Lorsque ce sentiment est un peu amoindri, on cherche le repos afin qu'il reprenne sa fraîcheur. On ressent ce rafraîchissement, cet amoindrissement du sentiment vital, seulement on est en général trop habitué à le sentir pour en avoir une sensation constante. Mais il existe un sens distinct, le sens de la vie, par lequel nous ressentons le vivant en nous, exactement comme nous voyons avec les yeux ce qui se trouve autour de nous. Nous nous sentons confondus avec le sens de la vie tout comme nous voyons avec l'oeil. Nous ne saurions rien de la façon dont notre vie se déroule si nous n'avions pas ce sens de la vie en nous.

Ce que l'on peut appeler le sens du mouvement est encore plus intérieur, intérieur au corps, que le sens de la vie. Ce sens de la vie ressent en quelque sorte l'état général de l'organisme sous la forme d'un bien-être ou d'un malaise. Mais voilà ce que signifie le sens du mouvement: les membres de notre organisme exécutent des mouvements divers que nous pouvons percevoir. Je ne pense pas ici au déplacement de l'homme tout entier - c'est autre chose -, mais à un bras, à une jambe que vous pliez; quand vous parlez, le larynx se meut; tout cela, cette perception des mouvements internes, des changements de position des différents membres de l'organisme, nous le percevons avec le sens du mouvement.

Par ailleurs il nous faut percevoir ce que nous pouvons appeler notre équilibre. Car en fait, nous n'y prenons pas garde non plus. Quand nous sommes pris de ce qu'on appelle un vertige, que nous tombons, que nous nous évanouissons, le sens de l'équilibre ne fonctionne plus, tout comme le sens de la vue quand nous fermons les yeux. Tout comme nous percevons les changements intérieurs de position, nous percevons notre équilibre quand nous nous plaçons dans un rapport avec le haut et le bas, avec la gauche et la droite, et que nous nous situons dans le monde, que nous nous sentons situés dedans, et debout. Ce sentiment d'être en équilibre, nous le percevons avec le sens de l'équilibre. C'est un véritable sens.

Ces sens fonctionnent par des processus qui en fait se déroulent entièrement à l'intérieur de l'organisme. Quand vous touchez quelque chose, vous vous heurtez certes à l'objet extérieur, mais vous ne pénétrez pas dans l'objet. Quand vous vous cognez à une aiguille, vous dites que l'aiguille est pointue, mais bien entendu vous n'entrez pas dans la pointe quand vous ne faites que tâter, sinon vous vous piqueriez, mais ce n'est déjà plus toucher. Et tout cela ne peut se passer que dans votre organisme même. Vous vous heurtez certes à l'objet, mais ce que vous vivez en tant

qu'être doté d'un toucher, s'accomplit à l'intérieur des limites de votre peau. Ce que vous vivez grâce au sens du toucher est donc corporel, intérieur. Et de même, ce que vous vivez par le sens de la vie est corporel, intérieur. Vous ne vivez pas le déroulement ici ou là, à l'extérieur de vous-même, vous vivez ce qui est en vous. Il en va de même avec le sens du mouvement: il ne s'agit pas ici de déplacement, mais des mouvements de mes membres, ou des organes de la parole, donc de mouvements intérieurs - voilà ce qui signifie le "sens du mouvement". Quand je me déplace extérieurement à moi-même, je me meus aussi intérieurement. Il faut distinguer ici entre les deux choses: mes mouvements en vue d'avancer et la position des membres à l'intérieur. Le sens du mouvement est donc perçu intérieurement, comme le sens de la vie et aussi le sens de l'équilibre. Vous ne percevez là rien d'extérieur, vous vous percevez vous-même au sein d'un équilibre.

Vous allez maintenant sortir de vous-même avec le sens de l'odorat. Et vous entrez déjà dans un rapport avec le monde extérieur. Mais vous aurez le sentiment que, par ce sens de l'odorat, vous pénétrez peu à l'extérieur. Par le sens de l'odorat, vous n'apprenez que peu de chose du monde extérieur. L'être humain ne veut d'ailleurs pas du tout savoir ce que l'on peut apprendre du monde extérieur à l'aide d'un odorat plus intérieur. Le chien veut déjà davantage le savoir. Il en est ainsi que l'homme ne veut tout d'abord que percevoir le monde extérieur par le sens de l'odorat, mais qu'il ne veut guère entrer en contact avec celui-ci. Ce n'est pas un sens au moyen duquel l'homme veut entrer très profondément en contact avec le monde extérieur.

Il le veut déjà davantage avec le sens du goût. On fait de ce qui est la qualité du sucre, du sel, quand on en goûte, une expérience déjà très intérieure. L'extérieur est déjà très intériorisé, plus que dans le cas du sens de l'odorat. Il s'agit donc davantage d'un rapport entre monde extérieur et monde intérieur.

Ce l'est davantage encore avec le sens de la vue. Grâce à ce sens de la vue, vous percevez intérieurement bien plus des qualités du monde extérieur que par le sens du goût. Et vous en faites pénétrer en vous davantage encore par le sens de la chaleur. Ce que vous percevez par le sens de la vue vous reste encore plus étranger que ce que vous percevez à l'aide du sens de la chaleur. Par ce sens, vous entrez en fait dans un rapport très intime avec le monde extérieur. Nous vivons très fortement, avec l'objet lui-même, que nous ressentons comme étant chaud ou froid. On vit beaucoup moins l'objet quand il s'agit de ressentir le goût sucré du sucre par exemple. Car finalement ce qui vous importe dans le sucre, c'est ce qu'il devient grâce au sens du goût, et bien moins ce qu'il est à l'extérieur. Avec le sens de la chaleur vous ne distinguez plus l'un de l'autre. Vous vivez déjà très intensément la nature intérieure de ce que vous percevez.

Vous entrez dans un rapport plus étroit encore avec la nature interne du monde extérieur par le sens de la structure intérieure des objets extérieurs, bien plus encore que la chaleur, et beaucoup plus que le sens de la vue. Celui-ci ne nous donne pour ainsi dire que des images de la surface. Quand le métal commence à résonner, le sens de l'ouïe nous révèle ce qu'il est dans son être intérieur. Le sens de la chaleur pénètre aussi déjà dans l'intérieur. Quand je saisis quelque chose, par exemple un morceau de glace, je suis persuadé que ce n'est pas seulement la surface qui est froide, mais qu'il est totalement froid. Quand je regarde quelque chose, je ne vois que la couleur de ses

limites, de la surface; mais quand je fais résonner quelque chose, je perçois en quelque sorte intimement la nature intérieure de ce qui résonne.

Et la perception est encore plus intime quand ce qui résonne a un sens. Donc le sens du son: nous pouvons peut-être dire plutôt sens du langage, sens du mot. C'est tout simplement insensé de croire que la perception du mot est la même chose que la perception du son. Elles sont aussi différentes l'une de l'autre que le goût et la vue. Dans le son, nous percevons certes fortement l'intérieur du monde extérieur, mais il faut que cet intérieur s'intériorise encore plus pour qu'en prenant un sens, le son devienne un mot. Nous pénétrons donc encore plus avant dans le monde extérieur quand nous percevons non seulement un son par le sens de l'ouïe, mais que grâce au sens du mot nous percevons ce qui a un sens. Mais par ailleurs, lorsque je perçois le mot, je ne vis pas aussi intimement l'objet, l'être extérieur, que lorsque à travers le mot je perçois la pensée. Sur ce point, la plupart des gens ne voient déjà plus la différence. Il y a cependant une différence entre la perception du mot seul, de ce qui rend un son plein de sens, et la perception réelle de la pensée derrière le mot. Finalement, vous percevez aussi le mot quand il est isolé du penseur par le phonographe, ou même par ce qui est écrit. Mais se plonger directement dans un rapport vivant avec l'être qui forme le mot, se plonger dans l'être qui pense, qui se représente, cela exige encore un sens plus profond que le sens du mot ordinaire, cela exige le sens du penser, dirais-je volontiers. Et un rapport plus intime encore avec le monde extérieur que le sens du penser, c'est ce que nous donne le sens qui nous permet de nous sentir un avec un autre être si bien qu'on le ressent comme soi-même. C'est lorsque grâce au penser, au penser vivant que cet être tourne vers nous, on perçoit le Je de cet être: le sens du Je, le sens du Moi.

Voyez-vous, il faut vraiment distinguer entre le sens du Je, qui perçoit le Je d'autrui, et la perception du propre Je. Ce n'est pas seulement différent parce qu'on perçoit à un moment son propre Je et à un autre moment le Je de l'autre, mais il y a encore une différence qui tient à l'origine. Le germe, ce que chacun peut savoir; peut percevoir de l'autre, fut déjà déposé en nous avec les germes des sens sur l'ancien Saturne. Donc, que vous puissiez percevoir un autre en sa nature de Je, cela vous fut implanté avec les germes des sens sur l'ancien Saturne déjà. Mais votre Je, votre Moi, vous ne l'avez reçu que pendant l'évolution terrestre; ce Je qui vous anime intérieurement n'est pas la même chose que le sens du Je. Il faut distinguer strictement les deux choses. Quand nous parlons du sens du Je, nous parlons de la faculté de l'homme de percevoir un autre Je. Vous le savez, je n'ai jamais parlé que de ce qui est vrai et grand dans la science matérialiste; j'ai fait ici des conférences en la reconnaissant pleinement; mais il faut vraiment se plonger dans cette science matérialiste pour que l'on traite aussi avec amour ses côtés d'ombre. C'est aujourd'hui seulement qu'un certain ordre s'établit dans la manière dont elle pense au sujet des sens. C'est maintenant seulement que les physiologistes commencent à distinguer au moins le sens de la vie, le sens du mouvement, le sens de l'équilibre, et à séparer le sens de la chaleur du sens du toucher. Les autres qui sont encore mentionnés ici, la science matérialiste extérieure ne les distingue pas. Donc, je vous prie de bien distinguer l'expérience de ce que vous appelez votre propre Je, de la faculté de percevoir un autre Je. Quand nous sommes en présence d'autrui, nous percevons son Je, vraiment, aussi directement qu'une couleur. Croire que nous déduisons l'existence de ce Je de la

perception du corps est en fait complètement inepte, vis-à-vis du fait réel, cela émusse en nous l'existence d'un sens profond par lequel l'homme saisit l'autre Je. Le sens du Je permet de percevoir les autres Je aussi spontanément que l'oeil perçoit la clarté, l'ombre et les couleurs. C'est un rapport de perception sensorielle avec l'autre Je. Il faut en faire l'expérience. Et comme la couleur agit sur moi à travers l'oeil, l'autre Je agit sur moi à travers le sens du Je. Lorsque le moment en sera venu, nous parlerons d'un organe sensoriel du sens du Je, tout comme nous parlons d'organes pour le sens de la vue. C'est seulement plus facile d'indiquer alors une manifestation matérielle que pour le sens du Je. Mais tout cela existe bien.

Si dans une certaine mesure vous réfléchissez à ces sens, vous pouvez dire que votre organisme se spécifie ou se différencie dans ces sens. Il se différencie réellement ; car voir, ce n'est pas percevoir des sons ; la perception du son, ce n'est pas entendre ; entendre est à nouveau autre chose que percevoir le penser ; la perception du penser, ce n'est pas le toucher. Ce sont des zones isolées de l'être humain. Nous avons dans ces zones sensorielles douze secteurs différents de l'organisme humain. Cette spécialisation qui fait de chaque sens une zone à part, je vous prie de la retenir particulièrement ; car c'est à cause de celle-ci que l'on peut inscrire ces douze zones dans un cercle dans lequel on distingue douze domaines séparés. (Voir dessin).

C'est autre chose que les forces qui, elles, résident plus profondément en l'homme que ces forces sensorielles. Le sens de la vue est lié à l'oeil, c'est un certain secteur dans l'organisme humain. Le sens de l'ouïe est lié à l'organisme auditif, pour l'essentiel tout au moins ; mais il n'est pas seul à s'en servir ; il s'accomplit un travail avec une part beaucoup plus grande de l'organisme, on entend avec une zone bien plus vaste qu'avec l'oreille, seulement l'oreille est la zone auditive la plus normale. Toutes ces zones sensorielles sont parcourue de façon égale par la vie. L'oeil vit, l'oreille vit, ce qui est à la base de l'ensemble vit ; ce qui est à la base du sens du toucher vit - tout vit. La vie habite tous les sens, elle passe à travers toutes les zones sensorielles.

Quand nous continuons d'étudier cette vie, elle nous apparaît par ailleurs différenciée. Il n'existe pas seulement *une* force de vie. Il vous faut à nouveau distinguer : le sens de la vie, grâce auquel nous percevons la vie, c'est autre chose que ce dont je parle maintenant. Je parle de la vie elle-même, dont le flux nous traverse ; elle se différencie en nous mêmes à nouveau, et en outre de la façon suivante (voir dessin). Il nous faut nous représenter les douze zones sensorielles comme au repos dans l'organisme. Mais la vie traverse de ses pulsations tout l'organisme, et la vie est à son tour différenciée. Nous avons là tout d'abord quelque chose qui, d'une certaine façon, doit être présent dans tout ce qui vit : la respiration. Cette relation au monde extérieur qu'est la respiration, il faut qu'elle soit en quelque sorte présente en tout ce qui vit. Je ne puis étudier en détail maintenant avec les différences ce qu'il en est pour les animaux, les plantes et les humains. Mais en tout ce qui est vivant, il y a sous une certaine forme la respiration. La respiration de l'homme est constamment renouvelée par quelque chose qu'il recueille dans le monde extérieur, et qui profite à toutes les zones sensorielles. Le sens de l'odorat, le sens de la vue, le sens de la sonorité ne peuvent fonctionner si ce que la vie doit à la respiration ne profite pas à tous les sens. Il me faudrait donc ajouter à chaque sens "respiration". N'est-ce pas, la

respiration a lieu; mais le processus vital qui s'accomplit lors de la respiration bénéficie à tous les sens.

En second lieu, nous pouvons distinguer l'accroissement de chaleur. Elle apparaît en même temps que la respiration, mais elle est autre chose que celle-ci. L'imprégnation intérieure par la chaleur est un deuxième mode d'entretien de la vie. Un troisième est la nutrition. Nous avons là les trois manières de favoriser la vie, de l'extérieur, par des processus vitaux: respiration, apport de chaleur, nutrition, et dans tout cela le monde extérieur est présent. La respiration suppose une substance, l'air chez l'homme et aussi chez l'animal. L'apport de chaleur suppose une température déterminée de l'environnement avec lequel nous entrons en rapport. Représentez-vous seulement combien il vous serait impossible intérieurement de vivre à la bonne température si celle de votre environnement était plus élevée ou plus basse! Imaginez-vous à 100 degrés plus bas: il vous serait impossible de recevoir la chaleur nécessaire; vous cesseriez de recevoir de la chaleur - ou à 100 degrés de plus: vous feriez plus que transpirer! De même, la nutrition est nécessaire, dans la mesure où nous considérons le processus de vie comme un processus terrestre.

Nous pénétrons maintenant davantage dans l'intérieur de l'être avec les processus de vie. Et nous avons le suivant, qui appartient davantage à l'intérieur, ce que l'on pourrait appeler la transformation, l'intériorisation de -ce qui a été reçu de l'extérieur, le changement, la métamorphose de l'apport extérieur. J'aimerais, en conformité avec la manière d'exprimer les choses comme nous l'avons fait autrefois, désigner cette transformation à nouveau par les mêmes expressions. La science ne connaît pas encore d'expression pour cela; il faut d'abord en trouver, car nous ne distinguons pas encore toutes ces choses. Cette transformation intérieure de ce qui est reçu de l'extérieur, et qui donc est dépendante de processus intérieurs purs, nous pouvons à nouveau nous la représenter quadruple. La première chose qui se présente intérieurement après la nutrition, c'est la sécrétion interne. C'est bien une sécrétion quand l'aliment absorbé est transmis au corps, quand il devient un membre de l'organisme. Seulement ce n'est pas la sécrétion vers l'extérieur, c'est la communication dans l'intérieur de ce qui est assimilé au moyen de la substance alimentaire. La sécrétion consiste d'une part en une excrétion vers l'extérieur, mais aussi en l'assimilation des aliments. C'est une sécrétion par les organes qui servent à la nutrition: sécrétion vers l'intérieur de l'organisme. Ce qui est ainsi sécrété dans l'organisme doit être conservé dans le processus de vie, et c'est à nouveau un processus de vie particulier en soi, qu'il nous faut désigner par le terme de "conservation". Mais pour que la vie puisse subsister, il faut que non seulement elle maintienne ce qu'elle absorbe, il faut qu'elle l'augmente. Tout ce qui vit est soumis à une augmentation intérieure: processus de croissance au sens le plus large du terme, et qui fait partie de la vie, de la conservation et de la croissance.

Ensuite, fait encore partie de la vie ici sur terre la production de l'ensemble; le processus de croissance exige seulement qu'un élément produise l'autre. La reproduction est un processus supérieur à la simple croissance, et qui produit le même individu.